L'ABBÉ

OLIVIER.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

LES UKRAINIENNES, 1 vol. in-8.

UNE FAMILLE S'IL VOUS PLAIT,

2 Vol. in-8.

PARIS.—SILHOUETTES, 1 vol. in-8.

Imprimerie de Madame DE LACOMBE, rue d'Enghien, 12.

L'ABBÉ
OLIVIER.

PAR

CLÉMENCE ROBERT.

Paris.

A LA LIBRAIRIE DE PASTORI ET Cie,
Rue Vivienne, 34.

ET CHEZ WIART ET PARIS, ÉDITEURS,
Rue d'Enghien, 12.

1839.

I.

La cellule.

> Ses mains sont jointes maintenant par une prière éternelle, et ne peuvent plus s'étendre vers des embrassemens ; toutes les affections ont dû tomber de son âme, le jour où ses longs cheveux de jeune homme sont tombés de sa tête tonsurée.
>
> EMILE SOUVESTRE.

TOUT en haut d'une maison de la place Saint-Sulpice, un jeune homme veille silencieusement ; assis devant une petite table de bois noir,

il écrit à la faible clarté d'une lampe de fer, qui seule a remplacé pour lui la lumière du jour. Autant qu'on peut le distinguer, ainsi penché dans cette demi-lueur, il offre à peu près l'âge de vingt-quatre ans, ses traits sont peu martials, mais beaux, de cette beauté délicate, fine, blanche, aérienne, que les jeunes filles qui n'ont encore joué qu'avec leurs fraîches compagnes, caressé que leur mère, admiré que les images des belles saintes, rêvent pour celui qu'elles attendent et pressentent dans leur vie.

Tandis qu'il est tout attentif à ses pensées, lisons, par-dessus l'épaule du solitaire, les lignes que trace rapidement sa main; nous verrons dans les pages qu'il écrit ainsi chaque soir les secrets d'une vie à part, assez féconde en douleurs pour attirer les regards.

Olivier a son ami Julien.

Oh! pourquoi mes parens ne m'ont-il pas

laissé cultiver la terre avec eux ! Pauvres bonnes gens, nés pour vivre et mourir sur le même horizon, ils n'en sortirent jamais, même par la pensée, ils ne savent aucune nouvelle de ce qui se passe dans le monde. Persuadés que l'état ecclésiastique brille encore de tout son éclat, ils ont mis leur bonheur et leur gloire à placer leur fils dans ce haut rang. Ils m'ont fait prêtre.

J'habite sur la place Saint-Sulpice, une étroite chambre avec deux petites fenêtres, regardant le séminaire dont je suis sorti, et l'église où aboutissent mes pas ; j'ai autour de moi des livres de théologie — un crucifix — un rameau — de l'eau bénite dans du cristal, objets qui donnent à cet intérieur, sa physionomie de convenance, lui composent l'air édifiant qui sied à la chambre d'un prêtre. Mais les livres sont muets, l'eau bénite n'est plus la source vive épanchée dans la vie, la laine de la soutane, si elle est la tonsure laissée par l'agneau sans tache, est devenue bien sombre et bien

rude, et ne réchauffe guère le sein qui la porte. La cellule est bien froide, le symbole bien dépouillé : le symbole, comme un sol moissonné deux fois dans la saison, a perdu sa sainteté et puis sa poésie.

En face de moi, sont les fenêtres du séminaire; dans l'intérieur de cette pénitentière, je vois passer et repasser les jeunes condamnés, les esprits de vingt ans qui subissent les fers de la routine et de la règle aveugle, et je pense avec pitié, que le jour qui doit se lever pour eux, au sortir de cette prison, sera aussi pâle, aussi sombre que celui qui passe sur ma tête.

L'église de Saint-Sulpice se montre couverte de cette teinte grise qui est l'emblême du doute, nuance entre le noir et le blanc, semblable au vacillement du prêtre de notre âge, qui, tantôt saisi de l'esprit du jour et de ses tendances nouvelles, se raidit contre la tradition despotique; tantôt imbu des principes de l'école, se soulève contre le siècle qui veut l'entraîner

dans son cours. Sur les tours inégales de l'édifice, sont les télégraphes qui parlent d'affaires avec leurs voisins de Strasbourg et de Milan; ils appellent et font voltiger sur leurs flèches aigües les nouvelles du moment, qui planent ainsi sur le front de l'église, et la foulent sans la regarder.

En sortant, je peux aller, si je veux, me promener au jardin du Luxembourg, voir jouer les enfans des autres, et regarder pousser les feuilles et les fleurs, qui ne naissent pas non plus pour moi, car elles viennent parler d'espérance et d'amour; hors de là, nulle porte ne m'est ouverte.... Vais-je, par un midi de printemps, parcourir les quartiers habités, je passe au Carrousel, et vois les hommes du pouvoir se porter au château, pour y former leur conseil d'état, où nulle voix ne m'appellent. Je m'éloigne par le jardin, et je rencontre les représentans de la nation, allant se réunir dans un palais où je n'ai pas mes entrées. Au retour, je rencontre le monument de la Bourse, qui

attire et fait fourmiller autour de lui, les membres de la finance, mais je n'ai nul intérêt, je ne possède pas un denier dans les rentes qui vont orageusement y balloter leur cours. Plus loin, devant le Palais-de-Justice, une autre foule active, passe sans me regarder, ma place n'est point dans les rangs de ses magistrats, ma parole n'a point à se mêler à leurs paroles. Le soir est bien pire encore : les cafés s'illuminent, les concerts font entendre leurs préludes, les spectacles souvrent..... mais nul de tous ne s'ouvre pour moi ; mon pied ne doit pas en toucher le seuil. Le prêtre de la religion de l'état est étranger partout, la ville est composée de grille d'or qui lui sont fermées.

Tu ne seras donc pas étonné, Julien, que dans cette solitude je vienne à toi, que je t'écrive, que je te cherche sans cesse, toi, le seul compagnon de mon cœur, toi que j'aime parce que, dans ta supériorité, tu trouves des élémens de bonté et d'indulgence, parce

que tu sais, dans les petites choses de la vie comme dans l'ensemble de cette vie même, voir ce qu'il y a de consolant et de providentiel, et n'attacher tes regards qu'à cette face lumineuse; parce que le calme élevé de ton âme répand sur tes traits une douce mansuétude qui me fit toujours du bien à contempler; enfin, parce que tu es l'homme le plus différent de moi qui se puisse trouver au monde.

Non, Julien, ne le crois pas, le mal qui consume ma vie n'est pas causé par ce combat perpétuel que le prêtre doit soutenir contre la nature humaine. Sans doute, le cénobite des premiers âges, dans son austérité profonde, avait un douloureux labeur à repousser ces images ravissantes, ces fantômes de femmes, qui passaient sur les murs de sa cellule, se plaçaient sur l'autel pour dérober à Dieu son encens et ses prières, et voltigeaient même sur le gazon où il était courbé pour creuser sa tombe. Mais cette lutte éternelle, ce combat dé-

chirant, c'était encore la vie ; à chaque victoire qu'il remportait sur lui-même, il croyait avoir conquis une feuille de la palme du martyr. Maintenant le fanatisme ne tourmente plus nos âmes dans ces cruelles agitations ; nous savons que si l'homme, en prenant possession de la nature animée, ose s'arrêter un instant à la fleur du plaisir, la terre n'en est pas bouleversée, le ciel ne voile pas son front de colère, que le premier coup de vent enlève cette feuille de rose de la trace de ses pas; et, avec l'excès de la terreur, a passé l'excès du désir.

Je renonce sans peine, ami, à ces plaisirs faciles et vulgaires qui furent de tous temps le partage du prêtre oublieux de ses devoirs. Ce que je perds avec regret dans cette société à laquelle je ne puis appartenir, c'est l'amour, l'amour pur, que je vois dans tout ce qui m'environne, et dont je suis privé comme un arbre flétri qui, seul, au milieu du printemps, ne peut avoir sa verdure et ses fruits.

Il est dans ma modeste chambre, où la piété toute nécessiteuse d'un pauvre desservant n'a qu'un Christ de bois et un bénitier de verre, il est cependant un symbole précieux et des plus considérés par moi.

C'est une gravure de la Vierge de Mignard, que j'ai placée, par un soin particulier, dans une bordure ovale, sculptée en guirlande de roses, que je tiens toujours voilée d'une gaze, afin de ne jamais lasser tomber sur elle un regard distrait, et que je découvre dans les momens de bonnes dispositions où mon âme, pleine de ferveur, semble, en la regardant animer cette figure, la fait sortir de son cadre, pour la placer en apparition charmante devant mes yeux, et sait contempler, avec l'admiration qui convient, cette beauté radieuse, cette divinité femme, cette Vierge divine, cette fleur au calice d'or, cette étoile qui touche à nous par les grâces humaines.

Eh bien! Julien, ce que je regrette, c'est celle dont voilà le modèle, c'est cette Vierge passée

dans notre vie; la femme mère du Sauveur, c'est-à-dire *du bien,* celle qui nous guide par sa sagesse, fait éclore notre sens moral, nous impose sa douce supériorité, celle qui nous caresse, nous console... douce berceuse des âmes.

Et je me plais à répandre ces perfections sur toutes les filles d'Eve.

Un cercle de jeunes femmes!... que j'aime à parcourir du regard les anneaux de cette chaîne enchantée, à comparer leurs beautés variées, ou bien à les respirer toutes ensemble comme une corbeille embaumée!... que j'aime à les voir broder, faire de la tapisserie, passer et repasser ces longues aiguillées comme pour tendre leurs jolies mains à nos baisers. Je voudrais savoir quelles pensées peuvent germer sous ces fronts de neige aux lignes si pures, sous ces cheveux soyeux et parfumés. Oh! oui, je suis sûr que toutes ces femmes pensent. Elles vont vous parler politique avec un mouvement de tête si joli et un regard si tendre; vous parler philosophie en brodant une mar-

guerite; proclamer la marche de l'humanité en s'étendant si mollement sur un sopha... mais l'amour est au fond de tout cela, toutes ces paroles, qui semblent si loin de lui, le pressentent et l'appellent. Les femmes n'ont tant de science que pour savoir plaire, tant d'esprit que pour parler au cœur... Et laquelle de toutes voudrait de l'amour d'un prêtre?... Ah! ma chimère est évanouie.

II.

Ou croit la mousse.

Le temple, où fut le Dieu, reste muet et vide;
Il n'est plus habité que par la nuit livide
Qui règne sous sa voûte, et ne s'entretient plus
Qu'avec les vents d'hiver sur son front descendus.

BYRON.

Si tu savais Julien comment se passe ma vie! c'est pitié de voir des jours si tristes et si vides.

Attaché à une religion d'où la vie s'est retirée, qui n'a plus que son nom majestueux et son écorce de sculptures précieuses, mes jours sont frappés de vide, de silence et d'abandon comme elle. L'état soutient le prêtre catholique pour garder au complet ses formes gouvernementales. Les hommes le regardent comme un vestige de l'ancien temps, oublié dans le balaiement universel, ou comme un souvenir curieux du passé, comme une médaille fruste conservée en mémoire du temps où elle avait cours. Inutile au monde, qui ne croit plus en moi, je remplis plutôt le simulacre des actes sacerdotaux que ces actes eux-mêmes. En vérité, Julien, je ressemble, moi, prêtre des temps actuels, à ce fantôme du sir de Coucy, qui revenait, toutes les nuits sur son castel en décombres, promener les regards d'un maître jaloux, voulait encore dans sa ronde nocturne, fermer les grilles, lever le pont-levis, visiter les meurtrières, et rajuster les arquebuses, quand depuis long-temps, hélas! il n'y

avait plus rien à conserver dans le donjon, et plus d'ennemis à repousser au dehors.

Je me lève de bonne heure, car la nuit, ce temps si fécond en méditations, ce temps de retour sur soi-même est le plus pénible pour moi... Je lis... les pères de l'église, par exemple. Alors le clergé primitif apparaît dans toute sa grandeur.

Oui, certes, il était quelque chose le prêtre d'autrefois. Il était toute justice, car il amenait la justice divine, l'égalité des hommes ; il était toute puissance, car le peuple venait lui demander s'il fallait obéir au souverain. — Le voici dans l'église, où sont au pied de la croix les dépouilles des temples païens; tout ce qu'il y a de jeune, d'intelligent dans la nation, tout ce qui a le sentiment de l'avenir, vient partager son enthousiasme, enflammer son éloquence, tandis que la vieillesse se traîne seul encore à l'autel de Jupiter. — Dans la ville, toutes les demeures, toutes les consciences lui sont ouvertes : il pénètre dans le for intérieur dont

le prêtre de l'antiquité n'approcha jamais. Le premier parmi les hommes, il voit le fond des âmes dans leurs innombrables replis. Il agit sur la nature humaine, chimiste tout-puissant, il la décompose, l'épure, la renouvelle dans son creuset : « Fortune, patriciat, beautés terrestres, grossières matérialités, dit-il, allez dans le fond, et vous substances si pures, humanité, chasteté, modestie, clémence, élevez-vous à la surface. — Dans le désert, il fonde un couvent pour garder le dépôt de la foi chrétienne, et servir de retraite aux êtres souffrans, non un couvent isolé, bâti pour quelques-uns, mais une ville couvent, où tout homme est moine, où toute muraille est église ou cellule ; ville qui doit être bien vaste, en effet, pour contenir les malheureux qu'à fait un ordre social en ruines ! — Voilà le prêtre du passé : quelle chaîne de siècles me sépare de lui !...

N'importe nourri de son esprit, et devant bientôt me rendre dans le temple, je m'essaie à parler son langage. Des pensées bouillonnent

dans mon cerveau; je sens là quelque chose digne d'être écouté; et tandis que j'avance, l'inspiration fait battre ma poitrine... Mais à peine à l'église, ô mon ami! un froid mortel pénètre dans mon sein; on dirait cette fraîcheur humide qui s'exhale d'une enceinte abandonnée; on croirait voir la teinte verte de la mousse sur la muraille et le pavé; une seule lampe est allumée... une seule comme dans un tombeau... Ces peintures, ces flambeaux d'argent, ces velours brodés d'or, tout cela est le luxe du passé; pas un objet moderne n'annonce que le temps actuel pénètre jamais ici... Chantez, orgues majestueuses, chantez le triomphe du vrai Dieu et son éternité sur la terre, le silence vous répondra. Je vais m'asseoir dans la chaire du prédicateur, et l'auditoire se déroule sous mes yeux. Pitié! juste ciel, pitié! des vieilles femmes qui ne comprendraient pas quand l'Esprit-Saint leur parlerait, des enfans qui pleurent, de jeunes filles qui pensent à je ne sais quoi! quelques grandes dames qui croient

que les débris de leur blazon sont liés aux débris du Christianisme, et qui se cramponnent de toutes leurs forces à ces derniers, pour que le vent ne les emporte pas ensemble... Où va tomber ma parole, grand Dieu!... non plutôt qu'elle dévore mon sein que d'être jetée à cette déplorable foule ; je lui enverrai quelques phrases banales, bien dignes de son intelligence.

Tous les autres instans de la journée, tous les autres devoirs auxquels m'oblige mon état, ne sont guère moins remplis d'amertume et de dégoût.

Par exemple, madame, croyez-vous que ce soit une confession ce que nous venons faire ici tous deux.

Un des premiers chrétiens dit un jour :

« J'ai des peines et des remords secrets que l'amitié même ne peux connaître; dans ce moment où ils oppressent plus cruellement mon âme, allons les confier à un homme plus sage et plus éclairé que moi; que ses conseils me

raffermissent, que sa bonté me console; mais qu'il soit prêtre, afin que son divin caractère scelle le secret sur sa bouche. »

Et la confession qui avait été publique fut secrète, et le calme, éteint dans les consciences, put y renaître, et le repentir succéda au remords. La douce pratique se répandit; elle devint usage, et l'usage devint loi. Maintenant qu'ont-ils fait de toi, baume des âmes, consolation immortelle? une pénitence inexpliquée, une coutume pénible et aveugle. A certains jours de l'année, une femme vient, par obéissance et par respect humain, s'agenouiller devant un prêtre. Elle dit ce qu'elle sait de son cœur (elle qui en sait si peu de choses), elle accuse quelques manquemens dans sa dévotion journalière, et elle tait les fautes réelles de sa vie. Et moi, je n'ai garde de la retenir ici par des exhortations, des conseils à la rendre plus heureuse et meilleure, car vingt autres *pénitentes* attendent dans l'église, et doivent *passer* ce soir; vingt fois ce guichet en s'ouvrant me

laissera voir à travers la grille de bois une figure obscurcie par l'humiliation, laissera pénétrer jusqu'à moi des regards en-dessous, un souffle entrecoupé, et les accens d'une voix contrainte; vingt fois j'entendrai les mêmes aveux, et je jetterai en retour, à un être qui m'est indifférent, que je ne connais pas, la formule d'usage. — Passez vite, madame, vous avez acquitté votre dette, et moi, l'état me paie, il faut que je fasse ma journée.

Le reste du temps je demeure comme un gardien préposé à la porte du sanctuaire pour en ouvrir l'entrée. Le flot de la population, qui jadis inondait le pavé du temple, s'est retiré, et ne vient plus, qu'à de longs intervalles, baigner son parvis. Ce n'est guère qu'à des momens comptés dans la vie, au moment de la naissance, du mariage, de la mort, que l'on se dirige encore vers l'église chrétienne.

Je peux juger combien ces rapides station laissent peu de traces dans l'existence. — La goutte du baptême, que je verse sur le front

de cet enfant, ne coulera pas jusqu'à son âme; il va s'envoler dans le monde en sortant de mes mains, et là, dans le cours de sa carrière, cette eau lustrale ne reparaîtra jamais pour purifier ses actions; elle ne sera pas comme le ruisseau sinueux qui suit la route du voyageur, et qui vient, de distance en distance, lui verser son onde rafraîchissante. — Ces deux mariés qui, après avoir donné à leur union la consécration civile, viennent chercher celle de l'église, ne garderont dans leur existence que l'empreinte positive de la première; la sanctification religieuse ne s'attachera pas à leur union comme un talisman sacré qui mette dans l'amour de la créature la constance et la pureté de l'amour divin; dans les momens de division leurs regards ne se retrouveront pas en se levant ensemble vers le ciel. Non, le bouquet nuptial se flétrira plus vite qu'une guirlande de fête et le serment plus vite que le bouquet d'oranger. — Et ce cercueil qu'on vient apporter dans le

temple, quand ma bénédiction tombe sur lui avec le dernier rayon de lumière, je sais qu'elle n'attirera pas le respect à sa cendre, que ma prière n'appellera pas d'autres prières sur son tombeau, et des larmes pieuses coulant à l'ombre des cyprès.

Cependant nous devons assister à tous les actes de la vie, car, à défaut de la foi, le doute est là qui nous appelle; et, le soir, nous avons travaillé laborieusement sans avoir rien fait pour Dieu ni pour les hommes.

Ah! qu'il vaudrait bien mieux accomplir le plus chétif des travaux utiles, aller avec vous, courageux travailleurs, fendre du bois dans la forêt, où cueillir le grain de la moisson: à la fin du jour, ce jour n'est pas totalement évanoui; les heures écoulées, on les revoit en faisceaux de branches, et en gerbes de blé.

III.

Le Jour qui se lève.

Love is lawless.
LÉGENDE ÉCOSSAISE.

Marie-Rose, ne trouves-tu pas, Julien, dans ce simple nom un charme ravissant? Il semble que rien qu'à l'entendre prononcer on se peigne une belle et douce créature. Marie-Rose est plus

que cela : elle appartient à cette élite de femmes merveilleusement douées et choisies par Dieu pour signifier sur la terre la puissance de l'amour et de la beauté.

Maintenant il serait à propos de te dire de quel pays je reviens pour rapporter avec moi cette gracieuse image.

Un de mes amis, remarquant l'ennui qui me dévorait, a voulu, il y a quelques jours, me présenter dans une maison dont les mœurs douces lui semblaient propres à reposer mon âme, et où ont lieu, toutes les semaines, d'agréables réunions.

Monsieur de Bellefond, le maître du logis, est un vénérable vieillard, gentilhomme de naissance, noble de cœur, républicain d'opinion.

Je n'ai jamais vu d'aussi belle tête blanche. Cet homme n'a point cette fraîcheur triste et forcée des fruits gardés pour l'hiver et des vieux bien conservés ; il se pare hardiment de la beauté de ses soixante ans.

Ses cheveux qui tombent clairs et blancs jusques sur son coû, son front pâle et nu, ses larges sourcils blancs, tout le haut de sa tête semble dépouillé et glacé par l'hiver. Mais, au-dessous, dans des lignes fortement accusées, on voit sa noire prunelle épancher l'ardeur de la vie, ses narines mobiles suivre les agitations du sein, et sur sa bouche grande et fine passer les plus gracieux sourires. A cette vive expansion, au milieu du froid de la vieillesse, on éprouve la douce surprise du voyageur des Alpes qui voit soudain couler une source d'eau chaude au-dessous des sommets blanchis par la glace.

La taille de M. de Bellefond est haute, droite et déliée; tous ses mouvemens sont simples et posés; on aime toujours à le voir venir à soi, appuyé sur ce grand jonc : droit, uni, et à tête d'or comme lui.

Ruiné dans les bouleversemens du siècle dernier, et n'ayant profité d'aucun des avantages de la restauration, M. de Bellefond possède

maintenant pour toute subsistance une modique pension, et pour tout luxe et richesse une fille charmante adorée de tout ce qui peut la voir.

Je t'ai prononcé tout-à-l'heure son nom avec enthousiasme, cependant, ne le crois point, Marie-Rose n'est pas un rêve, une vision du matin : sa taille est modelée de riches contours, les couleurs de son teint sont celles de la jeunesse humaine, et ses yeux s'animent à tous les intérêts de l'existence journalière. Elle médite sur sa toilette, s'occupe de celle de son père, soigne le nœud de sa cravate, commande le dîner, arrange les pêches et les prunes confites dans leurs coquilles de porcelaines; elle cause toute la soirée, avec ses amies, fortune et mariage. Mais elle prête à tout cela le charme de sa suave jeunesse. C'est la vie réelle, mais qui passe à travers les arômes du printemps, les lueurs du premier soleil.

Je ne sais si c'est un effet de mon imagination, mais il me semble que Marie-Rose ressemble

infiniment à ma belle vierge de Mignard. J'y retrouve les mêmes traits, la même nature un peu terrestre, mais parée de tant de charmes.

Ce sont des touffes de cheveux bruns, composés d'anneaux qui, en tombant sur les joues de la jeune fille, semblent légers, jouans et gracieux comme elle; c'est un regard incertain qui met long-temps à se lever de ses grands yeux bruns, flottant entre la timidité et le désir; c'est un langage encore enfant qui se module en fraîches notes entrecoupées; c'est une petite taille aux formes menues et arrondies, comme celle d'une fauvette engraissée de l'air des champs.

Le jour où je fus présenté chez M. de Bellefond, il y avait du monde lorsque nous entrâmes, et mon ami, dans l'empressement de saluer quelques personnes de sa connaissance, me nomma au maître de la maison, sans rien dire de l'état auquel j'appartiens, et comme il partit le lendemain pour la province, je me trouve

maintenant reçu dans cette élégante société sans y être connu comme attaché aux ordres ecclésiastiques. Cette circonstance, je te l'avoue, ajoute au charme que j'éprouve à me trouver dans ces réunions.

Je ne sais si la mélancolie habituelle de mon âme se peint sur mon visage, si, en m'abordant, on est saisi à la fois de la pitié qu'inspirent mes peines pressenties, et de la crainte de tomber sous une influence funeste; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'au premier coup-d'œil jeté sur moi, les traits de Marie-Rose ont pris une expression d'intérêt, et de quelque chose qui ressemblait à de la terreur... Quelle se rassure, ce n'est pas moi qui suis dangereux pour une femme; hélas! ce n'est pas moi qui mettrai la pâleur sur son front, et la rêverie dans son regard, qui remplirai ses nuits de soupirs, qui la rendrai indifférente à ses douces occupations, oublieuse de ses amis, et, dans le monde même, retirée de tous, au milieu de ses enivrantes pensées... Ne suis-je pas prêtre!

Je ne t'ai pas écrit depuis long-temps, Julien; un sentiment unique absorbe toutes mes journées; c'est un rayon de lumière qui, tombant dans un coin obscur, en remplit soudain toutes les sinuosités.

Dès le matin, je suis obligé de passer deux ou trois heures à songer à Marie-Rose pour m'identifier avec tous les intérêts qui se succèdent pour elle. Au moment de son lever, je la vois surveiller le déjeuner, faire passer dans ses jolis doigts les feuilles de thé que son père trouve si bon quand c'est elle qui le prépare. — Puis, elle dispose sa toilette de l'après-midi, décide de la robe qu'elle veut mettre, choisit avec attention la ceinture, les bijoux qui doivent s'y joindre, et les mille jolis choses dont j'ignore le nom. —Plus tard (je sais l'emploi de toutes ses heures), plus tard elle prend sa leçon d'anglais, et pendant ce moment, je lis vingt fois les pages de Moor qu'elle traduit. —Un moment après, elle dessine, et possédant toujours une

gravure pareille à celle qu'elle copie, je demeure les yeux fixés sur cette image qui occupe les siens.

Ensuite, il me reste à peine assez de temps pour préparer le prétexte qui doit me conduire chez elle : les livres, la musique, les fleurs nouvelles, tous ces innocens introducteurs qui me ménagent de bien fréquentes visites. — Puis, le soir, en rentrant, il me faut encore veiller bien tard pour lui écrire tout ce que j'ai senti près d'elle... minutieuses confidences de l'âme, épanchemens pleins de tristesse et de douceur, lettres brûlantes et douloureuses qu'elle ne lira jamais....

Il est donc bien vrai, je vais peut-être l'aimer! et de toutes les puissances de mon âme ! Cet aveu que je te fais, Julien, est celui du tourment le plus affreux qui puisse déchirer le cœur. Si elle reste toujours indifférente à cet amour qu'elle verra se développer et grandir en silence, tu conçois l'horreur de ma situation; si elle vient à prendre pitié de moi... à m'aimer... alors, juste ciel! c'est cent fois plus af-

freux encore; alors c'est un secret à dire, un mot à prononcer qui nous sépare pour la vie, et j'ai à souffrir de ses douleurs et des miennes.

Conçois-tu le supplice d'un homme qui aime et qui redoute d'être aimé? attendre avec espérance, épier l'amour qui vient voilé et silencieux, observer un rayon de plaisir à votre arrivée, une voix qui devient plus douce quand elle s'adresse à vous, une marque spontanée d'intérêt qu'on se hâte de cacher, ou qu'on motive maladroitement, une envie déguisée de savoir tout ce que vous faites, tout ce que vous aimez, une mémoire qui montre indiscrètement que chacune de vos paroles a laissé son empreinte, enfin, l'*aveu* sous toutes ses formes, sous tous ses voiles qui le couvrent pour le rendre plus enchanteur; ne faut-il pas qu'il y ait bien du venin dans une destinée, pour empoisonner tout cela?

Et la Providence, cependant, je ne puis m'empêcher de le croire, avait prédestiné le cœur du pauvre prêtre à ce tourment.

L'autre jour, en entrant dans la chambre à coucher de M. de Bellefond, je vis une gravure de la Vierge de Mignard; je montrais une surprise émue comme on le ferait à la rencontre d'un être animé, et fus frappé de sa présence en cette maison.

— Vous m'avez touché, mon jeune ami, me dit M. de Bellefond; votre regard expressif et tendre en se reposant sur cette tête de Vierge, m'a rappelé la mère de Marie-Rose, lorsqu'au moment de donner le jour à notre enfant, elle fixait si doucement cette image préférée. Elle la regardait de longues heures; et, depuis la naissance de Marie-Rose, on a trouvé beaucoup de ressemblance entre elle et cette belle création du peintre français.

Tu le vois, Julien, je ne me trompais pas.... cette image si pieuse était venue dans ma cellule pour ouvrir mon âme à de dangereuses ardeurs... n'importe, sois béni doux prophète d'amour.

IV.

L'Industriel.

> Notre siècle est bien l'âge d'or... mais d'or monnayé.
>
> Réflexion.

Outre l'attrait irrésistible de voir chaque jour une créature aussi accomplie que mademoiselle de Bellefond, et de chercher avec crainte et délice à obtenir une légère part de

ses affections, un autre charme m'attire dans la petite société dont elle est le centre. Là, je peux me fuir moi-même, là, ma profession étant inconnue, je suis réellement soustrait pour quelques heures à sa chaîne ; je parle tête levée, je suis homme du monde, je me livre à toutes les fantaisies de la pensée, sans que personne puisse reprocher à son audace de contraster avec mon état. Là, nous sommes tous égaux, au foyer du salon, au thé de la veillée; empressés causeurs, qui battons la campagne pour cueillir la fraîche nouvelle, pour attraper au vol la fugitive actualité, heureux surtout, de voir quelque personnage célèbre en simple mortel, de regarder dans leur déshabillé, les acteurs qui jouent leur grand rôle sur le grand théâtre, de découvrir les faiblesses de celui qu'on nomme fort, et d'attacher un grelot à sa robe de docteur.

Mais ici, mes tristes réflexions me poursuivent sans cesse : je me vois entouré de jeunes hommes comme moi, et chacun d'eux à un

état dont il peut se glorifier, un titre devant l'humanité.

Le médecin voit le monde plein de souffrans qui l'implorent. L'avocat, à la ville et à la campagne, est entouré de plaideurs; il n'y a que cela sur la terre. L'ingénieur ne foule que des mines à exploiter, des routes à frayer, partout la terre l'attend. Chacun, entouré de ce qui s'adresse à lui, se croit au premier rôle. Il semble que la terre soit taillée à facette, afin que chacun s'empare de ce qui lui convient.... mais moi, par quel côté puis-je me prendre à mes semblables : la face chrétienne a disparu!

Un homme se rend plus assiduement que tous les autres aux soirées de M. de Bellefond. C'est un riche manufacturier, nommé Dubeaupré. Il dirige avec succès une des plus fortes fabriques d'étoffes de laines du faubourg Saint-Antoine, et nourrit les flots du commerce de ses abondans produits.

C'est un homme de trente-huit ans, rond et droit comme un marronnier, la tête grosse,

plate et chevelue, arrogamment rejetée en arrière. Il est connu dans toute la sphère industrielle par les belles teintures de ses lainages. La popularité l'environne. Il procure aux femmes et aux élégans des étoffes plus moelleuses, il donne des places dans ses vastes ateliers, il prête de l'argent, il arrête la faillite imminente, il soutient l'honneur du commerce, il est la force par excellence.

A l'exposition des produits de l'industrie, qui eut lieu en 1832, dans les baraques construites sur la place Louis XV, le roi alla le trouver au milieu des draps, des mérinos, des stoffs, qui formaient sur la tête l'auréole du fabricant, et l'entouraient de leurs trophées, et sa majesté s'entretint long-temps avec lui. Il était curieux de voir cette royauté et cette aristocratie de fraîche date, se donnant et se rendant de grands témoignages de considération. Arrivés de la veille sur le dos du peuple, bien paisiblement installés au sommet de la fortune, tandis qu'au bas de la montée, hennis-

sait encore, tout plein d'écume et de sueur, le cheval qui les avait portés.

Le lendemain Dubeaupré obtint une médaille d'or, qu'il alla recevoir aux Tuileries : car, dans ce siècle d'argent, une pièce de monnaie est la lettre de noblesse qui sort du palais des rois.

Dans la société élégante de M. de Bellefond, dans cette atmosphère délicate et choisie, je ne sais ce que vient faire un tel personnage, à moins qu'il ne soit tout simplement, comme un autre, amoureux de la beauté de Marie-Rose.

Voilà donc l'homme du jour. Il nage dans l'abondance et la considération ; il est gonflé de succès ; sans savoir, il juge de tout ; sans esprit, il s'admire sans cesse ; sans cœur, il s'avise d'aimer la belle jeune fille.

Notre industriel Dubeaupré prend racine dans la maison de monsieur de Bellefond. Il y a maintenant installé près de lui un corollaire

de sa personne ; c'est sa cousine, mademoïselle Azélie Dubeaupré, qui vient de la Bourgogne pour achever à Paris ses études de belles manières.

Elle nous est arrivée l'autre jour avec le velouté, le coloris, toute la fine fleur du fruit provincial non encore atteint par le toucher parisien.

Dans la riche Bourgogne, où la villageoise porte des dentelles, des rubans, et des faux cheveux le dimanche, il n'y a qu'un pas à faire de la paysanne à la demoiselle ; le jour où la petite Dubeaupré franchit ce pas, le jour où le hâle disparaissait sous le lait d'amande, où le cal des mains jardinières tombait au fond de la cuvette blanche, où la coiffe indigène faisait place à la capotte citadine, son père lui fit présent d'un beau Lamartine doré, qu'il prit pour un livre de messe ; et la jeune fille commença à lire, à penser, à rêver ; et la maisonnette des paysans fut illustrée d'une demoiselle achevée.

Arrivée à Paris, elle apporte dans sa fraîche personne tous les élémens du fécond vignoble où elle a grandi. Le soleil de la plaine darde encore dans les couleurs chaudes de son teint; le grand air souffle encore dans ses blonds et rudes cheveux; on voit le long chemin raboteux s'étendre sous ses pieds qui s'élargissent en se cramponnant à lui, la richesse du pays se peint dans l'ampleur de se formes onduleuses. Elle est soufflé du bon air des champs, de son joyeux insouci, de ses savoureux végétaux, et des gouttes de son vin généreux, imprégné au dessert dans le succulent biscuit.

Sa taile est forte et richement moulée, mais sans transitions gracieuses, c'est une chose droite, ornée de protubérances, comme un tronc d'arbre noueux; aussi elle ne peut s'identifier avec les élégantes robes parisiennes, s'emparer de leurs contours, glisser dans leurs urnes, s'amincir à leur ceinture, s'élancer dans leurs draperies : il y a toujours dés-

accord entre ses formes et l'étoffe trop ample ou trop tendue.

Réduisant ses organes à la plus simple destination de la nature, elle n'ouvre les yeux que pour voir, son regard saute de l'un à l'autre objet sans qu'on aie le temps de l'apercevoir passer; elle ne parle que pour exprimer ce qui arrive dans son esprit; elle ne se meut que dans un but et pour une action.

On voit, dans ses mouvemens imprégnés de force et de rudesse, l'habitude du travail. Elle se tounre tout d'une pièce dans sa robe de parure, trois fois empesée. Elle a beau ne marcher que pour se promener, ou ne lever la main que pour montrer une gravure, c'est avec la manière d'arroser des laitues ou de cueillir des pommes : l'action est au but de son geste. Puis, assise, elle passe les cordons de son sac à son poignet gauche, croise les deux bras et s'arrête par ressort dans une pose carrée; alors c'est la tricoteuse au repos.

Ainsi elle est tombée lourde et rieuse au

milieu de la ville, dans les parfums inconnus du thé et des bougies odorantes, dans la foule des frêles et éthérées parisiennes, qui, naïvement rusées, l'entourent avec joie pour lui voir plonger la cuiller dans les glaces qu'on lui présente comme dans une jatte de lait, et voir la neige de la meringue qu'elle porte rondement à sa bouche, en envahir les contours.

Mais, au milieu de tout cela, les *méditations* de Lamartine que mademoiselle Azélie a *méditées*, ont porté leur fruit. En venant dans la capitale, la jeune fille apporte au fond de son cœur une fantaisie, un désir, une espérance — nous l'avons su à ses involontaires aveux — comme une autre a envie d'un cachemire, d'un oiseau de paradis, d'un écrin, elle a envie d'un amour de poète. Elle voudrait — cette ambition est entrée naturellement dans son cœur en lisant l'amant d'Elvire et ceux de son école — elle voudrait être l'idéale réalisée, la femme qu'on voit une fois et qu'on n'oublie plus, la vision qui descend sur les rayons de la lune,

l'ange des nuits de jeunesse, l'éclair qui sillonne le front du barde rêveur. A cet effet, elle a déjà acheté une robe blanche et une écharpe rosée. Et sans cesse, aux Tuileries, à l'Opéra, elle cherche si quelque frère de son âme, si quelque jeune homme, le front couvert de cette ombre pâle que répandent sur lui les grandes ailes invisibles dont il est enveloppé, ne la regarde pas à la dérobée, lui murmurant des vers, ou, dans une esquisse rapide, dérobant ses traits sur le canepin.

J'avais eu un trop juste pressentiment en te parlant des prétentions de l'industriel sur le cœur de Marie-Rose. Il paraît que M. de Bellefond n'est pas éloigné de les approuver, et qu'il pense en effet à marier sa fille à la fortune de Dubeaupré.

Hier, en entrant, je trouvai Marie-Rose sur une terrasse placée à la porte de son salon; elle s'occupait à transplanter des muguets des

bois, les premiers de l'année, et choisissait pour eux un beau vase dont les fleurs en relief et nuancées, semblaient vouloir disputer de naturel et de fraîcheur avec celles qu'on y placerait.

— Mon dieu, mademoiselle, lui dis-je, il n'est pas besoin de luxe pour ces pauvres plantes qui s'épanouissaient avec tant de contentement sur l'humble mousse, aux pieds de tous, et versaient leur encens dans l'obscurité des bois.

— N'importe, répondit-elle, je trouve mon lait meilleur dans une jatte de Sèvres, je me repose mieux dans une délassante de damas; je pense que mes muguets trouveront leur terrain meilleur et s'épanouiront mieux dans cette jolie urne de porcelaine.

J'allais lui répondre pour la contredire, lorsque M. de Bellefond intervint.

— Vous avez raison tous deux, dit-il. Vous, Olivier, de prétendre que cette fleur des champs doit se contenter de son asile rustique, et se

trouver bien dans un vase de terre; toi, Marie-Rose, de demander un peu de faste pour rehausser ton existence. Car, toi ma fille, tu n'es pas un muguet des bois, les habitudes opulentes de tes ancêtres ont mis dans ton sang un léger amour du luxe, dans ta nature beaucoup de molesse aristocratique. Tu as le goût exquis, les mains blanches et fines, et les pieds délicats de tes aïeules, qui foulaient les fleurs de leurs moelleux tapis, tandis que leurs époux, par un plus grand abus de priviléges, foulaient souvent les têtes des hommes. C'est une tache originelle, à laquelle il faut bien se soumettre.

— S'il en est ainsi, observa Marie-Rose, la Providence a été injuste envers moi en me formant d'une nature qui a besoin des lieux élevés pour vivre, et en me plaçant dans la sphère obscure d'une humble médiocrité.

— Paix, mon enfant, ne condamne pas si vite ses desseins. La Providence qui a expulsé les anciens nobles de la place où sont les biens

de ce monde, dont ils s'étaient trop long-temps rassasiés, afin que des hommes venus d'ailleurs pussent jouir de ces biens à leur tour, permet quelquefois que les filles de ces anciennes familles, du fond de leur retraite austère, attirent un regard d'amour des nouveaux possesseurs, qui viennent les y prendre par la main, pour les faire jouir de nouveau de la fortune qu'elles n'ont pas démérité de posséder : et ainsi ces jeunes filles innocentes des fautes de leur race, retrouvent dans leurs époux l'opulence qu'elles ont perdue dans leurs pères.

Je frémis à ces dernières paroles, je crus y lire le contrat de mariage de Marie-Rose et de Dubeaupré.

V.

Il ne faut pas jouer avec l'amour.

Garde ton cœur plus que toute chose qu'on garde.

La Bible.

Tandis que la nuit, encore un peu avancée, me permet de veiller dans ma sombre cellule, où je sers de pendant au hibou dans son clocher de Saint-Sulpice, j'ai envie, Julien, de te conter

la douce soirée qui vient de s'écouler pour moi. Ecrire tandis qu'on se souvient encore, c'est arrêter, en silouette légère, l'ombre du bonheur qui va s'en aller avec lui.

Mademoiselle de Bellefond donnant une soirée, à l'occasion du séjour de Mlle Azélie Dubeaupré, m'avait prié d'aller chez elle de bonne heure pour l'aider dans quelques soins, et j'étais heureux de cet ordre, car c'était un moyen de rester souvent seul avec elle, d'avoir sa confiance dans les petites choses de la vie, d'être plus qu'un étranger, de goûter un instant le pain du ménage avec elle.

J'arrivai à sept heures, comme elle n'avait pas encore achevé sa toilette.

Ses cheveux bruns coupés pendant une maladie sont maintenant assez long pour boucler en larges anneaux sur son cou ; elle ressemble à une de ces têtes angeliques que Ary Scheffer va chercher au ciel pour nous les montrer.

Elle avait en ce moment une robe d'organdi brodé qui dégageait son cou, le haut de

ses épaules et ses bras. C'était la première fois que je la voyais ainsi dévoilée; j'éprouvai d'abord un élan d'admiration et de joie, mais bientôt, en pensant que tous les regards allaient, ainsi que les miens, l'étreindre et l'embrasser, j'aurais voulu la cacher dans mon sein, la voiler au prix de ma vie.

Quelles mœurs ridicules que les nôtres ! murmurai-je tous bas. Tandis que les hommes sont hermétiquement fermés jusqu'au menton, c'est l'être délicat et pudique, c'est la femme qui devrait frémir sous un souffle de bise et sous un regard de désir, qui se montre ainsi demi-nue au dehors. Dans les temps antiques, leurs costumes, presque aussi sévères que celui des hommes, annonçaient quelles étaient investies d'un rôle aussi sérieux, maintenant, que tout le mouvement social s'enferme à la tribune, elles sont réduites à servir seulement d'ornement de salon, plus gracieux que les magots chinois; et, rassasiées de toilette, ne trouvant rien d'aussi beau qu'elles-mêmes, se

découvrent pour se parer... O système orgueilleux, que disiez-vous donc avec votre progression de la femme et de l'esclave? voici vos théories renversées par un souffle de gaze...

Tout en grondant, je trouvai Marie-Rose si charmante ainsi, que je tremblais de lui voir rien ajouter à sa parure. Mais elle, allant sans cesse à son écrin, à son chiffonnier, à sa toilette, en rapportait chaque fois quelque objet nouveau : comme la moucherette rapporte sans cesse quelque brin d'étamine pour composer son miel. Quand elle eût bien mis les réseaux d'or dans ses cheveux, les rangs de pierreries à son cou, les fleurs aux plis de son corsage, et tout ce qu'elle voulut, je fus forcé d'avouer que la parure l'embellissait encore, et tous ces objets s'identifiaient si bien avec elle, que je me résignai à aimer un morceau d'or et un nœud de ruban.

Elle m'arracha à mes profondes méditations en m'emmenant goûter des glaces qu'elle s'était plu à faire apprêter elle-même; puis, elle me

chargea de choisir dans la musique, les morceaux qu'elle voulait chanter, et de les disposer sur le piano, prétendant que son père n'était bon à rien, qu'à lui dire si elle était bien coiffée. Enfin, elle songea qu'elle avait oublié de préparer les bouquets à distribuer aux dames, et m'envoya chez une fleuriste du boulevart en commander une vingtaine, en me donnant les instructions convenables

Oui, me disai-je en chemin, la femme, pour être bien aimée, doit être bien femme, se montrer au milieu de son atmosphère de vie réelle, exhaler les parfums de la terre où nous sommes, comme la campagne après une pluie de printemps. Nous, hommes, toujours livrés aux travaux intellectuel s, nous aimons bien à nous délasser près d'elle des abstractions de la pensée, et à y trouver toutes les joies de la partie sensuelle de notre être. On a besoin de se distraire du ciel, et de renaître en corps et en chair aux biens positifs; alors on aime le lustre avenant d'un joli intérieur,

le parfum du café, le tracas sonore du couvert, et, au milieu des corbeilles de fruits, le rire enfant de la jeune femme. L'amour alors, saisira l'homme par tous les sens, et au moment du réveil de ces sens endormis pendant l'absorption du travail. Il trouve cette existence de la terre embellie par la femme de toutes les distinctions et de toutes les grâces dont elle est susceptible ; il a soif de la vie réelle, il s'y plonge tout entier, et trouve, au fond de ses flots substantiels, la perle enchanteresse. Il aimera donc bien la reine du foyer domestique ; mais sera-t-il autant aimé par elle que par la femme artiste et poète? — Non, sans doute, celle qu'enflamment les arts, qu'élève l'idéalité, celle qui nourrira son amour en le berçant des symphonies de l'ardente musique italienne, sera plus disposée sans doute à sacrifier sa fortune aux intérêts du cœur, et sa vie à son amant. — Maintenant, demanderai-je, vaut-il mieux, pour le bonheur, *aimer* ou *être aimé?* — c'est une grande question. —

Vaut-il mieux posséder l'immensité de la vie en soi, en y sentant la plénitude de l'amour, ou bien la voir dans un autre, en goûtant l'orgueilleux bonheur de l'y avoir fait naître.... Au diable la métaphysique sentimentale, j'avais perdu le chemin de la fleuriste et toutes mes instructions sur les bouquets, je m'étais égaré à discuter s'il vaut mieux éprouver l'amour ou l'inspirer... moi qui ne dois, hélas! savoir ni l'un ni l'autre.

Lorsque je rentrai, Marie-Rose était au milieu de son salon, attentive aux soins de sa gracieuse royauté. La présence de son prétendant l'animait d'avantage; elle se faisait charmante, non avec lui, mais avec les autres, devant lui. C'est de la séduction de réfraction; c'est le moyen d'enflammer un pauvre être sans un regard direct, sans une intention visible, avec les rayons d'admiration qu'on fait jaillir autour de lui; c'est le moyen de cumuler les avantages de la coquetterie et ceux de l'innocence. Elle ne sait pas encore si elle doit lui appartenir,

mais elle commence par se faire adorer. C'est une semence qu'elle jette, et dont on apportera le fruit à ses pieds, soit en bonheur soit en désespoir.

Dans le milieu de la soirée, tout le monde était vivement occupé.

Une femme, au coin de la cheminée, médisait d'une de ses amies, qui mettait du rouge sur ses rides; et elle met, elle, une ferronnière de diamans sur son front rempli de niaiseries, un volant de fine dentelle sur son sein nourri d'égoïsme et de misères.— Droite dans sa robe de jaconas, une de ces grandes jeunes filles qui sont en pénitence dans le monde, regardait dans la toilette des autres, tout ce qui manquait à sa toilette. Elle écoutait sa mère qui, ayant vu un contrat de mariage sur le front du fabricant Dubeaupré, lui faisait de gracieuses avances, lui disait, pour lui donner de l'espoir, que sa fille aimait beaucoup les machines, et elle souffrait, la pauvre enfant, à ouïr de pareilles sottises, de cette honte inno-

cente qui est si pénible à porter.— Près d'elle, une jeune grand'mère, une femme à l'âge des premiers cheveux blancs, suivait d'un œil inquiet les mouvemens d'un jeune homme qui s'était mêlé à un groupe de jolies musiciennes, placé près du piano. Elle regardait avec effroi si elle ne verrait pas son bien le plus cher, passer en d'autres mains. Dans cette arrière saison, où la vie d'une plante oubliée par l'été est si fragile, elle tremble de voir tomber sa dernière fleur, mouillée de sa dernière larme. — Mademoiselle Azélie était plus attentive encore. Elle voyait se diriger de son côté les regards de l'écrivain Ramure,à qui il ne manque rien, en pâleur et en fascination, de la beauté du dix-neuvième siècle. Elle pétillait de plaisirs et s'agitait en tout sens, montrant qu'elle avait une robe blanche et une écharpe de vapeur, qu'il ne lui manquait rien pour que le poète de bonne volonté put lui attacher les ailes d'un ange, le voile bleu d'une sylphide. Le regard fixe de Ramure était toujours tourné de son

côté. Elle s'enivrait de cet ardent rayon. Pour avoir le bonheur d'en être suivie, elle changea de place, mais les yeux du jeune homme demeurèrent dans la même direction. Elle vit alors que sur la console où elle s'appuyait l'instant d'auparavant, était un plateau portant un énorme baba, encadré de brillans sorbets. Elle comprit alors le genre d'attraction qui régnait dans l'espace, et elle se mordit les lèvres, blessée de la rivalité.

Je vis Marie-Rose se diriger dans la salle des rafraîchissemens, et je l'y suivis. J'entrai comme elle venait de mettre le feu à un bowl de punch, et relevait devant la glace une boucle de ses cheveux.

— Voulez-vous bien, me dit-elle, veiller à ce que le feu ne s'éteigne pas trop tôt, et je vais rejoindre mon monde.

— Vous avez hâte, mademoiselle, lui répondis-je, de retourner éblouir votre prétendant.

Elle me regarda et rougit prodigieusement.

— Soins inutiles, repris-je, tous ces projets,

tous ces jours arrangés d'avance, vont passer comme cette flamme qui s'évapore tandis que vous l'agitez. Ce mariage ne s'accomplira pas.

— Et si mon père le voulait ?

— Si votre père ordonnait à cette orange, goutte embaumée du soleil, de s'attacher à la tige d'un froid sapin , cette orange obéirait-elle?

— Chez les créatures humaines, qui ont reçu la raison en partage, l'obéissance peut faire plier même la nature.

— Non, Marie-Rose, si vous aviez dû être de moitié dans la vie de cet industriel, de cet être de somme, Dieu, pour signe de cette prédestination, eût courbé votre front charmant vers la terre, alourdi vos formes aériennes. Non, vous devez appartenir à je ne sais quel autre plus heureux.

— Et vous avez reçu, dit-elle en riant, le don de prophétie pour me l'annoncer ?

— Autrefois il était donné à la victime de révéler, en expirant, les jours à venir de la terre qu'elle quittait, peut-être aussi m'est-il permis

d'entrevoir le bonheur qui va luire, quand je dois mourir à lui pour jamais.

Il fallait que le sourire dont j'accompagnai ces paroles exhalât bien de la douleur, car l'émotion de Marie-Rose,en me regardant, fit pâlir ses traits, et amena une larme tremblante au bord de sa paupière.

Elle me quitta, lorsque je retournai la joindre au salon, elle était plus sérieuse, plus posée, plus femme. Un rayon de l'amour l'avait frappée. Ce soleil mesure plus de vie, mûrit plus l'âme en un instant que l'autre dans une longue partie de son cours.

Mourir à l'adoration d'une créature, quelle superstition du cœur! Epancher vers cette parcelle tombée des mains de Dieu, toute la tendresse qu'on devrait lui adresser à lui-même : comme le moucheron qui va mourir au flambeau, au moindre rayon de flamme détaché du soleil.

Mon cœur se fait sentir avec tant de violence, que je ne sens que mon cœur. — Pas une pensée, Aimer, toujours Aimer. — Qu'est-ce donc que cette puissance mystérieuse de l'idée fixe? comment quelque chose d'aussi vaporeux, d'aussi fugitif qu'une image qui reste devant vos yeux, a-t-il le pouvoir de tout bouleverser dans votre jugement, de faire d'une simple créature, comme vous, une divinité mystérieuse à servir et prier, de créer un désir qui dévore tout autre désir, de faire pâlir tous les objets d'alentour, de les rendre si pauvres et si vains qu'ils ne vous semblent plus mériter un regard. — L'*idée fixe*, c'est comme un petit point noir, à peine visible à l'horizon, et d'où sort une tempête qui bouleverse tout dans la nature.

Marie-Rose! tu ressembles à ton nom : douce vierge du ciel, belle fleur de la terre.

Va, je voudrais être le prêtre croyant, le prêtre fanatique, pour te dire : « Coupable comme homme et comme prêtre, je me perds

deux fois ; mais qu'importe, mon corps et mon âme, qu'importe une vie de honte et une éternité de supplice, qu'importe si ce baiser qui me perd, t'apporte un peu de bonheur ! Je ne suis rien devant toi, rien qu'un brin de paille à fouler aux pieds.—C'est toi, toi seule qu'il faut regarder, toi qui remplis le jour de ta divine beauté.»

La nuit tout entière se passe à l'appeler, à lui parler, à répéter cent fois les mêmes paroles, car c'est le cœur seul qui les dit, et le cœur ne compte pas ses accens. — Puis viennent ces rêves éveillés, ces tableaux de l'imagination, qui ne sont ni des songes, ni des projets arrêtés ; mais des optiques qui se placent devant vous, et dont on est obligé de suivre tous les mouvemens, des tableaux qu'on voit avec l'œil de la fantaisie, des situations où l'on se trouve, des scènes où l'on figure, et qui se déroulent d'elles-mêmes.... Une ombre projetée par le bonheur, par le bonheur qui reste enfermé dans l'inexpugnable trésor de Dieu.

Ainsi, dans un de ces momens, il me semble partir avec Marie-Rose et son père pour le bois de Boulogne. La voiture nous berce doucement; nous sentons ensemble les mêmes ondulations; nous voyons ensemble les groupes d'arbres courir le long du chemin. Marie-Rose a une robe de mousseline bleue, une capote de paille, et un léger voile que le vent apporte sur mes lèvres. — Arrivés au bois, nous trouvons précisément un ami de son père qui l'emmène en causant, et les deux vieillards suivent le grand chemin de sable. Nous, nous entrons dans l'épaisseur du taillis; nous allons nous asseoir sur un tertre de gazon. Pour plier une branche d'arbre qui la gêne, je passe un bras derrière sa taille; une plante, qui tend sa petite fleur sur la robe de mousseline, me donne l'occasion d'avancer l'autre main pour la cueillir; Marie-Rose est ainsi dans mes bras. Elle ne s'éloigne pas, elle ne fait aucun mouvement de crainte, elle accepte l'intervention de la branche et de la fleur. — L'épaisseur du feuillage nous en-

toure tellement, que nous n'avons que ciel et verdure devant nous : c'est un horizon étroit, un enclos bienheureux que la solitude débarrasse de tout être importun, que l'amour peuple de toutes créations charmantes... Mais, hélas! la barrière qui nous sépare du monde est bien fragile; un souffle du vent dérange la la cloison de branchage, un bruit de pas y pénètre.... j'entends le père de Marie-Rose qui se rapproche de nous; mon bonheur mensonger s'évapore; je change de rêve.

Il faut passer ainsi toutes les heures à lui parler, à l'entendre, à répéter son nom avec une larme dans les yeux, qui, lentement, coule et se renouvelle, et des battemens forts et réguliers dans le sein ; et puis, quand le jour va venir, mourant de fatigue, être encore les mains jointes, en prière devant le fantôme adoré.

VI.

Le Bonheur et les Chemins de fer.

Si les bateaux à vapeur eussent été inventés autrefois, Agamemnon n'aurait pas sacrifié sa fille.

Un industriel érudit.

La preuve que ce mariage ne doit pas s'accomplir, quoique Dubeaupré ait fait la demande en forme, et qu'il ait été accepté, la preuve c'est que mon âme est tranquille, c'est que je

vois cet homme près d'elle et que je ne le hais pas, c'est que lorsqu'il est là, je ris de ses prétentions, et que, lorsqu'il descend l'escalier, je ne l'attend pas à la porte pour l'étendre sur le pavé.

Hier soir, comme j'entrai, il était assi devant une fenêtre du salon, là, où Marie-Rose et mademoiselle Azélie étaient à travailler; la première apprenant à la jeune provinciale à faire un point de tapisserie. Il expliquait aux jeunes filles comment aujourd'hui, grâce aux facilités du commerce et aux merveilles de l'industrie, une femme d'une fortune médiocre, peut acheter, dans le cours de sa vie, de sa vie de toilette, trois cent cinquante ou quatre cents robes, tandis que, dans les mêmes conditions, elle n'en usait guère autrefois plus de cent ou cent cinquante.

— Et cependant, observa Marie-Rose avec un air d'étonnement naïf, les femmes ne sont pas plus heureuses aujourd'hui qu'elles ne l'étaient autrefois.

— Ce que vous venez de dire là, mademoiselle, répondis-je vivement, est le secret du temps actuel, le mot de ses douleurs. — Un homme, riche d'argent, épouse une jeune femme. Elle s'ennuie du vide de son âme, il lui donne un châle des Indes. Elle voit mourir une mère chérie, il fait éclairer sa maison au gaz. Elle perd son premier né, il lui parle de voiture en fer galvanisé. Quelle admirable logique! quel accord merveilleux entre l'être qui implore et l'être qui secourt.... Et cependant, la pauvre femme souffre, se fatigue à demander vainement l'existence; on lui tend une coupe du plus beau cristal, taillée, ciselée, polie et brillante comme diamant, et quand la malade y porte sa bouche, la belle coupe est vide; elle meurt de chagrin sur un lit d'or et de velours. — Ainsi, le matérialisme a épousé l'humanité : il lui donne des vêtemens de toute nuance, des meubles de toute forme, des maisons bâties en un jour, et des grandes routes qui foulent toutes les fleurs des campagnes....

Et elle n'est ni plus heureuse ni plus consolée.

— En tout cas, répondit railleusement Dubeaupré, on peut bien dire que c'est la fiancée qui vient chercher l'époux. Elle s'éprend de ses moindres dons, elle perd la tête à ses plus légères faveurs, elle court ardemment après les gâteaux et les bijoux qu'il lui tend, en laissant tomber derrière elle, sur sa route, la lyre de poésie et le livre de prières.

— En d'autres termes, repris-je, on cherche aujourd'hui tout bonheur dans le progrès industriel, et c'est la prétention la plus folle qui puisse entrer dans le cerveau humain; si le bonheur est cette atmosphère de paix et d'amour qui fait chanter doucement notre âme, que peuvent faire tous les progrès industriels pour la paix et pour l'amour? Eux, que donnent-ils? des satisfactions de vanité? non, car bientôt leurs richesses se vulgarisent, et il n'y a plus à s'enorgueillir de les posséder. Des douceurs matérielles? non, car l'habitude est là pour tuer tout ce qu'ils créent; elle peut les

mettre au défit d'inventer une jouissance qu'elle ne dévore aussitôt, et ils travaillent à remplir une cuve sans fond.

A ce propos je m'avisais d'offrir un apologue :

Au fond d'une petite ville, dis-je, une femme tenant un jour son Constitutionnel, voit pour la première fois, l'annonce d'un meuble de salon élastique. Elle meurt d'envie de l'acquérir, de posséder cette curiosité. Elle meurt, c'est le mot, vingt fois par jour elle le choisit, elle le marchande, elle l'achète dans sa pensée. La nuit elle se lève, et va dans son salon, où gît un vieux canapé de velours d'Utrecht ; elle s'y peint le beau meuble neuf ; elle en place chaque fauteuil à la lueur de la lune, et reste là, à les contempler, l'œil cave et ardent. C'en est fait on a acheté le meuble, trois mille francs ; et il a brillé un jour. Mais le lendemain, une cousine en fait venir un semblable ; le surlendemain, une voisine s'en passe la fantaisie ; c'est une fatalité, les meubles se renouvellent de

maison en maison, jusqu'à la dernière du faubourg. Tous les meubles étant beaux, il n'y a plus de beaux meubles; celle qui en possède un la première, l'a déjà oublié : elle ne le voit plus en entrant dans son salon, et l'angoras dort sur les coussins.

Cependant cette dépense à empêché d'aider un jeune parent à se soustraire à la conscription. Le malheureux déserte deux fois; il est envoyé aux galères. La jouissance de luxe à duré bien peu, elle s'est évanouie en une bouffée d'insolente vanité, mais la honte de la famille, le malheur restera : il est écrit en *deux lettres* qui tracées de cette main, et avec cette plume ne s'effaceront pas.

— Il est injuste, dit Dubeaupré, de rendre l'industrie responsable des folles passions qui s'éveillent en présence de ses bienfaits et dénaturent ses fins; aussi injuste que d'accuser la religion des crimes du fanatisme, la liberté des cruautés de la révolution.

—En ne l'envisageant que dans de moindres

excès, repris-je, on la voit encore trop absorber l'esprit humain, qui, s'enfonçant dans ses basses régions, abandonne les hauteurs sur lesquelles il lui serait glorieux de régner, semblable à cet empereur romain qui, pour l'honneur de monter un char dans la carrière, descendait du trône du monde. Entrez dans la cité intérieure. Là, tout est en souffrance. L'autel privé de son Dieu, de ses fidèles, de ses flambeaux et de ses fleurs, tombe en ruines. Le toît du mariage, chargé d'or, est si bas et si étouffant que l'air de vie et d'amour n'y peut circuler. L'échafaud, planté par la barbarie, reste encore debout, il étale toujours, comme péristyle du palais de la mort, ses effrayantes colonnes rouges, d'où sortent des têtes roulantes. Les mendians jonchent le pavé, et cette vase infecte salit les beaux vêtemens de ceux qui la foulent aux pieds. Mais on conserve toutes ces ruines parce qu'on ne sait comment les finir d'abattre, comment les remplacer. On n'a pas le temps d'y songer, on ne

veut pas mettre là ses veilles et sa pensée. Cependant il faudrait moins de veilles et de pensées peut-être pour raffermir ou renouveler ces tristes édifices, que pour inventer quelque mécanisme hardi, ou pour dompter la vapeur, la reine du monde matériel. Mais on aime mieux agir à la surface, créer une machine qui travaille comme un homme, un rapide chemin de fer qui emporte la voiture comme le vent son nuage, pour que tous les yeux voient ces prodiges, et que la foule émerveillée crie au bienfaiteur de l'humanité.... Bienfaiteurs! demandez donc à la femme qui, faute d'éducation morale, est en proie à tous les orages du cœur, à toutes les chimères de l'esprit à toutes les descriptions de l'existence, qui, avec la puissance de tout sentir et de tout aimer, meurt d'ennui et d'indifférence, demandez au jeune homme qui vient de tuer son ami en duel, grâce au préjugé gothique que vous ne prenez pas la peine de déraciner, demandez à la famille du supplicié couverte de crêpe et

d'infamie, demandez à la mendiante qui s'enveloppe la tête de ses lambeaux, pour ne pas voir ses enfans mourir de faim, demandez-leur si dans tous vos progrès manufacturiers, dans tous vos chefs-d'œuvres industriels, il y a une goutte de bonheur ou de consolation. Existe-t-il un mécanisme pour rendre l'homme meilleur? une machine qui puisse calmer une souffrance? Voit-on moins souvent aujourd'hui le suicide désolé, qui, dans un coin solitaire, arrache une âme pour la jeter à la face du ciel? Non. Eh bien! vous n'avez rien fait.

Dubeaupré, qui vit dans les yeux de Marie-Rose et de son père, leurs sympathies pour les sentimens que j'exprimais, se contenta de répondre :

— On ne peut rien à la tendance d'un siècle. Ce qu'on a de mieux à faire, qu'il s'avance sur une route ou sur l'autre, est de se mettre parmi ceux qui marchent au premier rang.

— Dans les labeurs industriels, dit monsieur de Bellefond, je voudrais au moins qu'on cher-

châț à atteindre un luxe grandiose, qui élève l'homme extérieurement, et poétise la vie ; tel qu'on le trouve dans le monde antique. Mais, aujourd'hui, dans une étroite cité qui se met tout entière à l'abri du soleil sous le plus petit nuage, qui taillerait tous ses édifices dans le pan d'un cirque romain, l'habitant actuel est plutôt l'ouvrier qui travaille, que le maître qui jouit; la fièvre du moment est moins l'ardeur de la volupté, que la soif du gain; le progrès s'exprime plus en difficultés vaincues, en redoublemens de produits, qui facilitent l'exportation, qu'en œuvres d'éclat qui brillantent la vie. L'intelligence supérieure semble se contenter du grade d'utilitaire. Le génie de la société n'est plus une belle figure contemplative avec une couronne de lumière ; c'est une cariathide, portant une corbeille remplie; c'est une figure de fontaine, versant abondamment l'eau de son urne aux passans.

— On pourrait aussi avancer, repris-je, que la pauvreté a bien sa poésie. Le luxe ne

grandit les objets qu'au moment où on les regarde ; la pauvreté reste en beau dans le souvenir, et sert à établir la renommée. L'histoire aime mieux le pauvre romain de la république, sans foyers, sans autels, sans moissons, ne sachant où voler sa femme, ses dieux et ses repas, que le Romain de l'empire, taillé sur le banal patron de tous les esclaves opulens. Si la tradition veut intéresser à son Homère, à son Ossian, à son Bélisaire ; elle ne leur donne pas des vêtemens de pourpre et d'or, mais la nuit éternelle de l'aveugle, et le bâton du mendiant. L'humble tunique du premier chrétien le distingue davantage de la foule, et fait mieux ressortir sa piété, que les étoles somptueuses de ses successeurs dont on méprise presque autant la fortune que les vices. Quoi de plus révéré dans nos annales que le soldat bleu des premières campagnes d'Italie ; c'est surtout parce qu'il n'avait pas de pain, pas d'habits, pas de souliers, qu'on lui savait bon gré de prendre des villes pour sa patrie ;

sa pauvreté illustrait son courage. Aujourd'hui même, la figure du poète ressort mieux sur un fond de misère; on aime à le voir, sur ce sol désolé, où il vient s'ateler, pâle et courbé, au char de la pensée; on se plaît même à le contempler sous l'habit si contraire de l'artisan triomphant de sa destinée. On aime ces jeunes filles, poètes de nos jours, qui sortent des ateliers des campagnes où leur poésie s'épanouissait s'ignorant elle-même : ce souvenir, rend leurs vers plus doux.

L'industriel ne répondit à ce que je disais qu'en souriant dédaigneusement. Il revint peu à peu sur son terrain, parla du plus beau fleuron de sa couronne, du chemin de fer et de la rapidité du voyage.

— Le voyage! bon Dieu! m'écriai-je, le voyage! c'est encore une croyance perdue, un bonheur qui s'en va dans le passé. Désormais avec ces courses si promptes, vous aurez des changemens de lieux, des secousses, mais plus de voyages. Lui, son esprit planait

sur l'impériale de la paisible diligence. Là, pour l'observateur qui savait jouir, quel magnifique spectacle! Il lui était donné de voir les différens aspects du globe, qui soudain disparaissaient quand ses yeux en avaient assez. Ici, c'était une terre stérile, n e produisant que de pauvres légumes, des toits de paille, avec un pigeon pour tout ornement, et de sauvages enfans suspendus aux quelques fruits des branches avares... Puis le tableau changeait; un sol plus fécond offrait des images plus riantes; des maisons couvertes de tuiles, des poules hupées, et des enfans bien appris, qui faisaient la roue devant la diligence : et tout cela passait en souriant. Ici les lieux de gothique mémoire, avec leurs ruines de châteaux et de couvents; là des terres vierges de souvenirs, qui attendent encore les jours mémorables. Enfin les différentes faces du globe, qui sont comme des médailles frappées à l'effigie des différens âges. Puis, au retour, vous aviez acquis une richesse ina-

liénable, vous connaissiez, vous possédiez la province parcourue. Le voyage était le rayon où jouait un essaim de souvenirs... à tel nom de village prononcé devant vous, vous revoyez encore les sites que vous aviez le plus aimés : celui qui ressemblait aux lieux de votre enfance ; et la maison à façade blanche, ayant ses pieds dans l'herbe, et son front dans les fleurs qui vous à fait soupirer d'envie comme un asile à terminer vos pas, à reposer vos jours...

— Eh bien! monsieur, à tous ces délices ineffables, interrompit Dubeaupré, l'homme d'aujourd'hui préfère l'avantage d'arriver une heure plutôt au foyer de ses affaires.

— Bel avantage! le concurrent arrive aussi vite que lui.

— Notre siècle a pris son brevet d'invention, il conservera l'honneur d'avoir accéléré le transport.

— J'en prévois un plus rapide. Quelques jours progressifs écoulés, et on mettra le voya-

geur à cheval sur une flèche; il sera lancé ainsi d'une maison de relais à une autre. Alors vos descendans se moqueront de vous, hommes aux chemins de fers, d'avoir été si lentement.

Pendant tout cet entretien, mademoiselle Azélie tirait son aiguille avec une grande activité, et comptait tous ses points. Marie-Rose avait laissé tomber son canevas sur son tablier; pensive, suivait mes idées, venait dans l'espace intellectuel avec moi, et m'approuvait d'un regard attendri.... Je t'ai satisfaite par mes paroles, femme bien-aimée; un instant j'ai pu te plaire; qu'importe tout le reste, qu'importe l'industrie, et le spiritualisme, et le monde, je n'ai parlé, je n'ai pensé que pour toi.

VII.

Le Seigneur suzerain.

> C'était un vol que ses ouvriers lui faisaient, s'ils prenaient le temps d'essuyer la sueur de leur front.
>
> Auguste Luchet.

Hier, M. de Bellefond et sa fille dînaient à la manufacture de Dubeaupré. Comme j'étais invité à les accompagner, j'allai dans l'après-midi prendre les conviés pour faire le trajet avec eux.

En entrant, je trouvai Marie-Rose encore seule. Je lui apportai un bouquet de roses de Bourgogne quelle aime particulièrement, et d'ordinaire reçoit volontiers de ma main. Elle les prit avec distraction, et les posa sur les genoux. Elle paraissait triste en dépit d'elle-même et vivement préoccupée.

Jerec onnus à l'instant l'inopportunité de mon modeste présent. On venait d'apporter la corbeille que Dubeaupré, envoyait à sa fiancée. Sur une table ronde au milieu de la chambre, étaient étalés les présens de noces! ces brillans messagers de la cité de luxe et d'opulence qui viennent au-devant de la jeune fille prête à y pénétrer.

Ils étaient contenus dans un de ces coffrets en palissandre sculpté qui ont remplacé les corbeilles de soie.

Marie-Rose cependant me fit approcher du guéridon sur lequel ils reposaient pour jouir déjà de mon admiration.

En effet, mademoiselle, voici lui dis-je, une

magnifique corbeille ; rien n'y manque. — Voici le roi de la parure, l'écrin de diamans, qui jette aux lumières son brillant éclat, cet éclat superbe, vous le saurez un jour, c'est le feu qui jaillit des prunelles ardentes, des ailes embrasées du démon de l'orgueil, lorsqu'il vous enveloppe et dit : « Tu appartiendras toute la vie au culte de la parure. » — Le cachemire étend un de ses coins sur le bord du coffret, pour montrer la richesse de son dessin, qui s'ombre et s'éclaire au contour du repli moelleux... Comme le despote d'Orient, est glorieux et puissant par les cruautés qu'il a faites, le cachemire aux couleurs ternes, et bigarrées ne plaît et n'est recherché que par les sacrifices qu'il coûte, les nombreuses victimes de vanité qui s'immolent à lui. — Voici encore la robe satinée qui, par le reflet d'argent qu'elle jette, met sur votre sein l'écusson de la fortune. — Les rangs de perles qui ressemblent à une suite de jours brillans et vides. — L'oiseau de paradis qui dit, en volant de fêtes en fêtes : « Je n'habite que les som-

mets fleuris, je ne suis né que pour faire admirer mon beau plumage, et venu sur la terre que pour en être l'ornement. » — Voici même le nécessaire, contenant déjà le papier parfumé où bientôt coulera, de la plume d'or, une parole d'amour infidèle, car, lorsque tout est opulence et superfluité autour de lui, le cœur veut avoir, au-delà du mariage, son surcroît de fortune aussi, et son luxe, à lui, c'est l'amour. — Mais tout au fond de la corbeille, sous ses agens de la vie mondaine, devrait être la croix noire du tombeau. Après une existence aussi stérile, la vieillesse est une froide mort, moins le sommeil et la paix.

Marie-Rose, troublée de cette humeur chagrine, se taisait, mais un triste étonnement était sur son visage.

O Julien! quel misérable raisonneur je faisais en ce moment. J'étalais de la morale et je n'avais au fond que de la jalousie; mon cœur était oppressé de cette larme amère qu'arrache le bonheur des autres..... le bonheur des au-

tres! cet affreux couronnement de notre infortune.

Elle reprit, par contenance, les fleurs que je lui avais données, et, penchant sa tête, sembla se plaire à les respirer.

J'ajoutai avec plus d'amertume encore :

— La senteur de ce bouquet vous fera mal à la tête, mademoiselle ; elle n'exhale que des sensations en désaccord avec les vôtres. Cette âme des lieux déserts, pieuse, contemplative, espérante avec paix, ardente avec innocence, serait peu en harmonie avec la vôtre, si pleine en ce moment d'ambitions et d'attentes orgueilleuses.

— Voudriez-vous, dit-elle enfin, que je vécusse de la vie végétale au milieu de Paris ?

— Oui, si la vie végétale est la direction simple et naturelle de l'âme. Et qu'avez-vous fait autre jusqu'à ce jour ?—Quand vous ne faisiez de la musique que pour bercer le souci au front de votre père comme autrefois il berçait vos premiers cris sous les rideaux verts

de la nacelle ; lorsque le cœur et les mains pleines d'aumônes consolantes, vous alliez à la demeure du pauvre, comme au but naturel où tendaient vos pas; quand, dans vos naïves causeries avec vos compagnes, vous arrangiez à souhaits le long avenir et n'y mettiez que l'amour pur et l'amitié ; et quand, le soir, après votre journée d'ange, vous veniez vous agenouiller et demander pardon à Dieu de vos péchés, n'y avait-il pas là autant de simplicité pieuse, d'innocente quiétude, de doux encens, que dans les scènes de la nature, dont ce parfum fait surgir l'image..... Mais ces jours sont passés, que ce bouquet qui les rappelle disparaisse avec eux, que le vent l'emporte, là où ils sont allés.

En disant cela, je pris les fleurs et les lançai éparpillées à travers la fenêtre entr'ouverte.

Ce mouvement si léger, si futile, fit saigner deux cœurs d'un pénible déchirement.

L'arrivée de monsieur de Bellefond, qui entra radieux et en grande tenue, nous rappela que

nous allions dîner à la manufacture. Nous sortîmes. Je donnai le bras à Marie-Rose; et bientôt le beau temps, les rayons brillans de l'espace, qui riaient de mes folles angoisses, me rendirent la sérénité. L'image des cadeaux de noces s'évanouit; j'avais encore tout un jour de bonheur devant moi.

A quatre heures précises, nous entrâmes dans l'hôtel manufacturier du haut et puissant seigneur Dubeaupré.

Cette importante fabrique domine le faubourg Saint-Antoine de toute son imposante grandeur. C'est le château féodal du temps moderne : il couvre les toits voisins de son ombre hautaine; le bruit de ses usines remplit les quartiers d'alentour; ses étendages de couleurs variées lui servent de bannière; les tuyaux de ses pompes énormes s'élèvent en tourelles, et la noire fumée qui s'en exhale, dessine au front de la demeure seigneuriale l'écusson orgueilleux du travail parvenu.

En province, lorsqu'on arrive à la maison de campagne d'un ami, il faut, de toute politesse, commencer par visiter son clos. De même, en entrant ici, il a été de toute nécessité de subir d'abord le plaisir de la promenade et de satisfaire notre soi-disant curiosité. Le clos d'un commerçant, ce sont les usines, les fabriques fécondes, chargées de leurs riches produits. Nous avons, en premier lieu, traversé de vastes cours, coupées de ruisseaux noirs. Dubeaupré, la tête levée et l'œil heureux, nous conduisait, accompagné de son fils, le petit Salomon, ainsi nommé par son père, en glorieux souvenir, non du pauvre roi qui n'était que poète, harpiste et prophète, mais du grand Salomon de Causs, qui, le premier en France, imagina de mettre en œuvre la vapeur. Dubeaupré, qui est veuf et a eu cet enfant d'un premier mariage, a déjà confié, à ce garçon de huit ans, le soin et les revenus d'un métier, et se mire dans son digne descendant, comme le vieux guerrier, en voyant son

jeune enfant toucher pour la première fois à ses armes.

Dubeaupré, attentif auprès de Marie-Rose, lui expliquait, pour lui être agréable, les diverses qualités de lainages, les différentes races de moutons importées en Europe. Celle d'Afrique, introduite à Rambouillet, par M. de Vergennes; celle d'Arabie, à large queue, venue en France au retour de l'expédition d'Égypte; celle de Crète, originaire du mont Ida, passée en Valachie, en Bohème et en Hongrie; enfin la race des Indes, appelée du Texel ou moutons flandrins, importée dans la Frise orientale et dans la Flandre.

Nous visitâmes d'abord les ateliers à carder, à filer, où des métiers bourdonnans et criards, des pompes foulantes et aspirantes, remplissaient l'air de leurs bruits, et ne nous laissaient pas un moment la parole. Là, cependant, je remarquai une machine d'un aspect bien différent. Au milieu de ses compagnes affairées, elle gisait sans bruit et sans pensée; toutes

ses cordes détendues tombaient comme les cheveux d'une femme en pleurs ; la rouille ternissait ses noires ferrures ; chacune des aubes de ses roues était couverte de poussière, comme d'un triste linceuil ; pas un coin ne reluisait, ne bruissait, ne chantait, ne parlait au maître, ne faisait sa partie dans le concert universel. Elle avait l'air frappée de désolation. Je pensai que la douleur devait être bien puissante sur la terre, puisque son cachet pouvait ainsi s'empreindre sur l'insensible matière. Le petit Salomon, voyant que je considérais ce triste objet, dit comme pour répondre à mes réflexions :

— Ce métier-là, monsieur, c'est celui de mon frère Ernest.

Son père l'interrompit d'un regard sévère, et il se tut, en baissant la tête.

De là, nous arrivâmes dans l'endroit où les laines, en longs échevauds, se plongent, par un continuel mouvement, dans les cuves de teintures, et se relèvent sur le colossal dévi-

doir. Toutes ces machines s'agitent et grondent : la vapeur, comme l'âme tourmentée d'ambition, imprime à leurs longs bras de fer des mouvemens impétueux, et embrase l'air d'une ardeur dévorante. Je regardai Marie-Rose qui, ennuyée tout le long de la promenade industrielle, était alors tout-à-fait au supplice. La chaleur humide de cet endroit était mortelle pour son chapeau de soie blanche. Figurez-vous cette fraîche et diaphane capote, avec ses roses blanches et sa ruche de tulle, au milieu de cet air chargé des miasmes de la teinture, et suintant une eau noire. Cependant la flétrissure du chapeau n'était rien encore ; mais cette atmosphère détendante allait faire tomber les boucles de ses cheveux en lourde mèches sur ses joues. La pauvre enfant ne voyait rien, n'entendait rien. Sa douleur morne s'exhalait seulement de temps en temps, par ces paroles : « Il fait bien chaud ici. » Et elle regardait la porte avec anxiété. Elle aurait anéanti toutes les machines du monde, pour

sauver sa capote et les boucles de ses cheveux. Je sentais tous ces vifs chagrins, comme si je les eusses éprouvés moi-même; et je m'y complaisais, car tous les ennuis de ce moment nuisaient infiniment à Dubeaupré dans l'esprit de la jeune fille. Lui, corps de fer, n'avait pas la moindre perception de se qui se passait. Le pied sur un socle d'airain, et la main sur un rouage, il parlait, vantait, exhaltait, s'animait lui-même, sous le feu de ses paroles. Il nous peignait les efforts et les succès de l'art; nous voyions au-dessous de lui tous ces mécanismes hardis, s'énorgueillissant chacun d'un rouage ou d'un ressort de plus, d'un élan vers la perfection; nous voyions, montant sans cesse l'un au-dessus de l'autre, ces métiers admirables qui se disputent la couronne du génie mécanique; et, sur toutes ces machines de plus en plus merveilleuses, il trônait, lui, l'industriel, la machine à pomper de l'or!...

Au moment le plus entraînant de son discours, je cherchai Marie-Rose du regard. Elle

avait gagné la porte et s'enfuyait à tire d'aile vers son père qui était resté au jardin. J'eus comme un pressentiment que, malgré les choses avancées, elle ne serait jamais madame Dubeaupré.

Cependant un copieux dîner sortait des cuisines où, depuis le matin, mademoiselle Azélie, vigilante vestale, n'avait pas laissé éteindre le feu sacré.

On se mit à table, et bientôt arrivèrent ces charmantes plaisanteries, sur le vin et les femmes, qu'on trouve toujours dans la bouche des Dubeaupré, et qui sont attachées aux mêts du dîner comme les devises aux bonbons des confiseurs. Puis vint, pour divertissement, un simulacre de querelle entre les maîtres de la maison, gentil comme la petite guerre aux Champs-Élysées. Là, partaient les attaques de Dubeaupré contre sa cousine, à propos d'un plat de cervelle dont il voulait lui servir, vu le besoin qu'elle en avait, et d'un plat de langue, dont il refusait de lui faire passer, attendu l'ex-

cédant qu'elle en possédait ; mais mademoiselle Azélie, à son tour, ripostait en servant des artichauds, elle prétendait voir dans cet hortolage l'image du cœur inconstant des hommes qui s'en va feuille à feuille. Et toutes ces jolies choses, héritages de leurs grands parens, et répétées pour la centième fois, étaient toujours en puissance de les faire rire aux larmes.

Mademoiselle de Bellefond mangeait admirablement, signe d'ennui chez une jeune femme, signe non équivoque ; et moi, voyant les choses aller ainsi, j'étais plus rieur, plus parleur que nos hôtes ; même la joie m'inspirant, je devins presque aussi bête qu'eux.

Pendant mon accès de gaîté, le petit Salomon tenait les yeux fixés sur moi avec la liberté d'un enfant. Monsieur de Bellefond lui ayant demandé ce qu'il avait à me tant regarder.

— C'est que je trouve, répondit-il, que ce monsieur, s'il était blond, ressemblerait si bien à mon frère Ernest...

Monsieur Dubeaupré fronça le sourcil de

nouveau à ces paroles de son fils, et le fit taire d'un coup-dœil.

Marié très-jeune en première noces, il a eu sans doute un fils aîné qu'il a perdu, et dont le souvenir l'affecte péniblement. Cependant, ce que sa figure exprimait en ce moment, était plutôt de l'irritation, qu'une affectueuse tristesse.

Mademoiselle de Bellefond ayant fini de dìner, baillait à faire pitié. Je voyais que notre prétendant s'enfonçait à chaque minute davantage. Il ne fallait plus qu'une lame pour le submerger tout-à-fait, elle arriva au dessert.

On vint dire au maître de la maison qu'un de ses ouvriers, Joseph le cardeur, demandait douze francs d'avance sur ses journées, pour acheter un cierge et un drap à sa mère qui venait de mourir.

—Allez lui dire, répondit monsieur Dubeaupré en tournant la tête fièrement, et en se redressant d'un pied, que s'il n'avait pas fait le lundi toute l'année, il aurait de quoi payer le cierge,

le drap de sa mère et même l'enterrement.'

Le mandataire sortit.

— Je ne suis pas fâché de leur donner cette petite leçon, ajouta le fabricant en s'adressant à nous ; on ne peut avoir personne aux ateliers le lundi.

Je hasardai une observation :

— Si vous augmentiez le salaire, peut-être l'appât du gain leur ferait-il vaincre leurs habitudes de dissipation

— Mauvais calcul, répondit-il, je paie bien ; l'ouvrier qui me gagne six francs par jour a trente sous, et ainsi de suite, en suivant la gradation. Augmenter serait dangereux ; si l'ouvrier faisait plus de bénéfice, son esprit s'épanouirait dans le bien être, il releverait la tête, et nous ne pourrions plus en jouir ; il apprendrait à lire, à raisonner, et nous serions perdus ; il faut que le pain du jour et celui du lendemain soit l'étau de fer qui étreigne sa pensée ; le besoin triture l'âme et l'assoupli. Il faut éviter pour le prolétaire le premier degré

de l'aisance qui le désabrutit, et le dernier de la misère qui lui fait tout braver. On doit le maintenir dans cette position nécessiteuse, où l'homme atteint par le besoin, mais n'ayant pas encore renoncé à une existence légale, se plie à tout pour la conserver. Quand il voit sa femme et ses enfans en haillons, il se courbe jusqu'à terre devant le maître qui peut leur procurer plus tôt des vêtemens, et le premier acte de bassesse qu'il fait, est un contrat de servage dont il ne peut plus revenir.

Il faut connaître les hommes et savoir gouverner son monde, ajouta-t-il d'un air satisfait, là-dessus, il sabla son dernier verre de champagne, jeta sa serviette roulée sur le bord de la table, et présenta son bras à la belle Marie-Rose pour retourner au salon.

Jusque là, la pauvre enfant n'avait eu l'air qu'ennuyée, depuis ce moment, et pendant tout le reste de la soirée, elle prit un front soucieux et attristé.

Le soir, comme nous revenions à pied par

une ombre claire, elle paraissait encore songer péniblement. Il lui semblait sans doute que dans cette atmosphère de fabrique, l'air était bien lourd, la vie bien vulgaire, l'esprit bien niais, l'orgueil bien misérable; mais, si elle voulait s'y soustraire, elle ne savait comment annoncer un changement de résolution. Il faudrait expliquer des répugances, des éloignemens inexplicables, des antipathies si profondes et d'apparences si légères, qu'elles pouvaient ne rencontrer que l'incrédulité. Et puis l'ambition paternelle est là : monsieur de Bellefond a été élevé dans l'opulence, il se rappelle avec plaisir ce bien-être, parce que c'est un souvenir d'enfance, il voudrait le retrouver, le goûter bien plus doucement encore, en en-jouissant dans sa fille chérie...

O destinées, qui, dans vos coups de vent orageux, abattez les grands arbres sur la mousse, ne renversez pas la violette qui tient par un fil à la terre !

VIII.

Action de grâces.

Couvrir l'ombre de sable
ne l'empêche pas de fuir.
Proverbe sénégalais.

Depuis quinze jours que je ne t'ai écrit, Julien, mon existence est bien changée; car il me semble que les événemens qui gouvernent la destinée de Marie-Rose, disposent de la mienne et elle a été bouleversée dans ces derniers temps. Voici par quelle circonstance.

Le fils aîné de monsieur Dubeaupré, le jeune homme dont le petit Salomon a deux fois rappelé le souvenir dans notre visite à la manufacture, n'était point mort, seulement il avait quitté depuis un an la maison de son père.

Dès son enfance, Ernest Dubeaupré témoigna de l'éloignement pour les travaux mécaniques auxquels son père voulait l'assujétir. Il voyait les garçons de son âge revenir de l'école portant sur le dos des courroies pleines de livres, et raisonnant entr'eux d'Homère et de Virgile, ces grands personnages qui ont été créés pour communiquer avec les collégiens de toutes les générations. Il vola quelques pièces à son père pour acheter un rudiment et des auteurs classiques, et se mit à composer thème et version. Mais sa tâche manuelle lui prenaient trop de temps pour que ses études latines pussent avancer, et ses préoccupations littéraires tenaient ses bras suspendus au milieu des travaux de l'atelier. Alors il se livra aux plaisirs, parce qu'on trouve toujours le temps de mal faire,

et il devint un des plus mauvais drôles qui aient jamais cassé les verres après les avoir vidés.

Il avait dix-huit ans, lorsqu'un jour son père l'ayant trouvé à lire, tandis que le piston, qui ne fonctionnait plus dans le cylindre, menaçait d'une prompte explosion, le prit par les épaules, et le mit à la porte de la maison.

Le jeune homme ne fut point embarrassé de son sort; il lui sembla qu'il n'avait qu'à choisir entre tous les états. Grâce à son ancienne prédilection pour les Grecs et les Romains, il entra comme figurant aux Français, où il put à son aise s'entretenir avec César, et fréquenter Agamemnon.

Mais Ernest Dubeaupré, trop mauvais sujet, même pour des Césars de théâtre, au bout d'un an, fut renvoyé de la scène comme il l'avait été de l'atelier.

Il était dans un petit septième d'hôtel garni, occupé à manger son dernier quartier d'appointement, lorsqu'un ami lui proposa de le

conduire à une fête donnée chez un banquier, et où le besoin d'un grand nombre de jolis danseurs, empêchait d'être trop difficile sur le choix.

Avec le bon ton qu'il avait pris sur la scène, et l'habit qu'il avait plus littéralement pris au théâtre, Ernest pouvait se présenter en tout lieu.

La fête s'allumait, la fête miroir ardent qui fait converger les rayons de luxe, de beauté, de parure, de joie et d'amour.

Les femmes, enfans à cette heure, et les hommes à leurs genoux, ne savaient que faire pour rendre le commencement de la soirée plus animé, on imagina de revenir à l'ancien jeu des charades, la troupe se divisa en deux bandes... deux fourrés de fleurs, de plumes, de pierreries. On arrêta le mot gageure. Pour le *premier*, un page devait recevoir un gage d'amour d'une belle châtelaine sa marraine. Ernest était si jeune, si blond, si Amour, qu'il fut choisi pour jouer cette scène avec la maî-

tresse de la maison. Il était à genoux sur un coussin de velours, aux pieds de la femme du seigneur, et tenait un catéchisme colorié, dans lequel elle lui apprenait à lire. Il avait toujours joué ses rôles d'amour au naturel, dans cet âge heureux où l'on aime à volonté. En ce moment il regardait si bien son catéchisme et sa châtelaine, il avait si bien l'air d'apprendre Dieu dans l'amour, que la dame satisfaite détacha de son cou un collier de diamans, en ceignit le front de son jeune ami, comme *gage* de sa tendresse; et le *premier* fut joué.

— Vous vous souvenez de Chérubin recevant le baiser de la comtesse, et disant : *J'emporte là du bonheur pour toute ma vie.* Ernest, en sentant sur son front le contact du diamant, le baiser brûlant de la fortune, crut pouvoir dire aussi : J'emporte là du bonheur pour toute ma vie. Il gagna l'antichambre, jeta un manteau sur sa parure, et disparut en un clin d'œil.

Tandis qu'on s'agitait pour finir la charade,

il fit, lui, la *gageure* de devenir en un instant, grâce au prix de son collier, riche et seigneur, comme ce monde avec qui il venait d'engager la partie.

Vain défi! c'était un combattant en pourpoint de velours, contre un combattant bardé de fer; un enfant contre le vieux monde social.

Un sergent-de-ville, qui est l'expression de ce monde en sa mauvaise humeur, arrêta dès le lendemain Dubeaupré.

Son procès dura quelques semaines, où pendant ses nuits de prison, il rêvait de fer rouge, d'infamie, de galère; si bien qu'un jour en sortant de la préfecture de police, il se dégagea des mains du gendarme qui le retenait, et se précipita dans les flots de la Seine en leur criant : *Asile !*

Ayant connaissance de cette affaire, je me rendis en toute hâte chez monsieur de Bellefond. Après avoir entendu de ma bouche les détails de cet événement, qui, sans moi, ne fussent peut-être pas parvenus jusqu'à eux, mon-

sieur de Bellefond, sans balancer une minute, écrivit une lettre de rupture à Dubeaupré.

Ensuite il resta profondément affligé. Il était assis en silence. Sur son front, les soucis creusaient plus avant leurs sillons, et cette noble taille était courbée pour la première fois. Pour Marie-Rose, elle paraissait affectée de la tristesse de son père, mais on voyait en même temps que, dans l'insouci candide de l'avenir, elle s'inquiétait peu, pour son compte, de la fortune qu'elle perdait.

La corbeille de noces fut reléguée au coin le plus obscur de la chambre, et recouverte d'un grand taffetas noir, semblait se voiler de tristesse.

Dans l'après-midi, arriva M. Dubeaupré.

Il me heurta en entrant; sachant bien qu'il allait recevoir son arrêt, je le laissai passer sans rien dire. Il venait, fier, hautain, et de l'œil seulement décélant sa colère, demander raison d'un congé qui lui était adressé sans explications. Il pensait que l'affaire de son fils

n'était point connue, et que son nom, passant rapidement à travers le tourbillon des procédures, n'avait point retenti jusque dans ce quartier éloigné.

— Avez-vous bien songé, monsieur, dit-il en s'adressant à monsieur de Bellefond, à tout ce que fera dire dans la société, où vos petites dames iront en porter la nouvelle, la rupture d'un mariage aussi avancé? En pareil cas, c'est toujours la femme qu'on plaint, et vous savez ce qu'est la pitié du monde.

— Je connais toute l'importance de l'opinion publique, répondit monsieur de Bellefond, je suis prêt à lui faire toutes les concessions possibles dans les petites choses de la vie, mais je ne veux pas, pour conjurer sa puissance d'un jour, lui sacrifier une existence tout entière.

— Il est d'autres considérations plus pressantes, reprit Dubeaupré, qui pouvaient vous engager à maintenir votre parole. Quand vous m'avez accordé la main de votre fille, la franchise de vos aveux m'a laissé voir que vous

seriez satisfait de la placer dans une position qui fît revivre en elle l'opulence de vos aïeux, si ce n'est leur noblesse.

Pour vous, mademoiselle, dit-il en se tournant vers Marie-Rose, je sais qu'à votre âge les considérations de fortune n'ont point de part aux projets d'avenir; au contraire, on croit héroïque de les braver; on se plaît à dépouiller gratuitement l'homme riche de toute qualité, de toute vertu, sans songer qu'en vous choisissant, vous, jeune fille sans dot, pour partager ses richesses, cet homme montre au moins la vertu du désintéressement, et vous fait le sacrifice de ces avantages matériels dont vous vous plaisiez à le croire brutalement occupé... Mais vous, mademoiselle, vous devez accepter un sort brillant dans la crainte d'un avenir trop opposé. La fortune de votre père consiste en pensions qui mourront avec lui. Que ferez-vous avec vos trésors de grâces et de beautés, exaltés dans les contes d'enfans qu'on vous adresse?

vous languirez de besoin, vous en mourrez peut-être : car vous êtes belle, vous êtes sage, il se trouvera peu d'hommes assez riches pour vous acheter...

Monsieur de Bellefond, blessé de ces paroles qui portaient l'embarras et la honte après elles, interrompit vivement :

— Vous êtes à cent lieues de la vérité, monsieur, les idées romanesques ne sont point venues déranger subitement la tête de ma fille; hier encore, elle était décidée à tenir ses engagemens; elle voulait accepter l'éclat du sort que vous alliez lui faire, espérant vous le rendre en bonheur. Hier, elle avait un motif de plus pour entrer dans votre maison, l'espérance de renouer les liens de la nature, qui avaient été brisés, l'espérance de ramener dans un centre d'amour et de pitié, un fils qui s'en était éloigné par ses folies, d'être la mère d'un enfant qui avait plus besoin d'amour, parce qu'il était plus égaré. Aujourd'hui que le mal est irréparable, que tout est fini, elle ne

veut pas avoir pour fils un fantôme menaçant, qui a le droit de revenir à la demeure paternelle se plaindre qu'on ne l'aie mis sur la terre que pour y passer quelques jours faux et troublés, et puis en sortir tragiquement.

Le visage de monsieur Dubeaupré se couvrit d'une teinte pâle aux lignes violettes. Il ne put répondre, mais il était petit comme tout homme à qui on reproche un manque de cœur.

Il balbutia seulement :

— Il suffit, monsieur, je ne voulais que connaître vos intentions, j'y souscris avec autant d'empressement, que vous en mettez à me les énoncer.

Il sortit, mais l'homme d'affaire était toujours là ; en se retirant, il fit signe à un domestique, qui l'attendait dans l'antichambre, d'emporter la corbeille de noces.

Marie-Rose est donc libre, oh! bien libre; car nous avons appris l'autre jour que mademoiselle Azélie Dubeaupré, renonçant aux il-

lusions qui ont présidées à son arrivée à Paris, abandonnant l'espérance d'être la beauté d'un poète, l'habitante immortelle d'un volume doré, se décide a épouser son cousin, et va réunir les riches domaines de la Bourgogne à ceux de l'industrie humaine.

Je suis heureux de voir Marie-Rose revenue à sa fraîche et innocente destinée, mais c'est un bonheur plein d'inquiétude. Lorsqu'un obstacle existait entre nous, j'étais tranquillement triste; maintenant que je me vois en face de cette jeune fille, j'ai peur de notre liberté; je me demande ce que je suis pour elle. Cette nuit, comme je méditai triste et seul, il m'a semblé la voir à quelques pas de moi, qui me tendait les bras; mais en vain je voulais franchir ce court espace, des obstacles invisibles arrêtaient mes pas, me barraient le chemin. Enfin, comme j'allais l'atteindre, elle avait disparu dans une plaine herbeuse, et plus loin, je trouvai son corps sans vie, là, où des joncs bercés par l'air plaignaient mélodieusement.

IX.

Les Chrétiens à Paris

Et je vis — des chrétiens, — des poètes, — des femmes,
Ah ! dis-je, c'est ici que sont toutes les âmes,
Les esprits dispersés du siècle agonisant.

ADOLPHE DUMAS.

LORSQUE je soupire en attachant le surplis de chaque jour, lorsque mon pied heurte péniblement le seuil de l'église, je pense à toi, Julien ; je crois entendre ta voix, organe de la

sagesse, ta voix si pleines d'accens persuasifs et presque prophétiques, m'apprendre le secret de ma destinée, me dire de songer à remplir mes devoirs au lieu de m'irriter contre eux, me dire de rendre grâce de ce qu'il y a de beau et de consolant autour de moi, au lieu de dépenser l'énergie de mon âme en folle malédiction. — Je t'écoute, je veux devenir un bon prêtre, dire avec le cœur sur les lèvres, les paroles qui me sont apprises, et, — me voyant livré à de dangereuses amours, — commencer à convertir le monde pour parvenir peut-être à convertir mon cœur.

Hier, je sortis de chez moi, pénétré de ces salutaires pensées; comme j'arrivai chez monsieur de Bellefond, il se trouvait précisément là, une réunion des personnes jugées pieuses et exemplaires entre toutes dans la paroisse.

Il y avait d'abord la comtesse de V., dame de charité, hélas! car elle est arrivée à cet âge où on n'est plus dame d'amour, ni dame d'espérance. En effet, elle s'entoure de signes reli-

gieux... Oh! c'est qu'en portant la croix de diamant, en invitant l'archevêque à sa table, en décorant ses appartemens de sujets pieux, madame rappelle qu'elle appartient à cette noblesse si fameuse par ses exploits sacrés, et que le sang des pieux Croisés coule dans ses veines. Elle rappelle encore qu'elle possède une terre où il faut, par ses pratiques, édifier ces bons paysans, et donner l'exemple à la bourgeoisie.... Mais les vertus purement chrétiennes, celles qui sont écloses avec le lis de la vallée, l'humilité, la charité, le pardon des injures, ce n'est pas dans le monde qu'elle habite qu'il faut en chercher des traces. Là, cependant, on les vante, on les préconise sans cesse; mais les affectations d'immoralité, les cris de joie et les railleries de l'âge passé, attestaient encore la puissance catholique, car nos pères faisaient comme les petits enfans qui chantent quand ils ont grand peur, tandis que les louanges de ces gens du siècle, qui prônent tant la morale chrétienne sans la pratiquer, ressemblent à la

justice qu'on rend à ceux qui ne sont plus, à l'éloge inscrit sur un tombeau, où la haine s'éteint, où commence l'immortalité.

Près de la comtesse, étaient quelques-unes de ces colones de la *rénovation religieuse*,—comme ils se sont mis à dire aujourd'hui.—Là, se voient certains gouvernans, qui pensent que la foi est le joug le plus puissant à imposer au peuple, et ne veulent pas s'en priver.—Puis, des docteurs qui estiment le christianisme, un des monumens merveilleux de ce monde, s'emparent de cette riche branche de la science, la classent, l'élaborent, en font un magnifique objet d'archéologie. — Enfin, des esprits tendres et mystiques, qui aiment à méditer les douleurs de la grande victime, des poètes tirant encore des sons de la harpe de David, au milieu d'une foule qui sourit à leurs accords, sans les suivre jusqu'au ciel.

Mais voici surtout les entrepreneurs de religiosité, ceux qui fondent les journaux, organes des doctrines orthodoxes, ceux qui met-

tent le mouvement religieux en librairie, et ont le prix fait de ramener le genre humain dans le giron de l'église.

J'étais hier à regarder un de leurs prospectus : c'est, en tête, un Agneau pascal couché sur une croix. Le chef de la société, celui qui représente l'Agneau sur la croix, a volé son nom, son titre, ses décorations, son caractère; il vole tous les jours à ses créanciers, ses bottes, son habit, sa perruque, ses lunettes, son chocolat, son bifteck et son lit; il prend la livrée de Jésus-Christ avec la même outrecuidence qu'il prendrait un autre habit de laquais chez un autre maître. En même temps, son associé se sert des rapports intimes que lui donnent, avec de jeunes secrétaires, les écrits religieux qu'il fait copier chez lui, à toute heure de la nuit, pour verser dans ces jeunes êtres les semences de la plus immonde perversion; et chaque phrase mystique, chaque exhortation religieuse qu'il envoie de par le monde, à été trempée dans ce cloaque d'impudicité.

Tous deux demandent le prix Monthyon (1).

Maudits soient les charlatans, qui mettent le nom de Dieu sur leurs paquets de poussière.

Pour les jeunes catholiques, pour ces tendres tiges de lierre qui se suspendent à la colonne usée, n'en médisons pas, car ils croient de bonne foi qu'ils croient en Jésus-Christ. Saturés des modes du moment, ils ont eu l'idée de chercher du nouveau dans le passé; ils ont trouvé la ferveur chrétienne du moyen-âge, et c'est maintenant un bric à brac précieux et recherché.

Ils iraient certainement à la messe si ce n'était l'heure de leur lever; ils seraient chaste sans la séduction des belles épaules nues qu'on voit au bal; ils feraient maigre si les tables n'étaient irréligieusement couvertes, le vendredi, des commestibles de Chevet. Pour la confes-

(1) Ils l'obtiendront sans doute, car le prix Monthyon, comme celui du mat de cocagne, appartient non à qui le mérite, mais à qui l'attrape.

sion, ils la proclament la plus belle institution, et, acquittés par cela envers elle, ils ne se confessent pas eux-mêmes, si ce n'est à un ami, entre deux verres de punch, et du mal qu'ils n'ont pas fait. Aux trois derniers jours de la semaine sainte, ils sont saisis d'une ferveur ardente : ces jours, aux souvenirs sacrés, sont pour eux le retour des saisissantes émotions.... car c'est le temps d'aller à Longchamps! il faut songer à sa toilette et à son cheval. Le jour où Jésus-Christ couronnait sa tête d'épines, ils sont harnachés de tout ce que la mode peut produire de brillantes parures; ils solennisent l'entrée du Seigneur à Jérusalem sur une ânesse par l'exhibition des plus magnifiques montures; et ces rameaux d'oliviers et de palmiers, qui signifiaient l'onction et la victoire, la sainteté du corps et de l'âme, ils les mettent à l'oreille de leurs chevaux.

De plus, ils vantent beaucoup *l'art chrétien*; ils tiennent volontiers tout un jour, leur lor-

gnon braqué sur la cathédrale gothique; le vieux saint d'une église démolie a le pas dans leur cabinet sur une Vénus tiré des fouilles de Pompéïa; ils donnent aux tentures de leur alcove, la forme de l'ogive ascétique.... beaux enfans qui jouent avec le linceul de leur père.

Aussi appuyés sur leur fier *Credo,* ils condamnent tout ce qui sort du dogme consacré, de la foi aveugle; ils jettent l'anathème sur le prostestantisme en tout genre, l'autorité de la pensée, l'examen de la tradition... En effet, s'ils pouvaient nous ramener à une complète crédulité, nous croirions même à leur dévotion...

Voilà ce qu'on appelle la réaction religieuse! voilà la partie la plus chrétienne de la nation! et on veut que j'exerce une puissance sur les cœurs, moi, prêtre d'aujourd'hi! moi, qui, sorti de la maison d'un paysan, ai seulement passé par le collége et le séminaire pour arriver à l'église; moi, qui, nourri de quelque essence

théologique, substantielle il y a douze siècles, n'ai reçu aucune des instructions du temps où je vis; que je gouverne ces hommes, moi, qui n'ai point d'entrée dans leurs demeures privées, dans leurs assemblées publiques.... Non, qu'un autre bras soutienne l'édifice qui s'écroule, moi, je ne suis que le reptile timide qui, en les habitant, cherche à se cacher dans les ruines.

En quittant ces chrétiens, ou plutôt ces *amateurs* de christianisme, en descendant l'escalier, je me disais :

— S'il y a encore quelque espoir de renaissance, ce n'est certainement pas dans cette classe élevée et raisonneuse; on remuerait bien en vain toute cette cendre pour y trouver une étincelle de feu sacré. S'il est encore quelques esprits qui gardent la trace des anciennes croyances, c'est dans le peuple qu'il faut les chercher...

Je passai alors devant la porte de la salle à manger où on mettait le couvert; j'entendis

Jeannette, jeune bonne de mademoiselle de Bellefond, dire au cuisinier, bon vivant d'une cinquantaine d'années :

— Mais, monsieur Pierre, allez donc voir au rôti : ne croyez-vous pas que le poulet va faire comme saint Laurent, qui se retournait d'un côté, quand il était assez cuit de l'autre?

— Ce que vous citez-là, mademoiselle Jeannette, est une allégorie, répondit Pierre : elle signifie que saint Laurent grillait pour une jolie fille, et qu'il n'en avait jamais assez.

— Ah bah! monsieur Pierre, est-ce que les saints regardaient les jolies filles?

— Hum! tout comme les autres.

— Alors pourquoi est-ce qu'on les met dans des châsses et qu'on leur jette de l'eau bénite?

— Parce qu'ils ont su en faire accroire sur leur vertu, et c'est là leur plus grand miracle.

— Ne dites pas cela, moi, qui veut me faire dévote.

— Il n'y a point de sot métier.

— J'irai tous les jours à l'église.

— Le vicaire n'en sera pas fâché.

— Monsieur Pierre, vous êtes athée.

— Je suis plus sage que vous. Combien avez-vous de dieux?

— *Un seul Dieu tu adoreras...*

— Un seul Dieu; hum, moi, j'en ai deux : le vin et l'amour, vous voyez bien...

— Monsieur Pierre, le poulet brûle.

Voici les plaisanteries des philosophes du siècle passé arrivées dans le peuple. Quand les grands seigneurs ne veulent plus de leurs habits quelque peu supportés, les gens d'en bas les achètent pour leur parure et leurs jours de fête. Ainsi, quand l'incrédulité fanfaronne, le sarcasme impie, ont été trop usés pour les hommes du bon ton, comme si on eut entendu crier dans les rues : *vieux habits, vieux galons,* le peuple a pris toutes ces défroques pour son usage et ses beaux jours. Aussi, on peut voir, avec lui, combien de plaisanteries sur l'indulgence, l'eau bénite, les reliques des saints; plaisanteries usées, choses si vieilles et si sales,

que nous ne voudrions pas y toucher du bout du doigt, et c'est avec cela qu'on réussit dans leur monde ; les élégans d'antichambre y puisent leur plus brillans succès, et les bonnes gens, leurs meilleurs éclats de rire.

Je m'éloignai en baissant la tête, triste et pensif, et en disant :

Ainsi dans les classes élevées, doute et indifférence; dans le peuple, haine et moquerie : la foi chrétienne est éteinte partout... hélas ! et dans le cœur du prêtre....

Je sortis bien persuadé de ma complète oisiveté en ce monde, et, pour preuve, j'errai quelques heures dans les rues, sans but et sans pensée.

Sais-tu, Julien, où j'avais vu Paris avant d'arriver aux barrières de cette ville? dans les histoires des premiers siécles, dans les chroniques monacales. Elles m'offraient ! hélas! le Paris de leur temps. — Là, plus de la moitié de la surface est couverte de monastères où

s'abritent des têtes couronnées, où demeurent enfermés les écrivains religieux qui, seuls dépositaires des connaissances humaines, en développent toutes les branches dans un esprit de sainteté, et envoie la science de par le monde sous la livrée du Seigneur. Ici, Médicis établit les Augustins; là, Marguerite fonde les Récollets; ici, paraît vêtue de laine blanche la noble armée des disciples de Saint-Bruno; là, Saint-François relie dans son cordon la plèbe monacale. Des nuées de religieuses de toutes couleurs, de toutes patronnes, vivent dans l'abondance, ou bien mendient leur pain et meurent sur la cendre. Et dans les jours de processions on voit s'épandre à grands flots, par toute la cité, au bruit de mille cloches carillonnantes, ces torrens de moines qui donnent à l'église un peuple entier pour lévite, une armée entière pour sentinelle...

Et maintenant j'étais au pied du Pont-Neuf, sur la place où s'élevait jadis le couvent des Grands-Augustins. Un pan de mur sort de

dessous terre, portant l'empreinte, d'une des arcades, et le cadran solaire qui marquait autrefois les heures solennelles et uniformes du cloître. Devine ce que le flot du temps a apporté sur cette place : une imprimerie et le bureau du journal des femmes.

Là, où des hommes de tête forte, s'humiliant devant Dieu, abdiquaient l'intelligence, coupaient cette aile qui les eût élevés aux portes du ciel, et prosternaient leurs fronts dans la pousière, des femmes légères de croyances, et de soucis dévotieux, viennent livrer au grand jour de la publicité ce qui passe dans leur tête mondaine. Elles rasent ce pavé solennel, en murmurant leurs petits vers mélodieux, comme l'alouette qui chante en volant; et puis paraît la feuille légère dont l'existence s'écoule entre deux soleils.

Cette suffisance de l'esprit moderne, ce sacrilége inoffensif et ignorant, se retrouve à chaque pas, où on lit la décadence du culte dans les pierres de la cité.

La belle Eglise de Saint-Sulpice sert principalement à porter un télégraphe : elle le tient élevé sur ses deux bras devant la ville comme un esclave soutient un miroir devant sa maîtresse. L'ancienne succursale de Saint-Benoit est maintenant une salle de spectacle. Dans ses murs consacrés, la comédie vient chaque soir renouveller son vacarme, étaler son rouge et ses habits d'arlequin. A la place où le prêtre priait; les comédiens en se débattant font crier les planches poudreuses, qui remplacent l'autel ; au lieu des fidèles, des spectateurs réjouis, hurlent dans la nef et dans les tribunes..... Mais les murs sacrés de l'Eglise, ses voûtes épaisses semblent étreindre et vouloir étouffer le plaisir sacrilége.

Sur les dépendances de l'abbaye carlovingienne de Saint-Germain-des-Prés, arrive le débordement du marché Saint-Germain. Les charettes au repos sont rangées sous le cintre d'un cloître; le cheval du villageois prend son avoine dans le granit d'un ancien bénitier, et

la rosace gothique reste encore là, pour former une auréole sur la tête d'une laitière. La civilisation moderne a fait passer une grande route avec le bruit, le vent, la foule, sur l'enceinte close où demeuraient l'encens et la prière.

Dans ces rues où tant de débris de couvens servent à loger l'incrédulité moderne, sur la place où passèrent tant de religieux, depuis les capucins jusqu'aux chevaliers de St-Jean de Jérusalem, sur la place où était le couvent des Dominicains, d'où sortit Jacques Clément, cet innocent assassin, type et martyr de l'obéissance passive, une foule de jeunes hommes rêvent maintenant une autre religion qui a nom *liberté*, qui peut-être s'élevera aussi, régnera aussi sur le monde bouleversé, et puis, peu à peu, enfoncera ses monumens sous la terre, pour qu'une autre jeunesse vienne, à son tour, rêver sur ses débris une autre religion de l'avenir.

Les monumens ont le même sort que les

hommes : quand l'âme qui les vivifiait, c'est-à-dire la croyance qui les fit élever, s'est envolée, ils vont reposer dans le sein de la terre, d'où ils sont sortis, et une nouvelle vie s'agite sur leurs tombeaux.

On voit peindre de toute part au milieu des théâtre, des promenades, des maisons blanches, des brillans magasins, de vieux pans de murs, où se montrent encore l'ogive, la croix, le livre des évangélistes, la mitre de l'apôtre, les ailes du petit ange, et puis la figure du vieux saint de pierre, resté seul, de la famille, sur le profond sépulcre des anges et des saints.

Paris est un vaste cimetière du catholicisme, où, sur le gazon fleuri jeté par un printemps, blanchissent encore de loin en loin, les ossemens des morts.

Que reste-t-il debout de la Jérusalem? Quelques églises... hélas dont la croix est tombée, quelques offrandes de hasard, quelques prières isolées, quelques pauvres faibles cœurs d'enfans qui n'ont pas encore vu le monde et des vieil-

lards qui en sont sortis; au printemps, des rameaux de buis béni, dans la main des mendians, de jeunes filles qui font leur première communion aux rires de l'incrédulité qui vient déjà souffler leur cierge, et faire voler leur voile blanc.

Antique autel où siégeait l'immortalité, tu as subit les ravages du temps; de ta base lézardée, chaque heure qui passe fait rouler une pierre, ton flambeau n'a plus qu'une lueur pâle comme un rayon du soir, et c'est la mousse des ruines qui forme la guirlande.

Et puis, passe au milieu de cela le prêtre catholique, portant une robe noire afin de mieux se fondre dans l'ombre, afin que l'oubli qui l'enveloppe se peigne en linceul étendu sur lui, afin qu'il disparaisse mieux dans la nuit du passé, et que la civilisation moderne le rase de l'aile sans le voir.

X.

Les Prédicateurs.

> La vraie loi ne peut périr ; mais on prétend l'interpréter définitivement comme on explique les discours des hommes, et c'est mal la comprendre.
>
> De Sénancour.

Comme si monsieur de Bellefond eût deviné les pensées qui me possédaient, et eût voulu en prolonger le cours, il me témoigna, la semaine passée, le désir de connaître les principaux orateurs de la chaire catholique ; il me de-

manda de l'accompagner dans les lieux où leurs voix se font entendre, ignorant qu'il s'adressait à l'un de leurs plus humbles frères.

Nous tournâmes d'abord nos pas, vers Notre-Dame, et suivîmes un nombreux auditoire aux conférences de l'abbé de Ravignan. Marie-Rose, avec sa douce piété qui proscrit l'examen, priait, monsieur de Bellefond étudiait, et moi, je souffrai. — Exemple d'humilité chrétienne, l'avocat-général, homme des rangs choisis du monde, a voulu entrer dans les rangs réprouvés du clergé, et pour rester même dans les derniers de ceux-ci, a choisi l'ordre des Jésuites qui ne peut donner des princes à l'église. Mais l'empressement laudatif de ses auditeurs, vient lui rendre en partie ces honneurs auxquels il a renoncé. Chaque dimanche les flots de la foule battent les murs de la basilique. Les hommes retrouvent le chemin de l'église oublié depuis long-temps ; il remplissent la nef immense, dont l'entrée leur est reservée; les femmes, placées dans les latéraux que trouble le bruit

du dehors et séparées de la chaire, par ces énormes piliers qui, semblables aux arbres d'un ombrage mortel, leur dérobent la parole de vie, viennent cependant, nombreuses et attentives, recueillir ce qui peut en arriver jusqu'à elles. Et l'antique parvis, à cet empressement insolite, pense quelquefois avoir retrouvé ses beaux jours.

Le lendemain, nous allâmes à St-Eustache, église située au plus sombre de Paris, et dont quatre lampes éclairent à peine le bas, tandis que les voûtes sont perdues dans les ombres; église qui se souvient encore du tombeau qui fut le type originel de la nef chrétienne. Cette architecture est favorable au recueillement, à la prière, mais ces dispositions servent mal l'orateur de la chaire; sa figure, vue en dessous, perd son expression, son regard ne peut se fondre dans celui de l'auditeur, il faut que sa voix, pour être entendue au loin d'une assistance plane, soit toujours à un ton élevé, peu fait pour rendre les émotions de l'âme;

l'air humide qui régne ici refroidit moralement et tombe sur l'enthousiasme comme un voile de glace; et puis, surtout, au milieu de ces formes gigantesques du vaisseau, l'homme semble petit.... Tandis que je faisais ces réflexions, l'abbé Combalot monta en chaire. Audacieux au combat de la croix, il prêche le dogme avec la même hardiesse, la même confiance que pouvaient avoir les premiers apôtres, quand chaque auditeur croyait à leur parole. Ses discours n'offrent rien de supérieur, rien de saillant, de trouvé, mais il se font écouter, parce que tout y est dit avec chaleur, toujours avec la hardiesse de la diction et souvent avec celle de la pensée qui, dans tous les genres, enlève le suffrage. Une chauve-souris, descendue des voûtes profondes, vint raser les flambleaux, puis se mit à planer en tournoyant sur la tête du prédicateur; elle semblait lui rappeler la ruine de l'église, et sur son front, laissait tomber de ses ailes grises une poudre sépulcrale : mais le militant orateur, de sa voix

vibrante et de sa parole passionnée bravait l'oiseau funèbre, et repoussait le présage de mort.

Dans la jeune église de l'Assomption, où règne la reine des anges, où brille la foule des plus élégantes dévotes, nous entendîmes l'abbé Deguerry, qui, au milieu de ce faste moderne, se plaît aussi parfois à embellir son langage des expressions pittoresques, des gracieuses séductions de style, innovées dans ces derniers temps. Puis, à Saint-Roch, l'abbé Cœur, qui voue à la cause sainte d'actives facultés, qui fait assez habilement de la science religieuse, qui, dans ses investigations aux champs du passé, trouve couchées dans les cercueils des pères de l'église, des armes dont il se sert heureusement, et amasse sur leur mousse un parfum de piété qui nous charme, au moins comme souvenir....

Mais dans tout cela, mon Dieu, il n'y a ni prêtres, ni temple, ni fidèles, ni prières; c'est un dogme mort, enfermé dans des formules

mortes, qui attirent l'attention, tout au plus, jamais la croyance.

Si nous descendons aux membres obscurs que le carême amène en foule dans les maisons du Seigneur. Ils en sont au même fond, aux mêmes formes oratoires, qui durent être adoptés aux premiers temps. Ils combattent le paganisme comme si une seule de nos pensées tendaient seulement à retourner à Jupiter; ils lancent l'anathême contre cette déplorable religion qui portait les hommes, disent-ils, à adorer les idoles de pierre et de bois, à se prosterner devant des plantes et des animaux, tandis qu'ils savent bien, dans leur for intérieur, que les anciens n'adoraient en toutes ces choses que la représentation de la Divinité, les signes symboliques du mouvement des cieux... Puis, les voici, tonnant contre la philosophie du dix-huitième siècle; ils ont toujours son fantôme devant les yeux, et le menacent du geste et de la voix. Il me semble que j'entends un jeune homme de l'auditoire leur dire

« Pour Dieu, monsieur l'abbé, ne nous parlez plus des *rires voltairiens*, et des armes de l'ironie, qu'en avons-nous à faire aujourd'hui ? Nous ne voulons pas abjurer du passé, tout ce que Voltaire en abjurait, et pour ce qu'il faut en combattre, nous avons nos bonnes armes fraîches remoulues, tranchantes et reluisante, nos bonnes lames bien trempées, qui frappent les préjugés d'estoc et de taille, n'abattent pas mal la tête aux vieilles doctrines, pourfendent assez joliment les squelettes du passé, sans trop s'ébrécher sur leurs os... Mais voici bien mieux que cela. Dans ce beau jour de carême, on vient nous parler de la fin du monde et du jugement dernier ; (le soleil dans toute sa splendeur brille à travers les vitreaux de l'église) ; on nous dit qu'à cet in stant horrible, les étoiles *tomberont*, comme les fruits d'un arbre agité par le vent d'automne... Eh mon père ! calmez-vous, dans ce moment-ci, à deux pas de nous, l'académie des sciences s'occupe à énumérer les astres

disparus, les astres morts, dont la destruction n'a rien changé à l'ordre de l'univers; et pour nous, tous les êtres seraient annéantis; et pour notre monde tous les mondes périraient!... Qu'importent les hommes au Dieu des anges? qu'importe la terre au Dieu des soleils!... »

Et les temples qui ont conservé d'antiques splendeurs, semblent les plus vides de l'esprit divin. Que de pauvretés on vient nous dire au milieu de ces marbres encore debout, dans ces chaires d'or et de marbre blanc, sacrés par la religion, par le temps, par le malheur, par la poésie! Que vous êtes mal représentés, sainteté, piété, grandeur du lieu, voûtes immortelles, vitraux séculaires, qui projetez sur le pavé les mille couleurs de vos brillantes rosaces, myriades de vierges et de saints, créés par la foi et par le génie, flambeaux sacrés qui deviez jeter tant de lumières, vous tous qui rayonnez la doctrine céleste, autant votre silence est éloquent, autant la voix de vos orateurs est muette!

Un soir, en rentrant de l'une de ces longues excursions, nous trouvâmes au salon le journaliste Ramure dont je t'ai parlé dernièrement. Monsieur de Bellefond et lui se mirent à fumer leurs feuilles d'Espagne au coin du feu et la fenêtre ouverte à leurs côtés, comme il arrive lorsque les premiers rayons de mars viennent faire pâlir les étincelles du foyer, qui se cachent sous la cendre.

Tandis que Marie-Rose s'occupait à remplacer le long schall du dehors par le petit tablier de soie brune, encadrée d'une guirlande verte, et à préparer le thé et les pains à l'anglaise, monsieur de Bellefond, résumant ses souvenirs, devisait ainsi :

— De tous les hommes qui marchent à notre tête, le prêtre est celui qui doit, le plus nécessairement, posséder cette mystérieuse prescience, qui fait comprendre, outre l'état des choses, celui vers lequel elles s'avancent, et ce que l'avenir a de plus prêt à éclore, ce tact surhumain, qu'on pourrait définir le juge-

ment, sur lequel a passé un souffle de Dieu au contraire, le clergé d'aujourd'hui, loin d'être en avant du peuple, pour le guider, n'est pas même à sa hauteur pour le comprendre. Il reste à ses dogmes, à son latin, à ses phrases fossiles; ses discours sont faits dans la méthode du chapelet de Henri III, tout composé de têtes de morts. Que deviendra ce corps détruit, ce clergé fruste, qui n'est plus rien qu'une robe noire? que deviendra ce peuple, qui n'est plus, en religion, qu'une bande de partisans volontaires, sans chef et sans loi?

—Une des principales causes de l'impuissance des jeunes ecclésiastique, répondit Ramure, est la longevité du haut clergé, qui ne peut pas achever de mourir, et laisser la place à de nouveaux chefs, plus éclairés. Vieux archevêques qui enchaînaient les jeunes prêtres à leurs orthodoxies surannées, qui excommunient la moindre innovation. Puis, la nullité du prêtre catholique vient encore de sa nais-

sance, de sa position dans le monde: généralement recruté dans les rangs inférieurs, il trouve peu de ressort en lui-même pour s'élever, et, séparé dès son enfance des autres membres de la société. il ne reçoit d'eux aucun secours.

— N'importe, dit monsieur de Bellefond, quand des sujets supérieurs se montrent dans tous les rangs, on doit s'étonner de n'en pas voir davantage dans ceux du clergé. Je ne voudrais qu'un simple prêtre, mais d'une vertu d'application; et voici comment il se présente à ma pensée. Il est tantôt pourvu d'une douce puissance moralisante, tantôt armé de dogmatisme, qui réunit les hommes par la croyance. D'abord, dans quelque chapelle retirée au bord de la ville, pleine du silence favorable aux épanchemens, il est assis paternellement au milieu des femmes enveloppées de longs châles et de capotes baissées. Il fait pour elle toute une confession générale, car elles ont toutes goûté au même calice; puis

après avoir exposé les douleurs les plus vraies, les misères les plus secrètes, toutes ces trames dont la vie est tissue, et qu'il connaît mieux qu'elle, car chacune n'a que son cœur pour y lire, et il a le cœur de toutes, il appelle le génie chrétien, non plus comme un maître sévère, exclusif, mais comme le guide immédiat et le consolateur de la vie. Il parle le langage de ses disciples; il se fait simple pour être vrai; laisse toutes les choses qui brillent pour les choses qui restent; rien pour lui, tout pour elles; rien pour sa réputation, tout pour leur bonheur: il est l'homme de Dieu. Ensuite, je le vois au milieu d'un auditoire raisonneur: il déploie l'ordre d'idée qu'implique son apostolat. Mais pour que sa parole soit féconde, il rattache les doctrines chrétiennes aux lois, aux institutions, aux arts, à la vie intérieure; prêtre chrétien, il infiltre le sang de Jésus-Christ dans les veines de l'homme nouveau; il anime de la pensée religieuse le corps matériel et sans flamme qui se meut sur la terre aujour-

d'hui ; il ravive les arts dégénérés; il verse des âmes dans leur sein de marbre, des âmes de patriotisme, d'amour, de dévouement; il s'installe enfin dans la cité moderne, comme une de ses plus belles colonnes. Il a fait montrer la prédication apostolique jusqu'à sa beauté idéale; sa parole toute élevée, toute céleste, saisit cependant l'humanité; un souffle de la muse sacrée a passé sur son front.

— Eh bien, répondit Ramure, persuadé que vous êtes d'avoir tracé un portrait d'imagination, vous seriez bien étonné si je vous disais que votre idéal existe, que vous, qui appelez comme un rêve tant de perfection sur la tête du prêtre chrétien, si vous aviez entendu le jeune abbé Victorien, vous n'auriez plus rien à désirer.

A cela nous fîmes beaucoup de questions sur cette perle évangélique, cachée parmi tant de médiocrités célèbres.

— L'abbé Victorien, nous répondit Ramure est renfermé jusqu'à présent au milieu d'un

petit nombre de paroissien dans l'église Saint-Germain-des-Près; il ne veut pas encore essayer son action sur le monde extérieur, car il est bien jeune et il croit à cette vérité; que *la vie est le noviciat du prêtre.* Maintenant il est le germe le plus parfait du pasteur futur. Bientôt vous le verrez sortir de son cercle étroit, et briller, ou plutôt régner, sur un grand nombre d'hommes incrédules aujourd'hui, et alors consolés et ressuscités à sa parole.

Ce qu'il y a de bien remarquable pour moi, Julien, c'est que, le portrait que Ramure nous fit de cet abbé Victorien, de ce prêtre de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, avait absolument tes traits. C'est ta taille élevée, ta forte carrure, tes beaux yeux bleus si expressifs, ton front haut, terminé par de larges tempes, ta bouche grande et mince, ton teint brun, et jusqu'à cette expression indéfinissable de bonté et de grandeur. Il te ressemble tant ce jeune vicaire de l'église Saint-Germain-des-Prés, à toi qui vogues sur la grande mer, qui doubles

en ce moment la côte de Coromandel, qui commande ston quart sur le navire, officier de la marine royale, avec ton uniforme bleu à l'ancre d'or, et ton sabre à ton côté.

Toute cette conversation, et particulièrement les dernières paroles de Ramure, me donnèrent beaucoup à réfléchir. Mes incertitudes me revinrent. Je pensai avec trouble, que dans cette carrière où je ne savais trouver qu'humiliation et désespoir, un autre pouvait peut-être se rendre utile à soi et à ses semblables, être heureux et grand...

O Julien! Julien! si tu étais près de moi, si je pouvais consulter ton admirable sagesse, et lui demander le secret de ma vie.

XI.

Le Chemin sans Étoiles.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.
Chante, rossignol, chante,
Toi qui a le cœur gai;
Le mien n'est pas de même;
Il est bien affligé...
Chanson villageoise

Voici quelques jours de repos pour mon âme: nous sommes à Saint-Maur, dans une jolie maison garnie, au bord de la Marne. La santé

de monsieur de Bellefond exigeait qu'il prît l'air de la campagne, et il a voulu nous amener ici, sa fille et moi.

Quand je regarde monsieur de Bellefond, et quand je pense que c'est lui qui m'a mis Marie-Rose au monde, il me prend pour lui des accès de reconnaissance infinis; mais je crois que je l'aimerais bien encore, ne fut-ce que pour lui-même.

Hier soir, il était assis sur le gazon pourpu qui tapisse le bord de la rivière; un dernier rayon de soleil couronnait sa belle tête blanche; son corps était plongé dans l'ombre du soir; il me semblait que c'était la nuit du tombeau qui montait peu à peu, et gagnait du chemin; et je le considérais avec ce regard si aimant et si favorable que nous attachons à ce qui va nous quitter. J'oubliais la belle prairie qui nous entourait, et Marie-Rose elle-même, pour contempler ce vieillard.

Monsieur de Bellefond a eu une noble vie.

Parmi les grandes figures du siècle dernier,

de ce siècle qui, brisant les masques moulés depuis long-temps, a fait surgir tant d'individualités je ne connais rien d'aussi remarquable que le gentilhomme républicain, celui qui, en dépit des préjugés dont on l'a allaité, comprend le mouvement démocrate, et malgré la blanche délicatesse de ses mains, s'associe à son rude travail. Rien d'aussi grand que ce noble qui salue la république, dépouille à ses pieds ses insignes de seigneurie, et ne garde que son épée pour la servir. Il est beau de se séparer ainsi de soi-même pour juger les choses, d'anéantir si bien l'intérêt personnel qu'il ne puisse nous jeter un voile sur les yeux, de comprendre ce que va féconder le flot immense, quand même il ravage en passant notre champ pour atteindre à son but. C'est de l'abnégation gravée au burin au fond de l'âme; et, si le Christ rencontrait cet homme dans son jardin des Oliviers, il lui donnerait le nom de frère.

On n'a vraiment plus peur de vieillir quand

on le voit, quand on l'entend. Son heureuse sérénité illumine ce temps de déclin dont on s'était fait une si triste idée, l'idée du néant.

Au contraire, on dirait que l'âme, à mesure qu'il avance, apparaît davantage sur son visage, comme pour venir attester son immortalité. On a comparé la vieillesse au soir : c'est qu'en effet, l'ombre enveloppe la terre, et les mondes du ciel se découvrent mieux.

Dans le moment dont je te parle, comme s'il eût deviné ma pensée, il nous dit, à sa fille et à moi :

— La vieillesse n'est pas aussi misérable qu'on le pense. Dieu ne serait pas juste s'il avait déshérité un tiers de notre vie de toute jouissance. Quand on est arrivé à sa dernière pierre milliaire, quand on rejette la poussière de ses pieds, c'est alors seulement qu'on peut connaître la paix de l'âme. Il faut être retiré du mouvement du monde, avoir fait de ce qui était action spectacle, pour en jouir sans trouble et sans malheur.

On souffre moins des agitations, des maux de nerfs; les vivacités douloureuses s'apaisent; les chaleurs dévorantes cessent de se faire sentir : on semble se guérir de la vie.

Les impressions de la nature sont un trésor immense qui est mis en réserve pour cette phase paisible. Si cet enfant est si enchanté à la vue d'une marguerite des prés, c'est qu'il n'a encore vu que très-peu de marguerites; le jeune homme qui court à un rendez-vous de cœur, ou à une thèse nouvelle, passerait sur un tapis de ces fleurs printannières sans les voir, fussent-elles entourées d'un prisme de soleil et de rosée; le vieillard seul, en rencontrant cette marguerite, peut en jouir; outre ses grâces, il voit ses perfections, le secret de sa vie, et la grandeur de la loi qui l'a formée; et il trouve cette étoile de gazon aussi admirable que celle qui brille à la voûte des cieux.

Les jouissances de la nature sont les seules qui viennent sans qu'on les achète.

Le laboureur est obligé d'ensemencer dès le

printemps, et de sillonner son champ tous les jours pour recueillir le blé à l'arrière-saison. Le pécheur est plus heureux, le produit est toujours sous sa main : c'est Dieu qui a tout ensemencé, tout fécondé pour lui dans les champs qu'il explore. Il parcourt la vaste mer, et partout où passe sa nacelle, il n'a qu'à se baisser et prendre. Il en est ainsi des différens âges. Vous, jeunes hommes, il vous faut beaucoup de labeur pour recueillir, dans le monde, vos plaisirs incertains; mais, pour celui qui va chercher sa joie au sein de la nature, il n'a qu'à ouvrir son cœur et ses yeux, il trouve partout sous sa main, son bien, sa nourriture, le soutien de sa vie, et, quelquefois, la perle fine, dans son écaille ignorée. Chaque soleil a plus de prix, lorsque les soleils s'en vont.

Aussi, voyez combien les vieillards s'occupent du changement de l'atmosphère, suivent le cours des vents et des nuages, et savent mieux que tout autre se faire une fête d'un beau jour.

Mais dans la plus grande source de vie et de jouissance, dans l'amour même, le vieillard n'est pas déshérité; vous le voyez généralement aimer plus qu'il n'est aimé, par une précaution de la Providence qui prévoit son départ. Il est doué d'une tendresse non exigeante, non inquiète, mais calme et résignée, qui se complaît dans elle-même et demande peu de retour. Et l'amour qui le détache de lui-même, fait perdre à la mort son effroi.

O mes amis! ne doutez pas des douceurs de la vieillesse : car c'est le seul moment où l'on puisse se dire avec certitude : J'ai bien vécu.

C'est ainsi que monsieur de Bellefond nous parle souvent; et chaque jour sa conversation est douée de plus de charmes : il semble que sa parole s'élève et se module plus mélodieusement, pour arriver à la touchante gravité des adieux.

Hier comme je revenais de me promener seul, je passais sur l'ancien emplacement du

couvent des Chartreux. Le terrain est nu sur ce bord de la Marne. Je m'appuyai contre le seul arbre qu'il y eût, et je considérai, sur la place occupée par l'ancien monastère, une maisonnette adossée à un vieux pan de muraille, avec son petit champ de blé devant sa porte, et son habitant qui coupait les épis dans l'enclos.

Bien des sacrifices ont été accomplis ici, me disai-je, des hommes l'ont labouré ce sol. Le sillon qu'ils y creusaient était leur fosse; la semence qu'ils y jetaient leur chair et leurs os. Et qu'ont obtenu toutes ces offrandes expiatoires? cette terre n'est pas plus rachetée; le laboureur qui s'y trouve attaché n'obtient rien du sol qu'en le mouillant de sa sueur, l'hirondelle ne reste pas plus long-temps sous son toit, le nuage orageux ne se détourne pas pour aller fondre ailleurs; l'homme toujours achête cher sa vie, tandis qu'auprès de lui, ce beau pigeon sans soucis becquette son grain tout venu. Elles n'ont donc servi à rien ces austères pénitences

c'est inutilement que tant d'hommes ont été usés à cette tâche. Ils étaient donc sur une fausse route, et moi, j'y suis encore jeté deux cents ans après eux. O mon Dieu! qui me dira le secret de tout ceci!

Triste et méditant sur ces choses, je fixai long-temps, pour lui en demander le mystère, le ciel jeté sur les branches de mon saule. Le feuillage qui me le cachait à moitié, rendait plus lumineux et plus splendide les espaces qu'il laissait dévoilés.

En ramenant mes regards vers la terre, je vis Marie-Rose et monsieur de Bellefond qui me regardaient depuis quelques instans.

— Nous ne voulions pas troubler votre contemplation, mon ami, me dit le père en me tendant la main.

Les yeux de Marie-Rose demeuraient fixés sur moi avec une tendresse charmante. Je sentis qu'elle m'aimait comme vous sentez au printemps une douce vapeur du midi pénétrer par votre fenêtre entr'ouverte.

Nous rentrâmes ensemble et presque silencieusement à la maison.

Le lendemain, je me retrouvai en cet endroit, attiré par un charme douloureux et puissant.

Comme j'approchai sans bruit, je vis Marie-Rose qui, assise sur un tertre, tenait sur ses genoux un album que je lui ai donné, et dessinait l'arbre sur lequel j'étais appuyé la veille, l'habitation rustique, le pan de mur, le cultivateur, et jusqu'au pigeon qui becquetait sur la terre son grain tout venu.

Elle tourna vers moi sa tête doucement épanouie de plaisir, et ne parut ni étonnée ni mécontente d'être surprise dans son occupation.

Je m'assis près d'elle.

— Pourrie-zvous, mon amie, lui dis-je, m'expliquer la fantaisie qui vous a fait choisir cet endroit si pauvre, si nu, pour exercer vos crayons ?

Elle me répondit :

— Si vous saviez, Olivier, combien votre

aspect était saisissant hier, sous cet arbre au milieu de cette rêverie pleine de solennité et de grandeur, avec vos yeux hardiment attachés sur le ciel, et vos bras fortement croisés sur votre poitrine, combien il y avait d'ardeur, d'intelligence et d'activité d'âme dans cette immobilité, comme votre tête pâle et régulière ressortait bien avec cette couronne naturelle de branches de saule sur vos cheveux bruns. Au milieu de cet entourage rustique, c'était un tableau ravissant, et j'ai voulu le conserver devant mes yeux.

— Cependant, Marie-Rose, lui dis-je bien ému, vous ne dessinez ici que l'arbre, le mur et le sol; que le fond du tableau.

— C'est qu'il n'y avait que cela, répondit-elle, que je pusse oublier...

Ah! pour ce mot si cher mon âme déborda de reconnaissance! je joignis les mains dans une tendre ferveur qui lui disait : merci! merci! Je m'assis sur la motte de gazon où reposait ses pieds, j'appuyai mon front sur

ses genoux, je tins long-temps sa main, je la mouillai de mes larmes et je l'essuyai de mes baisers.

Je venais de recevoir la parole sublime d'un involontaire aveu.

Cet endroit âpre et sévère où nous nous trouvions était le plus délicieux de tous pour un semblable moment. L'horizon, morne et stérile, ne nous accablait pas au moins de sa splendeur, et, par sa nudité, nous livrait tout entier à nos pensées; l'humble végétation de la terre, retirée dans sa modeste mission d'utilité, n'attirait pas les regards, et laissait toute beauté et toute gloire à la créature humaine; le sable fin et attiédi était aussi doux que la mousse; le ciel d'un fond bleu, et semé de globes d'opale, paraissait plus riche sur cette terre dépouillée; le soleil avait mis son or sur la gerbe du laboureur, d'où pendaient au hasard de vifs coquelicots à leur tige effilée; le jour était chaud et léger comme cette gerbe; le vent du sud apportait un parfum de maturité dans sa

chaleur qui fait vivre; sur ce sol plane, était un cachet divin : l'*unité*. Il n'y avait là qu'un seul rayon, qu'un seul parfum, qu'un seul amour.....

Ce moment devait évoquer les plus douces apparitions de la volupté ; et j'étais triste! triste jusqu'à mourir ! Oh ! c'est que cette même lumière régnait, ce même vent de sud passait, le jour où je me suis fait prêtre !

Je suis sorti ce matin à la première heure du jour pour me promener sur la lisière du bois de Vincennes. L'été dans tout son éclat rayonnait, bruissait partout , partout éradiait ses gerbes de lumière. Je voyais les habitans de la campagne se répandre de toutes parts dans les chemins. Il se lèvent dans cet air pur , chaud, vivifiant , et se coucheront dans cet air aussi chaud, aussi pur. Plus heureux que nous, pauvres Parisiens, qui, lorsque nous allons , par bonne fortune, nous promener un instant dans les champs, disons tristement : « Allons une heure pour respirer, pour voir la lumière,

pour sentir la vie. » Eux, ils ne comptent pas les heures, et respirent tout le jour.

Des paysannes de la Varenne suivaient la lisière du bois, en allant au marché. L'une d'elle portait sur sa tête un panier de fraises : son amoureux en volait quelques-unes par derrière, et elle se fâchait bien fort en riant.... Heureux symbole du vol projeté, et de la feinte colère qui doit l'accueillir.

Depuis le ciel jusqu'au brin de mousse, toute chose s'épanouissait au soleil pour narguer ma tristesse jalouse, à moi, pauvre prêtre. Je cherchai vainement un arbre mort pour reposer ma vue, la peau dépouillé d'un serpent qui restât froide et sèche sous cet ardent soleil ; je cherchai un signe de deuil, un signe de douleur, pour demeurer avec moi, moi qui n'ai rien à prétendre aux biens que la nature laisse tomber de sa main, moi qui n'ai qu'une tête morte à poser sur son sein d'amour.

— Tu as été jaloux quelquefois, n'est ce-pas Julien ? jaloux à te croire le plus malheureux

de tous? Cependant tu n'as connu que les chagrins de l'homme qui n'est pas aimé de telle part qu'il le désirerait, mais qui, dans des chances meilleures, était adoré hier, le sera demain; et qui, même en ce moment, tout en pleurant aux genoux de la femme dont il est vainement épris, jette un regard de fierté et de mélancolie sur celle qui, à son tour, le chérit en vain... Va! tu ne sais pas alors ce qu'est la jalousie.... tu ne comprend pas le tourment d'un homme hideux ou d'un prêtre, de celui qui ne sera jamais aimé. La jalousie de celui-ci s'adresse à tout bonheur : à la seule nouvelle de l'union de deux êtres, seulement en entendant dire ce mot : *Ils s'aiment,* tout son cœur bondit d'envie. Les moindres parcelles d'amour répandues dans la nature sont du poison : les rameaux qui se caressent, les flots qui s'enlacent, le bruit du baiser de la nature, est pour lui l'horrible grincement de l'enfer. Et cela revient à toute heure; à toute heure il faut penser au misérable isolement que le sort vous a fait,

tandis qu'il y a partout, dans le monde, des êtres sourians deux à deux, enivrés à la fois de bonheur et d'espérance, du baiser qui brûle à présent et de celui qui brûlera demain, sous ce même ciel bleu, sous ces mêmes rosiers, qui auront mis d'autres fleurs à la place de leurs fleurs d'aujourd'hui.

XI.

Une nuit à Notre-Dame.

> Troquanto ! sei tu fra vivi ? — mi tocco la testa. Essa è pur qui ! Qui ho puo gli occhi. — Fra tanto ho visione d'altro mondo.
>
> Le Tasse. (Veillée de prison.)

Nous comptions, la semaine passée, rester encore quelques jours à Saint-Maur; lorsque monsieur de Bellefond reçut une lettre qui le força à revenir subitement. Il partit de suite, mais Marie-Rose, maîtresse de maison, fut obligée

de rester quelques heures de plus, pour régler les comptes dans l'hôtel où nous étions logés. Je demeurai avec elle, chargé de la ramener vers la fin de la journée.

Le soir, nous avions quitté la voiture à la barrière du Trône, et nous revenions à pas pressés à travers la Cité, car un orage violent se préparait; un de ces premiers orages de la saison, qui viennent nous montrer les déplaisirs attachés à ces jours chauds, que nous avions eu hâte de recevoir du ciel.

Il était plus de huit heures, la nuit commençait à tomber, un vent des plus impétueux de nos climats, venait par larges lames, balayait la pierre du quai, qu'il laissait nette et blanche, et déposait toute la poussière, comme un ample manteau, sur les épaules des passans. De temps en temps des éclairs, partis de dessus nos têtes, allaient fendre le plus profond lointain, et nous montraient, par ce jet prolongé, que le nuage orageux était immense,

et que le ciel avait d'interminables torrens de pluie à répandre sur nous.

Deux enfans, éloignés de leur demeure, furent en passant près de nous renversés par le vent; ils se relevèrent et se mirent à courir, en blottissant leur tête dans leur poitrine, pour donner moins de prise à l'orage.

Il n'y avait aucune voiture dans tous les environs et il fallait continuer notre route. Comme nous passions dans la rue du Cloître-Notre-Dame, des gouttes de pluie commençaient à tomber lourdes et pressées. Tremblant pour ma faible compagne, je lui proposai d'entrer dans la cathédrale pour sauver le premier instant de l'averse.

Nous trouvâmes là, un abri. Des masses de graviers frappaient les vitraux, le tonnerre, qui roulait sur le grand comble, semblait avoir juré de l'enfoncer; un souffle aigu, en tournoyant dans l'airain des cloches, en tirait des vibrations, comme si le vent eût voulu sonner lui-même le tocsin de l'orage.

Marie-Rose était bien mal dans cette enceinte. Je voyais qu'elle y souffrait d'une vague terreur. Cependant on ne pouvait songer à en sortir. J'aurais voulu l'emporter dans mes bras, enveloppé dans mon manteau, comme un enfant en danger, et, penchant ma tête sur elle, lui épargner toute goutte de pluie, lui dérober toute lueur livide. Elle aurait pu traverser ainsi sans crainte l'ouragan, et moi, le pied ferme sous mon précieux fardeau, je l'eusse bravé avec joie. Je voulut du moins l'emmener loin des portes, où l'air devenait trop perçant, et suivant la ceinture de chapelles, nous arrivâmes derrière le chœur où de vieux saints de pierre mutilés, droits et plaqués contre la muraille, habitent la solitude.

Nous étions perdus dans ce désert de pierre, où l'homme s'aperçoit comme un point noir. La nuit était close; mais je ne pouvais songer à exposer mademoiselle de Bellefond au dehors, la raffale courait toujours. Le peu de personnes que nous avions vues en entrant, age-

nouillées à leurs prières, s'étaient retirées avec le jour, et l'obscurité seule nous entourait.

Au milieu de ce silence, qui n'était interrompu que par les craquemens de l'orage, retentirent au loin quelques pas isolés ; puis un long grincement de fer se fit entendre du côté par lequel nous étions entrés. Marie-Rose me regarda, et je sentis son bras trembler sous le mien.

— Je crains, me dit-elle, qu'on ne ferme l'église.

—Oh! pas encore, répondis-je, et en disant cela je paraissais bien rassuré; mais en même temps, je quittai son bras, et je marchai rapidement vers la porte latérale où avait résonné le bruit : elle était déjà fermée. Je courus vers le grand portail pour être assuré d'une retraite ; comme je me trouvai a moitié chemin, le même grincement, cruel à entendre, fut répété. En vain, je me précipitai de ce côté, il fallait parcourir le reste de la longue nef, et, lorsque j'arrivai à ses portes de fer, je frappai inutilement à

déchirer mes poings obstinés, nul ne pouvait plus m'entendre.

Alors, je revins près de Marie-Rose, et nous cherchâmes dans notre esprit, tous les moyens d'appeler à notre secours.

Ma première idée fut d'ébranler les cloches, et j'aurai agité le gros bourdon Emmanuel lui-même, qui a le pouvoir de mettre toute la ville en émoi, si j'avais pu trouver la corde qui répond au clocher. Puis je voulus faire vibrer l'orgue saint, je voulus que, réveillé à cette heure insolite, par une main profane, il alla porter notre angoisse au dehors sur ses notes gémissantes. Mais la voie qui conduit à cet instrument sacré m'était défendue. Je n'eus pas honte dans ma recherche inquiète de songer à enlever aux autels leurs vases, leurs flambeaux, pour les lancer contre les rosaces des vitraux, afin d'éveiller l'attention des passans. Mais à cette heure, par ce temps, les rues étaient désertes et le sacrilége eût été inutile.

Il fallut bien commencer à arrêter sa pensée

sur une nuit à passer dans cette prison solennelle.

— Mon Dieu! mon Dieu! disait Marie-Rose désolée, que va penser mon père, quelles inquiétudes vont le dévorer jusqu'à demain?

Je la rassurai à cet égard, en lui faisant observer que son père, à la vue de l'orage qui venait d'éclater, avait dû penser que cet obstacle nous retenait un jour de plus à Saint-Maur.

Nous nous assîmes tristement, fatigués et sans courage: la mélancolie du silence nous entourait. Seuls, petits et perdus que nous étions dans cette vaste enceinte. La voûte régnait si haut dans les ténèbres, que nul toit ne semblait nous protéger; les murs étaient si loin, qu'ils semblaient ne plus nous servir d'asile. C'était l'étendue, mais l'étendue sans l'aspect du ciel et de l'horison, plaine d'ombre uniforme et de néant. Inquiet de Marie-Rose, que l'humidité froide pénétrait, j'aurais voulu la réchauffer dans mes bras, lui faire une retraite sur mon sein.

Quelle image de ma vie, me disai-je en considérant l'enceinte où je me trouvais. Dès ma jeunesse l'église m'a saisi, m'a scellé sous sa lourde pierre; et maintenant, quand j'étais un un instant vivant au dehors, dans l'air d'amour et de liberté, c'est une église qui m'arrête, qui m'enferme, pour me rappeler que je lui appartiens, que je suis son esclave. Et le pauvre esclave dit, en voyant ces autels, ces murs, ces pavés : voilà le socle où ma chaîne est rivée, voilà l'enceinte où j'ai usé cruellement mes jours, le sol que j'ai labouré de mes membres meurtris, sans en recueillir jamais aucune gerbe, aucun fruit.

Ma pauvre compagne était triste aussi, elle tournait sans cesse la tête, et de légers frissons parcouraient son corps; elle m'avoua qu'elle avait peur, que cette immense nuit au-dessus de laquelle elle ne voyait point d'étoile l'affligeait, surtout en songeant que les cavités prolongées sous ces dalles étaient pleines de morts.

— Je vous avouerai ma faiblesse, dit-elle, il

me semble parfois que la croyance à l'apparition des âmes, n'est pas une superstition folle. Pourquoi tant de peuples enfans, tant d'habitans des campagnes, n'imaginant rien au-delà de ce qui les touche, auraient-ils eu foi au retour des morts en ce monde? Peut-être cette substance céleste que Dieu envoie dans l'être humain, lorsqu'elle est encore assez imprégnée de matière pour paraître quelque peu aux regards, vient-elle avec son voile morbide, promener ses adieux sur la terre qu'elle a habitée, et l'idée d'apercevoir cet être de l'autre monde m'inspire des terreurs inexprimables.

Je lui donnai le conseil de me regarder afin de voir un être bien vivant, car, lui dis-je, plus on aime plus on existe, et que, si pendant ce temps un abbé de cinq siècles, à la forme blanche et noire, passait dans la profondeur du sanctuaire en faisant sa génuflexion devant l'autel qu'il avait desservi, elle ne l'apercevrait pas.

Elle tourna son visage vers moi en riant :

ses yeux bleus et l'émail de ses dents au fond de ses lèvres entr'ouvertes brillaient seuls dans l'ombre. J'eus envie de prendre cette tête charmante qui s'approchait ainsi, et de la couvrir de baisers et de pleurs. Effrayé de moi-même à ce mouvement, je songeai à conduire Marie-Rose dans la chapelle de la Vierge pour mettre la chaste créature à l'abri de l'audace mentale de la passion. Admire cette inconséquence, Julien, vois une fois de plus combien nous sommes insensés quoique tu n'en doute pas. Il m'arrive souvent de nier la Vierge mère de Dieu, lorsqu'en roulant mon bréviaire entre mes doigts, du haut de ma cellule, je regarde la ville impure et pervertie, et cependant, à cette heure, je compris que ce serait une sauvegarde infaillible de placer Marie-Rose dans le sanctuaire de sa douce patrone.

Nous passâmes devant la porte de la sacristie, où se conservent, dans de magnifiques reliquaires, des morceaux de la couronne d'épines et du bois de la vraie croix; nous entrâmes

dans la grande chapelle de la Vierge, sur laquelle est écrit *Autel privilégié*. Six flambeaux alternés de six vases de fleurs accompagnent la statue de Marie. Il y avait eu un service dans la journée, la balustrade de l'autel était resté ouverte; je descendit la lampe qui veillait un peu plus loin et je rallumai les cierges. En se retrouvant dans une atmosphère éclairée, ma jeune fille reprit peu à peu son humeur accoutumée. L'orage avait cessé; elle s'agenouilla, fit une courte prière, et, fatiguée, revint s'asseoir sur les marches de l'autel. Je cherchai vainement des paillassons pour lui faire un lit moins dur, c'est un luxe inconnu dans la cathédrale. Oh! qu'alors je regrettai les herbes odoriférantes dont on jonchait jadis les dalles des églises! Je brisai quelques chaises je dispersai leurs pailles et la recouvris de mon manteau. Marie-Rose vint s'étendre sur cette couche ainsi amollie, ses cheveux bruns se reposèrent sur le collet de velours noir de mon vêtement, elle enveloppa modestement ses deux

petits pieds d'un pan de drap, et, fatiguée, s'endormit doucement.

Je veillai près d'elle.

Déjà la nuit s'avançait, et je pensai à tous les êtres qui avaient ainsi passé deux à deux devant ce tabernacle pour s'unir à jamais. Peu à peu, il me sembla en voyant aussi en ce moment un jeune homme et une douce Vierge au pied de l'autel, qu'une cérémonie de mariage allait s'accomplir.... Eh bien oui! n'y avait-il pas là, un prêtre, un amant, une jeune fille? Je sentais en moi dans ce moment, la puissance du ministre qui invoque les faveurs du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, du Dieu fondateur des familles, et l'amour immense de l'homme qui attend d'en haut la considération de cet amour humain. Profane, j'allai prendre une petite branche ou était cinq boutons d'oranger, dans un des vases de l'autel, et je posai cette étoile blanche sur les cheveux de ma fiancée. J'étais à genoux près d'elle, et j'avais pris la main de Marie-Rose endormie.

Alors, insensiblement, la chaîne de paroles onctueuses, qui composent la messe du mariage, vinrent sur mes lèvres. Dans la nuit facile aux illusions, je crus réellement que je m'unissais à Marie; je sentis une confiance immense et une certitude sans mélange que nul ne devait être exclu de la communion du mariage en prononçant ces paroles solennelles :

Que l'homme abandonne son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et de deux qu'ils étaient, ils deviendront une même chair.

En ajoutant ces mots comme une ardente prière :

Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a uni.

Oh! non, m'écriai-je, que l'homme ne nous sépare pas de sa main de fer! l'homme plus coupable quand il brise un cœur et foule aux pieds cet arôme d'amour qui en découle, que, lorsqu'il renverse un vase de l'autel, et que pour cette action, on l'appelle sacrilége.....

Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni.

Et je fondis en larmes, et je tendis les bras avec angoisse, comme pour implorer la pitié universelle,

En ce moment, Marie-Rose sentit ma main que j'avais remise dans la sienne, et tout endormit l'enfant la pressa sur son cœur. Ainsi cet être charmant s'unissait à ma prière; c'était à la fois un consentement aux liens que je formai et une demande à Dieu de les consacrer.

La messe se disait toujours dans mon esprit. Un élan de joie, s'éleva en moi à ces paroles :

Il est juste de vous rendre grâce, Dieu qui avez établi le lien indissoluble de l'alliance nuptiale.

Vision sublime! j'étais plein de respect et d'onction devant la solennité que j'avais évoquée : c'était bien la plus sainte de toutes, puisqu'il est dit :

O Dieu! c'est par vous que la femme est unie à l'homme, et vous donnez à leur union

intime, une bénédiction, la seule qui n'ait point été ôtée par la punition du péché originel.

Je dis encore, au nom de ma douce mariée, de la femme qui voit avec terreur, que le seigneur Dieu semble déposer entre les mains d'un homme, le droit de la protéger.

Seigneur ayez pitié de votre servante qui va s'unir à son époux ; faites qu'elle soit aimable comme Rachel, sage comme Rebecca, fidèle comme Sarha, faites que son joug soit de paix et d'amour.

Je me levai et rendis grâce par ces mots :

Heureux ceux qui ont été appelés au souper des noces de l'Agneau.

Mais les vitraux venaient de se teindre de blanc, le jour se levait derrière eux pâle et austère. Je cachai ma tête dans mes mains et j'eusse voulu ne plus rien voir sur la terre.

Un instant plus tard, Marie-Rose s'éveilla, et je repris avec elle le chemin de sa demeure. Je sentais que quelque chose était changé en-

tre nous. Elle me semblait plus imposante, plus sainte. Cette cérémonie fantastique du mariage que j'avais consacrée dans l'ombre n'était guère plus qu'un rêve, pourtant je ne pouvais m'empêcher de croire que depuis ce moment nous étions fatalement liéc l'un à l'autre.

J'avais détaché la branche d'oranger, prise sur l'autel, des cheveux de Marie-Rose, et je l'emportais serré sur mon cœur, son éternel asile.

XIII.

Derrière la Persienne.

Que l'oiseau n'aille point jouer avec la flamme,
Ni la barque fragile avec la forte lame,
Ni la glace avec le soleil,
Ni la femme coquette avec l'homme plein d'âme,
Il faut au cœur un cœur pareil.

Élie Mariaker.

J'ai rarement senti le besoin de t'écrire, Julien, pendant ces jours qui ont signalé le retour de Marie-Rose à la liberté, jours de bonheur négatif, où je pouvais la contempler avec

cette tristesse recueillie qui vient de la certitude d'être à jamais séparé d'elle, non plus avec cette douleur poignante qu'inspire l'idée de la voir à un autre. Maintenant de nouvelles inquiétudes me ramènent à toi, et il me faudra de nouveau, te confier les angoisses de chaque jour. Je ne m'excuse pas de ce retour intéressé; hélas! nous ne savons bien aimer que lorsque nous souffrons; Dieu et les amis ne nous voient venir à eux que lorsque nous avons des consolations à demander.

Une nièce de monsieur de Bellefond, veuve d'un négociant, mort dans une traversée, est arrivée chez lui depuis quelques jours, après un voyage en Allemagne.

La cousine de Marie-Rose est belle aussi, sa taille est élevée; ses cheveux offrent une quantité de boucles de ce blond pâle que les anciens donnaient à leur divinité; on voit jaillir de ses grands yeux blonds aussi, un regard fier et déterminé, qui ne cacherait rien du fond de l'âme, s'il y avait quelque chose à cacher; sa

parole coule franche, et sonore, dans une inflexion de voix qui sort de l'âme et qui y va.

Paula à quitté les poupées à sept ans, et la danse à dix-huit. Les plaisirs dont s'enamourent les autres femmes n'existent pas pour elle. Elle se taisait souvent au milieu d'un cercle de jeunes personnes causantes et amusées, et elle me dit tout bas, que leur langage lui semble bon, pour apprendre à parler aux perches. Elle n'aime pas mieux la musique de salon qui, après vous avoir ennuyée, demande qu'on la remercie; il n'y a guère que les symphonies allemandes, le chant du rossignol dans les dernières roses de l'année et le roulement du tonnerre dans les Alpes qui puisse la faire écouter. Pour le jeu, elle le regarde, lorsqu'il est très-minime, comme la plus dangereuse des bêtises, et lorsqu'il est fort, comme le plus bête des dangers : elle méprise ces émotions, ces battemens de cœur qui viennent pour une carte tournée, cette expansion de la sève la plus précieuse de notre être pour un miséra-

ble morceau d'or : elle ne comprend l'intérêt du jeu que si on pouvait, comme il arrivait autrefois, au dire des légendes, jouer avec le diable sa vie et son âme contre un jour de bonheur.

Le retour de Paula a été pour Marie-Rose un moment de bonheur et de doux épanchemens ; et depuis quelques jours chez monsieur de Bellefond on passait des soirées confiantes et paisibles dont je partageais la douceur.

Comme je sortais de cette maison hier soir, vers onze heures, je me souvint que j'avais laissé un livre dans l'endroit où nous étions réunis, et je remontai pour le prendre.

Devant l'appartement de monsieur de Bellefond, règne une terrasse qui donne, de là, sur de grands jardins, et on peut s'y reposer, y respirer l'air de la nuit en liberté, sans qu'aucune fenêtre vous obsède de ses regards. C'était là que nous nous étions assis ; j'y entrai. Tout le monde s'était déjà retiré. J'entendis parler dans la chambre à coucher de Marie-Rose, et, la ter-

rasse s'étendant devant toutes les croisées, je m'avançai jusqu'à celle-ci. Je m'appuyai contre la muraille ; la jalousie fermée et la vitre ouverte me permettaient de voir dans ce doux intérieur. Marie-Rose et sa cousine Paula s'entretenaient dans le laisser-aller du déshabillé... Invisible auprès des jeunes femmes, j'avais la douceur d'être avec elle et de les voir lorsqu'elles se croyaient seules dans toute la naïveté de leur intime tête-à-tête.

Elles étaient là les cheveux dénoués, les ceintures des peignoirs défaites, s'arrangeant sur les coussins de la causeuse, et entremêlant souvent leur conversation des tasses d'un thé généreux.

La physionomie de Marie-Rose révélait l'agitation au milieu de sa pose nonchalante : on voyait que son cœur battait vite sous les mousselines tranquilles. Paula reposait, comme toujours, calme et froide... Ce n'est pas cependant le froid du sommeil ni celui de la mort, c'est l'absence de sensation, par l'impuissance de

tout intérêt vulgaire à s'emparer d'elle, comme si son âme habitait une région élevée, non atteinte par les vents, qui ne roulent qu'autour de la terre... Soudain j'écoutai plus attentivement, Marie-Rose confiait à sa cousine l'histoire de notre retour de Saint-Maur, et de la nuit passée à Notre-Dame.

Après lui avoir expliqué comment nous étions demeurés enfermés là, elle lui dit :

— Je m'étendis au pied de l'autel, sur un lit qu'il m'avait fait avec son manteau... Je rêvai... il me sembla que la fête du mariage s'allumait autour de nous, que j'étais à genoux auprès d'Olivier et qu'un prêtre invisible nous unissait à jamais.

— Enfant! tu l'aimes donc bien, dit sa cousine.

— Je ne sais, répondit-elle, mais j'en ai peur.

— Et lui, es-tu bien sûre qu'il t'aime?

— Oh oui! dit-elle encore, je le sens là! Elle pressait ses mains sur son cœur.

Songes-tu Julien que c'était moi ! moi ! heureux, palpitant qui entendais cela ?

— Et cependant, reprit Paula, tu avais consenti à épouser Dubeaupré.

— Pour obéir à mon père, pour le voir toujours souriant et tranquille... Et puis aussi, je l'avoue, parce que cette fortune me tentait.

— Et maintenant tu consens à te marier avec Ramure.

Je tressaillis à ces paroles.

— Que veux-tu, mon amie, répondit-elle, nous sommes sans fortune, mon avenir est effrayant.... je dois accepter le soutien qui se présente pour rassurer mon père...

— Et puis aussi, parce qu'un nom célèbre te tente.

— Peut-être, je n'ai jamais bien songé à cela.

— Ainsi, ma chère, je te vois disposée, en deux mois, à t'éprendre de la fortune, de la renommée et de l'amour.

J'étais frappé d'étonnement, de trouble et de colère. Cependant j'avais le courage de retenir mon attention et de suspendre, pour ainsi dire, mon désespoir, tant j'avais besoin d'écouter pour m'instruire de mon sort.

Marie-Rose répondit.

— Que sais-je, en effet ?... Je suis attirée vers tout ce qui est beau, je me sens, à tout moment comme un besoin de vivre, d'être heureuse ; faible que je suis, je me laisse entraîner vers tout ce qui promet des jouissances... Tu ne comprends pas cela toi, si raisonnable, si fière, si dédaigneuse.

— Dédaigneuse, répéta tristement Paula, hélas ! ai-je jamais eu de si grands biens pour savoir si je les eusse dédaignées.

— Mais tu as reçu tout ce qui, dans notre position de femme, peut nous être donné..... Tiens, par exemple, en pension, les prix mêmes que tu obtenais ne te causaient aucun plaisir. La dernière année tu as remporté deux prix d'honneur. Eh bien ! qu'en as-tu fait ? En

sortant de la distribution, tu as coiffé de tes couronnes de laurier, la jardinière de plâtre qui ornait notre jardin ; et tu as laissé les œuvres de M. Bouilly et de madame Guizot sur un banc, où elles ont été noyées de pluie pendant la nuit.

— Quel bonheur, en effet, reprit Paula, que le don de quelques volumes dont j'étais gratifiée par une ignorante maîtresse, parce que je récitais bien ma géographie, et parce que ma mère donnait à dîner.

— Et trois mois après, quand tu te marias, je te trouvai, au milieu de tes présens de noces, insouciante, ennuyée. Je ne revenais pas de ton indifférence pour des choses si précieuses. Je te demandai si tu n'aurais aucun plaisir à essayer ton écharpe d'Angleterre, ta guirlande, tes diamans. Tu me répondis en faisant la moue : « Il y a long-temps que je ne joue plus à la poupée. » Et puis, tu t'es brouillée avec tes grands parens pour n'avoir pas voulu rendre tes visites de noces.

— Nous étions en province, et je n'ai pas eu le courage, je l'avoue, de donner cette réjouissance à notre petite ville. Si tu savais, Marie-Rose, ce que c'est en province que les visites de noces à tout le niais cousinage ; si tu voyais cela !... Dans le quartier de la Sous-Préfecture, il arrive à cent portes ouvertes des figures ébahies. Elles regardent passer un habit noir et un jabot de dentelle, surmontés d'un sourire imbécile, parce qu'à la manche de cet habit, pend le mannequin qui porte ce jour là le cachemire rouge, la robe rose et le chapeau à panaches. Petite femme qu'on coudoyait la veille à l'église et à la promenade sans la regarder, qu'on ne regardera plus le lendemain, quand elle aura quitté l'attirail de noces, mais qui joue la parade ce jour-là, pour amuser la ville, comme Arlequin et Polichinelle...

— Mais depuis ton retour à Paris, pourquoi n'aimes-tu pas simplement le spectacle et la danse, comme toutes les femmes de ton âge.

— Ma petite Rose, quand tu auras dansé

pendant vingt années de ta vie, tu seras lasse, bien lasse! tes souliers blancs te blesseront les pieds, les fleurs de ta couronne pèseront dans tes cheveux, et tes paupières alourdies ne voudront plus se lever. Et moi, après avoir dansé une seule contredanse, j'ai été ainsi fatiguée du bal que tu le seras alors. Dans un seul quadrille, j'avais compris et connu le plaisir de se mouvoir en cadence; j'avais épuisé toutes les contredanses, les walses et les galops de l'avenir; j'avais connu ces amours qui s'allument aux bougies, fournissent leur carrière dans une parole prononcée plus bas, et un billet roulé dans un bouquet, et meurent avec la nuit de bal, comme les follets au lever du jour. Je n'ai eu d'autre tort que d'apprendre par cœur en une nuit ce que les autres femmes ne savent qu'au bout de vingt ans de contredanse; et j'étais lasse, bien lasse, et mes pieds étaient meurtris dans mes souliers blancs, et ma guirlande pesait dans mes cheveux.

— Pauvre cousine! — Mais tu ne peux donc

pas même connaître les jouissances de la vanité. Dernièrement encore à la soirée de ma tante, Édouard de Loris, ce jeune homme si aimé, si recherché des femmes, qui fait de jolies poésies, n'a remarqué que toi, ne s'est occupé que de toi, et tu n'as pas semblé y prendre garde. Le lendemain, il t'a envoyé une belle pièce de vers sur du papier armorié, tu l'as bien broyée dans tes mains, et tu l'as roulée en pelotte pour faire jouer mon chat.

— Au moins, dit Paula, commençant à sourire, de cette manière, les vers de M. de Loris remplissaient leur destination, en donnant du plaisir à quelqu'un.

— Ah Paula!...

— Vois-tu, ma chère, je déteste toutes les mauvaises imitations des œuvres de Dieu. Je ne puis souffrir la figure de cire qui tourne ses yeux de verre, l'oiseau qui parle, le chien qui fait l'exercice, et le faiseur de vers qui grimace le poète.

— Si tu vois tout ainsi du haut de cette vé-

rité absolue, dit Marie-Rose, je suis en effet bien enfant auprès de toi. Tu as reçu une haute sagesse à vingt ans, et moi j'ai à peine celle de cet âge.

— Hélas, dit Paula en s'attristant sur elle-même, ne pose pas ainsi la différence de nos deux natures, ma chère Rose; tu es pleine de vie comme un oiseau dont le cœur bat à coups précipités, qui becquette partout, qui boit à toutes les sources; moi, l'élan est arrêté dans mon âme, rien ne peut exciter son réveil, il faudrait je ne sais quel grain, je ne sais quelle goutte de rosée, que je n'ai trouvé nulle part.

Elles se turent un moment, et je me retirai. J'étais abattu et consterné en descendant de cette terrasse. J'avais appris à la fois d'une manière certaine que Marie-Rose m'aimait, et qu'elle était sur le point d'épouser Ramure. Joie, douleur, lumières de toute sorte, tourbillonnaient dans mon esprit ; je ne savais si j'étais heureux ou souffrant, car le bon-

heur et la souffrance redoublaient d'intensité à me rendre fou... Et cependant, pauvre de bonheur, au milieu de cela, je pensais à Paula, à cette femme si privée de sa part d'amour jusqu'à cette heure. C'est qu'aucune, sans doute, n'eût pu la satisfaire; il lui faudrait la religion, cette source d'amour que l'âme la plus ardente ne peut tarir.

XIV

Vie d'amour, ombre et rayon.

O! hätt'ich damals zu wählen Ichabt, ich würde
Eher auf meine Seligkeit verzichtet haben, als auf
Das glück welches mir ire Liebe versprach.

BURGER.

Je n'avais point d'aversion pour Dubeaupré : ce n'était pas un mari pour mademoiselle de Bellefond, c'était une position, une fortune achetée au dépend des jouissances du cœur, un

héritage de l'amour qui. en mourant pour elle, lui laissait l'opulence pour consolation. Mais Ramure peut être plus qu'un nom et une fortune, il peut être plus qu'un mari, il peut être un homme aimé!... Et puis, lorsque l'industriel avait demandé Marie-Rose, elle était libre, je ne la connaissais pas encore; mais Ramure me l'enlève, quand un lien sacré est tissu, quand, au pied de l'autel, une ardente invocation a fait descendre sur nos têtes inclinées l'ombre du sacrement nuptial.

Depuis que je connais les espérances qu'il nourrit, je cherche avec ardeur à me trouver en sa présence, pour juger de la puissance que peuvent avoir ses prétentions, et du danger de la rivalité.

Hier il vint offrir à Monsieur de Bellefond, de lui faire connaître un musé du moyen âge, situé à l'hôtel de Cluny, nous sortîmes tous ensemble.

Le temps était délicieux; nous descendions, pour gagner la rue des Mathurins, le large quai Dorsay. Ramure marchait devant nous

avec Paula, qui lui donnait le bras; Marie-Rose avait celui de son père, et moi j'étais de l'autre côté de monsieur de Bellefond.

Depuis que la société, disséminée par l'été, n'avait laissé autour de Marie-Rose, qu'un petit cercle d'amis; j'avais remarqué davantage Ramure, le romancier, le journaliste, le poète : en ce moment, je cherchai à réunir dans ma pensée tous les traits que j'avais saisi isolément à construire le personnage, et à le juger froidement... O peintre! tu ne faisais pas plus quand, lié au mat du navire, tu examinais la tempête qui allait peut-être t'engloutir!

Ramure est, je le sais, doué de beaucoup de séductions. Avec l'extrême facilité du trait, avec l'esprit d'à-propos, il a l'esprit plus élevé de se moquer de ces brillantes petitesses. Ou bien, s'il lui arrive de songer à sa remonnée future, dont il jette les fondemens aujourd'hui dans quelques ouvrages, il est le premier à remettre ses prétentions à leur place.

Il nous disait un de ces soirs :

— Je travaille à me créer une immortalité, c'est-à-dire l'honneur d'être en connaissance un jour avec quelques-unes des personnes que Dieu compte envoyer dans le monde des siècles prochains. Je travaille à faire d'un homme bien vivant, un fantôme. Quand je passe les nuits à penser, et que je me brûle le sang à écrire, quand je brise ce corps que la nature a créé fort, puissant et habile à me donner toutes les jouissances, pour en extraire un peu d'essence intellectuelle, pour en aracher un vestige qui vive quelques jours, je suis aussi sensé que le propriétaire qui mettrait le feu à sa belle maison pour jouir de la colonne de fumée qui s'en exhale.

Ramure vit de la puissance de l'intelligence et il la dédaigne. S'il prise quelque chose de son talent, c'est le profit pécuniaire qu'il en retire. Jamais on n'a vu de spiritualité si matérielle; c'est que l'esprit sans l'âme est encore la matière... Mais il met dans son cynisme, dans

ses aveux effrontés, une grâce, une candeur, qui lui attire le pardon. On est tenté de le priser plus qu'il ne le fait lui-même. On voit au-dessus de ses railleries la force réelle de la presse qui dirige à son gréles opinions, et créent les actes qui en résultent.

Le journaliste ressemble au gagne-petit, quand il aiguise un mot sur la meule de son esprit, pour gagner son pain de chaque jour; mais il se montre maître et seigneur, quand ce mot a bouleversé un royaume. Il travaille quand tous les travaux ont cessé, quand le rideau est tombé sur la ville endormie; il raconte le jour qui vient de finir au jour qui va se lever. Entre les portes closes de toutes les demeures, et la porte ouverte de l'imprimerie, qui attend la presse béante, il travaille dans l'ombre, où nul œil ne le surveille, où nul bras ne peut arrêter le mouvement qu'il lui plaît d'imprimer; et puis, au matin, quand chacun s'éveille, et tend la main pour chercher son appui de la journée, c'est le journal qui se présente, c'est

lui qu'on prend pour régler son opinion, son humeur, sa pendule. Et les adeptes par leur soumission augmentent la puissance et la renommée de la feuille. Elle avait pensé pour eux, ils travaillent pour elle.

Comme chemin faisant, je soumettais quelques-unes de ces observations à monsieur de Bellefond, il me répondit :

— Aux temps antiques, où tout le monde guerroyait, c'était l'empereur, cette épée couronnée, qui régnait; quand tout le monde croyait, c'était le prêtre, représentant de la foi, qui imposait son autorité ; maintenant que tout le monde raisonne, c'est le journaliste, type de la liberté de pensée, qui est l'idole du jour.

Et quelle influence ne doit pas avoir le journal, cette feuille déliée et volante, qui semble éloigner la defiance par la légèreté ; qui vient vous prendre chez vons, seul, en robe de chambre, dans le moment où vons êtes sans défense et le plus disposé à vous abandonner, et qui,

variée dans sa couleur, s'empresse de prêcher à chacun ce qu'il brûle de croire.

L'une d'elle qui semble écrite au milieu des décombres du siècle passé, au milieu des pierres éboulées de quelques vieux châteaux, sur un écu retiré de la mousse, ressuscite les maximes incrustées sur ces murailles, ravive les armoiries, répète les gémissemens des ombres seigneuriales qui habitent ces ruines, décalque les images de l'antique chapelle, et en retrace les légendes; puis, s'envolant aux mains des vieillards, console ces amans de l'âge évanoui, apporte un parfum de passé à ceux, hélas! qui n'ont plus d'avenir.

Une autre feuille guidée par le souffle du matin, va se dérouler sous les yeux d'un jeune homme au front penseur. Là, sans cesse le Dieu *Progrès* verse les rayons de son éternelle munificence; là flottent des drapeaux qui vont legiferer ou conquérir l'Europe; là, passe un char de triomphe, portant *l'esprit humain*, et traînant à sa suite, couronnes, thiares, blasons,

bules gonflées de vide! Et ce monde nouveau est à quelques pas de l'homme du mouvement; il le voit, il va l'atteindre...

Une autre feuille encore, destinée au monde des salons, se repose sur les coussins, se mêle aux cartes sur les tapis verts, reçoit la rosée qui tombe des cassolettes ouvertes, des bouquets effeuillés; elle parle philosophie, modes, sciences, théâtre; et, à minuit, une jolie femme l'emporte dans son lit, pour s'endormir avec elle. Oh! c'est pour cette heure là, qu'elle a conservé ses plus beaux récits! elle conte si bien, elle donne des détails si pleins de vérité et de grace que la dame murmure en s'endormant: « Mon Dieu, que c'est bien là mon histoire! »

Oui, mon ami, le journal règne, parce qu'il est partout, sous toutes les faces, — le journal c'est le drapeau qui commande en voltigeant la sentinelle qui voit tout du haut du rempart, la cloche qui parle à tous du haut des airs, le ruisseau qui côtoie la vie humaine, et reflète

ses rives; c'est la vapeur qui s'élève de la terre sociale, et retombe en pluie sur elle ; enfin ce sont les mille voix d'une nation qui s'entretiennent entre elles.

Tandis que nous discourions ainsi, Marie-Rose écoutait avec un air ailleurs, comme écoutant les jeunes filles. Je remarquai qu'elle ne partageait pas l'espèce de triomphe que laissait percer la physionomie de monsieur de Bellefond, s'enorgueillissant déjà de la prépondérance de son gendre futur. Elle me regardait de temps en temps comme lorsqu'elle était assise sur ce petit tertre dans le champ de Saint-Maur. Que voulait-elle dire, avec ces assurances consolantes du cœur ? Penserait-elle à refuser pour moi l'union qui se présente?... Espérance, que tu es folle!.. Mon Dieu! que cet homme si bien placé dans le monde, y prenne la renommée. la puissance, la popularité, la faveur, l'argent, tout ce qu'il voudra, mais qu'il me laisse Marie-Rose !

Nous entrâmes dans le cabinet d'antiquité

formé par monsieur du Sommerard. C'est une superbe collection de reliques du moyen-âge déposé dans les murs de l'ancienne abbaye de Cluny, qui s'élève elle-même sur le Romain palais des Thermes.

Comme j'examinai depuis quelque temps ce vaste réceptacle des richesses de nos aïeux, une pénible sensation se répandit dans mon âme, et de toutes les personnes présente j'étai le seul à la ressentir. Tout ce qui m'entourai représentait des signes fervens de la foi chré tienne. Partout c'était des objets servant a culte, où des objets séculiers, marqué d quelque signe de la croyance religieuse, d quelque preuve du fidèle servage des esprit aux idées imposées. Je voyais une fois régne la religion, le culte, les institutions auxquel j'appartiens, et j'étais dans un panorama d passé! au milieu de l'empire des morts!

Je tombai dans une sombre absorption don les tristesses allaient dans cette nature mort

s'attachant de l'un à l'autre objet. — Au milieu de ces Christs, de ces vierges, de ces missels, de ces figures à robes d'évêques, de ces rois tenant des chapelets, de ces reines feuilletant des images saintes, il me semblait que j'avais vécu de leur temps : ma vie me paraissait quelque chose de plastique, de froid , de conservé : quelque chose d'animé seulement, comme les figures de ces vieux tableaux coloré de ces nuances qui planent encore sur les roses de cent ans. Il me semblait que j'étais froid, terne, jauni, voilée d'une poussière durcie par le temps, et d'un aspect d'outre tombe comme il convient à un objet de dix siècles....

Parfois nous rêvons de revoir un instant, dans le tombeau où il dort, ce vieux Paris de nos pères, grossier, bizarre et poétique, commme le génie barbare l'avait fait. L'intérieur où nous nous trouvions en ce moment, est presque la réalisation de ce désir. Ce sont les débris du luxe de nos aieux, les caprices des millionnaires du temps, exécutés par les

mains laborieuses, et placés dans des murs de ce même temps. Et ce point du passé, encore debout au milieu du roulement des siècles, représente bien le moyen-âge. Élevé sur les débris d'un monument romain, ayant servi tour à tour d'asile au malheur et aux crimes de la royauté, au fanatisme religieux et aux plaisirs effrénés, il résume son époque, et comme un étroit flacon, il en contient l'essence.

Voici toutes les choses qui devaient s'y trouver réunis quand, il y a quatre ou cinq cents ans la vie l'habitait. Voici des meubles choisis et bien conservés, quelquefois bizarre, quelquefois d'un goût exquis, qui sont chargés d'ornemens, et portent des personnages de quoi peupler toute une ville. Voici le lit de François premier : des chevaliers tenant des trophées d'armes, forment les quatre colonnes qui en supportent le ciel.... des armures, des panaches sont semés çà et là, pour la toilette du prince; devant la fenêtre, la table d'échecs est dressée, et la partie commencée...

Vous entrez dans la petite chapelle gothique, où le jour tombe à travers de transparentes images : le grand pupitre soutient le missel ; les flambeaux d'argent font éclater leurs belles sculptures ; les manuscrits de vélin ornés de peintures, si souvent feuilletées, s'entrouvrent encore sous les doigts ; tout est resté debout depuis la dernière messe. Soulevant les portières de tapisserie, vous traversez une galerie gothique, et vous voilà dans la salle à manger. Le couvert est mis. La nappe toute brodée a reçu les cuillers en ivoire, en opale, les couteaux aux manches sculptés en petits personnages, les plats, où sont modelés et peints des animaux de toute espèce. Tout à côté, dans ce buffet, voici des vases précieux, qui ont versé l'ivresse dans tant de festins, et qui, fragiles monument du plaisir fragile, demeurent encore là.... Tout l'appartement est en ordre. L'autel est prêt, le lit, la table, sont disposés, on attend les fidèles, on attend les convives, on attend les grandes ombres qui

vont revenir ici reprendre leur place à leur foyer.

Ramure, leva entre ses mains le petit verre de François premier, qui contient trois bouteilles de Bordeaux.

— Vrai Dieu, beau sire, dit-il, qu'elle santé vous deviez là dedans porter à votre dame. Puis, il touchait tous ces objets d'un ouvré si menu et si compliqué, d'un fini à faire croire qu'en ces jours-là on travaillait à plaisir : il observait combien le temps passé était compliqué, recherché dans sa partie matérielle, et simple dans ses spiritualités.

— Chacun alors, disait-il, avait mille et mille ornemens sur ses meubles et ses habits, et deux ou trois idées dans sa tête. Nous, enfans du dix-neuvième siècle, nous avons renversé cette disposition ; nous simplifions tout à l'extérieur, et portant le bariolage, la sculpture, la broderie, la fantaisie, les mille et mille diversités dans la sphère de l'esprit.

Marie-Rose demanda alors siles divers objets qui servent actuellement à notre usage, seraient un jour, un jour bien loin dans l'avenir, ainsi conservés, thésaurîsés chez quelque génération nouvelle, s'ils seraient à leur tour passées de main en main, tournés sous les regards curieux.

— Si je le savais, lui dis-je, si je pensais que les choses qui nous appartiennent dussent parvenir par de-là les âges, aux mains de nos descendans, que ce simple anneau, par exemple, qui est à mon doigt, put jamais attirer leurs regards, je le chargerais, pour eux, d'une commission de ce siècle, d'une pensée de ma part : je graverait sur son cercle uni, je graverais ces mots : *Soyez plus heureux que nous*.

Comme nous étions sur le point de sortir, nous nous arrêtâmes près du maître de la maison qui, passionné pour ses magnifiques reliques, montrait à quelques personnes un bahu d'ébène de la plus belle conservation. Sur les divers panneaux du milieu, était représen-

tée toute l'histoire de la Sainte-Geneviève. Je m'arrêtai et j'admirai ces fines sculpture, ce gentilles figurines, où la perspective est observée de telle façon que Geneviève, en se promenant, va mettre son petit pied sur le toit d'un château voisin, et que le nœud de sa quenouille frôle le sommet de la montagne, tandis que dans le lointain, qui est sur le premier plan, passent une troupe de Huns grimaçans, conduits par un diable qui joue du violon.... Je fus occupé là, un instant, mais bientôt je cherchai du regard Marie-Rose, et, ne la trouvant pas autour de moi, je me hâtais de retourner dons la chambre de François premier, où je l'avais laissé l'instant d'auparavant. Avant d'entrer, je l'aperçu par l'étroite ouverture de la portière de tapisserie, et près d'elle, je crus voir s'animer et se mouvoir l'armure du galant monarque..... Je ne me trompais point; mais ce n'était pas un soupir rappelé du fond des siècles par sa jeune beauté, c'était un mouvement de Ra-

mure qui l'avait suivie,et qui se trouvait en ce moment entre le trophée d'armes et la cuirasse d'argent, couronnée par le casque du roi chevalier.

Il disait à Marie-Rose.

— Vous regardiez le ciel de ce lit pour savoir, n'est-ce pas, si vous n'y découvriez point encore quelque songe oublié de ce prince de la galanterie; ils étaient si différens des nôtres ces songes de gloire et d'amour!

— Non, répondit-elle d'un ton sérieux, j'examinais cette horloge de bois, avec son lourd balancier, arrêté depuis tant d'années, et je pensais qu'un cadran est si bien l'expression du présent, de l'heure qui passe, qu'on ne devrait pas le trouver debout, si loin des jours qu'il mesurait.

— Cette horloge est encore pleine de vie, répondit Ramure, mais, ayant marqué dans leur marche des jours de foi, d'enthousiasme et de vérité; elle ne veut pas régler nos jours si ternes et si vides.

— S'il passait devant elle, dit Marie-Rose avec une gaîté coquette, un amant fidèle, un cœur sincère et loyal, elle sonnerait peut-être encore ?

— Non, dit Ramure, car vous voyez qu'elle ne devine pas le mien; mais, au lieu de l'amener à notre temps, retournons plutôt au sien. Si vous vouliez seulement répondre par un regard à l'être qui vous chérit le plus au monde, cette heure d'amour passionnée et fidèle, cette heure écoulée depuis des siècles marquerait toute notre vie.

En disant cela, il passa un bras autour de la jeune fille, et voulut l'attirer sous ses lèvres; elle se retira vivement, et je ne vis plus rien.... Mes yeux étaient voilés; un froid de mort me retenait pétrifié à ma place; et heureusement je restai dans cette stupeur, car si j'avais pu me mouvoir une minute au gré de mon envie, le corps de Ramure étouffé dans mes poings de fer, aurait été renverser en roulant tout cet amas de fripperies.

Je restai au même endroit, brisé, anéanti ; personne ne le remarqua, ne prit garde à moi, pas même elle, en sortant de cette chambre... Elle me faisait horreur, le souffle de Ramure l'avait touchée... Ce fut seulement au moment de partir, et lorsque le maître de la maison nous engagea à écrire nos noms sur le registre présenté à toutes les personnes qui visitent son cabinet, que monsieur de Bellefond s'aperçut que je ne voyais rien, et ne pouvais signer ; il me demanda d'où venait cette pâleur et ce que j'avais à tressaillir ainsi ; je prétextai un étourdissement douloureux, causé par la vue de tant d'objets ; il prit mon bras, et crut me soulager en m'emmenant bien vite au grand air... Mon Dieu ! ce n'était pas de l'air qu'il me fallait ponr vivre.

Bon vieillard ! comme je l'aimais dans ce moment ; lui, du moins, répondait à mon affection ; lui, ne m'avait pas déchiré, humilié le cœur par ses préférences pour un autre : toute ma tendresse reflua vers lui.

Paula et monsieur de Bellefond me témoignèrent de l'intérêt, mais ne furent pas surpris de ce nouvel affaiblissement, car ils sont accoutumés à me voir ainsi. Le mauvais état de ma santé augemente tous les jours. Je souffre de la poitrine, et je m'aperçois du changement qui s'opère en moi par l'expression de pitié de ceux qui me regardent, car le mal physique est le seul qu'on plaigne dans ce monde...

En revenant par ces longues rues, j'avais le sein gonflé de cette jalousie haineuse qui pense au sang à verser. J'enveloppai Marie-Rose dans l'aversion que m'inspirai Ramure; j'avais besoin de faire sentir aux autres ce fiel de mon âme. Je n'adressai point la parole à mademoiselle de Bellefond; je ne lui offris point le bras, et laissai volontiers le journaliste veiller sur elle au milieu des embarras du quartier Saint-Jacques. Vainement les yeux de Marie-Rose me demandaient la raison de ces manières étranges, les miens ne lui répondaient rien.

Au moment du dîner, monsieur de Bellefond me dit gracieusement :

— Olivier, placez-vous à côté de moi ; vous êtes mal portant, mon ami, je veux veiller sur votre repas.

Alors, elle m'indiqua de la main la place qui était entre son père et elle ; je la regardai froidement, et, d'un air hautain, j'allai prendre celle qui se trouvait de l'autre côté de monsieur de Bellefond. Pendant tout le dîner, je continuai ces impertinences. On parla des armures magnifiques qui se trouvent dans le cabinet d'antiquités que nous venions de visiter.

— Comment, dit Paula, les femmes pouvaient-elles tant aimer ces cuirasses, ces casques, ces panaches, ces armures animées qu'on appelait des hommes. Ces êtres tout de valeur métallique, qui, dans leurs plus beaux succès, partageaient toute leur gloire avec la trempe de leur casque et le fil de leur épée.

— Elles aiment bien maintenant, dis-je avec

amertume, un automate de salon, qui n'a d'esprit que ce que le coiffeur en met dans ses cheveux ; ou bien une fadaise, une grimace, un mot épicé d'un esprit de convention. Est-ce que le vrai mérite, est-ce que les qualités de l'âme auront jamais la prééminence devant des êtres tout d'extérieur et de sensations frivoles ?

Marie-Rose fit la moue, Paula m'abandonna volontiers ses compagnes, Ramure eût répondu dans tout autre moment, mais la part d'une excellente truite qui venait d'arriver sur son assiette, l'absorbait entièrement.

En sortant de table, je voulus passer devant Marie-Rose pour aller offrir la main à sa cousine, lorsque je la vis elle-même tendre la sienne à Ramure. Alors mon cœur se fondit de tristesse, j'étais venu à bout de me faire haïr. Je m'étais abandonné aux fantaisies de mon animosité, sans songer où j'allais. Je vis avec effroi mon ouvrage..... O Marie-Rose ! femme

tant aimée! est-ce que j'étais digne de tes regards? est-ce que je ne devais pas me contenter de l'amitié, de la pitié que tu me donnais? Ah! pour les posséder encore, pour obtenir mon pardon, rien ne me coûtera : je m'humilierai à toute heure de ma vie, je prosternerai toutes les puissances de mon être devant toi.

Alors j'essayai de lui parler, elle ne me répondit rien. Je me chargeai de lui offrir une tasse de café, que monsieur de Bellefond venait de verser; elle détourna la tête, et dit, en s'adressant à sa cousine, qu'elle ne prenait jamais de café le soir. Un instant après, je m'aperçus qu'elle avait les pieds sur le parquet, et je courus lui chercher un coussin dans la pièce voisine. Elle me laissa faire, et, à l'instant où j'arrivai, elle tira vivement un carreau de tapisserie qui était près d'elle, et y installa ses pieds vêtus de satin, me laissant avec mon coussin à la main. Je le posai près d'elle, humblement, sans rien dire, et me résignai dans ma disgrâce.

On parla d'aller passer la soirée aux Tuileries, le temps était devenu incertain.

— Je déteste, dit Marie-Rose, ces jours mêlés de pluie et de soleil qui mettent vos projets, et quelquefois vos plus chers intérêts, aux caprices d'un nuage ; ils ressemblent aux personnes qui changent d'humeur sans raison, et exposent votre tranquillité, votre bonheur, sur la première bourrasque chagrine qui peut venir à éclater.

J'avais mérité tout cela : je ne pus que me taire et souffrir.

Alors Ramure offrit une loge d'Opéra.

Tandis qu'on se préparait, que ces dames prenaient leurs chapeaux et leurs mantelets, je me disposai à me retirer ; je passai devant monsieur de Bellefond qui était dans l'embrasure d'une croisée.

— Mon ami, me dit-il, vous devriez venir avec nous ; je crois que vous avez besoin de distraction.

Je refusai en disant que j'avais une fièvre aiguë, et ne pouvais me soutenir.

A peine avais-je répondu cela, que Marie-Rose, que je croyais dans sa chambre, se trouva derrière nous.

— Vous êtes donc vraiment malade, me dit-elle avec un accent de pitié adorable.

Elle m'avait déjà pardonné.

— La musique vous fera du bien, ajouta-t-elle, acceptez la proposition de mon père, si vous le pouvez.

— Si vous voulez, mademoiselle, certainement je le pourrai, répondis-je.

C'était bien bête, sans doute, mais une larme qu'elle vit dans mes yeux m'excusa, et acheva ma pensée.

Je m'étais engagé inconsidérément à aller au spectacle. En route, je songeai aux inconvéniens de cette démarche, non que je craignisse d'être vu, je jouis trop complètement des avantages de l'obscurité, pour penser que

qui que ce soit s'occupe à me regarder et à me reconnaître, mais parce que je m'étais promis à moi-même de ne jamais me mêler à ces jeux des hommes, que je ne peux partager entièrement, à ce train des plaisirs, qui a, pour l'humble retiré, l'insolence du charivari. Je croyais me soucier peu de ces distractions, parce qu'on prend ordinairement le parti de dédaigner ce qu'on ne peut connaître; mais il y avait sans doute, au fond de ma retenue, la crainte de les regretter après les avoir goûtées.

Tout en songeant à cela, je me trouvais dans la salle de l'Opéra, au fond d'une loge d'avant-scène. Je plaçai mon siége dans le coin d'où on découvrait le moins le théâtre, tout au fond, derrière la colonne; j'usai, pour ne pas voir, d'autant de précautions, qu'on en prend ordinairement en sens contraire; me contentant pour toute fête d'être auprès de Marie-Rose; de toucher du pied le bas de sa robe; et la main posée sur sa chaise, d'épier les momens de bienheureuse fortune où, s'appuyant sur le

dossier, elle venait d'elle-même, presser mes doigts de ses belles épaules.

Du coin obscur, où tout le monde me laissait rêver en paix, je pouvais juger de la haute position de Ramure, et de son importance présente. Dès que nous fûmes assis, la loge s'ouvrit à toute minute pour laisser entrer des gens qui venaient le saluer, s'informer de sa chère santé, et l'accabler de leur sollicitude.

Au départ de l'un, il nous disait :

— C'est un riche mécanicien, qui vient de mettre en mouvement les voitures de fer galvanisé; il veut que je parle sérieusement de la marche de sa machine, et que je prouve au public qu'un cheveu de l'industrie tire mieux que quatre bœufs.

Quand un autre sortait :

— Celui-ci est un statuaire qui vient de terminer son œuvre; il croit avoir fait descendre le feu sacré dans son bloc de marbre, mais pour que cette merveille existe, il faut qu'on la voie,

et il vient me demander d'appeler la foule autour d'elle.

Et quand la porte se refermait encore :

— C'est un homme d'état en quête d'un article, disait-il ; il est pressé d'appliquer ce qu'il a fait pour le bien public à son bien particulier ; et il accourt me prier de sonner sa victoire, et de lui délivrer son brevet de grand homme.

Ainsi, ils venaient tous implorer le journaliste, le grand-maître de l'opinion publique ; ils venaient le conjurer d'attirer sur eux la renommée, car ils auront beau être tout, et avoir tout fait, ils ne sortiront jamais des ténèbres, que Ramure n'ait prononcé le solennel *fiat lux*.

On donnait les Huguenots.

J'avais bien juré de ne pas prendre garde au spectacle, mais une note de Dupré vient me faire écouter. Il y avait là, plus qu'un vain plaisir, plus qu'une mode et un jeu du monde, il y avait un aliment pour l'âme, et une des

beautés grandioses de la nature. Alors, je cédai, je me laissai aller à tout l'intérêt de cette pièce, de cette longue harmonie dramatique. Au dernier acte, quand la mort va descendre dans ces troupes de Huguenots, quand l'heure du massacre sonne, il me semblait que les carabines qui allaient cribler ces hommes, tonnaient dans ma poitrine. Ils devaient être bien vengés plus tard, ces fanatiques traitreusement assassinés. Les descendans de ces prêtres qui bénissent les armes homicides et qui chantent en cœur :

Glaives pieux, saintes épées,
Qui dans un sang impur bientôt serez trempées,
Vous par qui le Très-Haut frappe ses ennemis,
Poignards sacrés, soyez bénis.

Les descendans de ces prêtres devaient recevoir des blessures plus sourdes et plus douloureuses que celles causées par ces balles qui hachaient les huguenots sur le pavé.

Ces impressions s'effacèrent pendant le ballet. Alors je souriais à la grâce de ces auto-

mates de chaire humaine, à ces planches peintes qui viennent habilement se poser en manière de forêt, et à ces feuilles de carton qui s'agitent comme les vagues de l'Océan, à ce flambeau de verre qui prétend éclairer une contrée. Ici l'illusion cherche sans cesse à s'approcher de la réalité, et la réalité, à son tour, s'efforce d'atteindre aux visions les plus idéales de nos rêves.

Je me laissai aller à l'enchantement de cette heure.

Julien, toi qui a passé ta jeunesse à Paris, tu as habité ces salles de spectacles, tu connais cette chaleur amollissante, cette lumière qui ne se répand que pour éclairer vos rêveries, ce puissant entraînement de la musique, qui vous apprend à céder à tous vos entraînemens, cet accord unanime de la foule à sentir que la volupté est la seule puissance et le seul bien, cet oubli complet de toutes les affaires de raison que l'on a laissées au dehors, cette atmosphère de flamme et de langueur, cet opium

qui vous dévore en ne vous faisant croire que vous mourez de bonheur, toute cette fièvre délicieuse qui vous forcerait à aimer l'étrangère assise à vos côtés, si vous pouviez frôler les fleurs de ses cheveux et ses cheveux. Toi, Julien, toi qui sais tout cela, songe à ce que je devais éprouver auprès de Marie-Rose, mon âme et ma vie.

Heureux insensé, tantôt je voulais rester avec elle dans ce paradis des hommes, en savourer goutte à goutte toutes les voluptés, me faire une existence de respirer l'air, qui enveloppait ses épaules et son cou, il me semblait que c'était pour cela seulement que Dieu m'avait créé; je ne demandai plus rien à l'avenir, comme j'avais oublié tous les temps précédens. Alors un mot qu'elle prononçait était un événement pour moi, je l'attendait ce mot, avec anxiété et j'y pensai long-temps après que le son en était évanoui... N'importe qu'elle parole, j'y répondais avec une chaleur et une admiration qui remplissait mes yeux de larmes. Tantôt l'aimant devenait trop

puissant; j'aurai donné ma vie, pour pouvoir me pencher un peu plus près d'elle, pour la toucher de mes lèvres. La contrainte imposée par la foule, le feu qui me brûlait le sang, tout cela se heurtait, et me brisait; je frappais mon front comme atteint de folie.... Par moment, j'espérais que le feu allait prendre à la salle; on ne parle que de théâtres brulés.... ô bonheur, une langue de flamme parcourait les hauteurs de ce bois imprégné d'huile, il allait s'embraser, toute cette salle se remplit de cris et de fumée.... Au milieu de ce tumulte, je pourrais la presser dans mes bras, l'emporter dans mon sein.... Mais non, la flamme se retirait, le calme régnait, la tranquillité implacable m'imposait sa chaine de fer...

Je passai ainsi une partie de la nuit, et ces heures de spectacle, tandis que les autres hommes ne s'inquiètent guère de cette fin de leur journée, deviendront un souvenir dans ma vie.

XV.

Fantaisies du Malheur.

Dévoré par la haine ou l'amour,
Chaque homme a son Caucase et nourrit son vautour.
EDGARD QUINET.

Le roi ne vient-il pas de donner la croix d'honneur à ce Ramure, pour je ne sais quel livre qu'il a écrit sur la moralité dans les colléges; lui, qui ferait demain une Priapée, si quelque

Mécène la lui achetait. Aussi dit-il que c'est un honneur fait à son habit, et qu'il redevient libre en écrivant en robe de chambre. Nous sommes, je ne me lasse pas de le dire, nous sommes de bien faibles êtres, Julien. Cette misérable décoration, dont je ne voudrais peut-être pas si on me la donnait, a excité en moi une violente envie. C'est un signe de distinction qui inonde les autres classes et qui n'illumine que bien rarement les robes noires du clergé. Ainsi sans avoir l'amour de mon état, j'en ai l'orgueil! — L'orgueil! oh! la Genèse a menti; Dieu n'a pas précipité ce démon en enfer; — il reste sur le globe; — c'est sa veine féconde qui est la source universelle où se puise le sang de nos cœurs; sa chaleur est celle qui anime notre regard, colore notre front, fait gonfler notre narine. L'homme ainsi ne peut jamais être humble, ni les martyrs chrétiens, ni les moines, ni tous ces hommes qui ont inventé l'humilité, ne furent humbles. Les inconséquens! parce qu'ils avaient

découvert un nouveau genre de triomphe, parce qu'ils avaient innové dans la renommée, ils se croyaient humbles. Les martyrs avaient un bûcher qui éclairait le monde, les Cénobites se ceignaient une corde aux reins, que les rois venaient baiser, ils se croyaient humbles! Non, les premiers solitaires, comme les derniers trappistes, n'ont jamais connu l'humilité. Ce qu'il y aurait de vraiment humble, ce serait moi, le véritable martyr supplicié par le dédain du monde, le véritable Cénobite jeté dans la solitude par l'oubli de tout, si seul ainsi, au milieu de mon abaissement, je bénissai Dieu dans le silence.

Je hais tant Ramure, et je me complais si profondément dans cette partie sombre de mon âme, qu'il faut (je le sens bien) qu'elle soit naturelle et légitime comme la partie lumineuse de l'amour. Vouloir, pour perfectionner le cœur de l'homme, en ôter la haine et y laisser l'amour, est une idée fausse. Cette beauté là, si on pouvait l'obtenir, ne se com-

prendrait pas plus qu'un jour dont on ôterait l'ombre du matin et le crépuscule du soir, qui seuls, le plaçant dans un cadre noir, font qu'il est le jour.

Si jamais mon habit de prêtre m'a lié les bras et étreint la poitrine dans un cercle de fer, c'est bien lorsque je regarde Ramure et que je pense que, sans cette maudite chaîne, je pourrai l'appeler en duel, le tuer ou mourir et, en tout cas, n'être plus jaloux.

Hier, il a pris assez lestement une rose qui était à la ceinture de mademoiselle de Bellefond, et, lorsqu'il tenait cette fleur, cette fleur que j'aurais voulu adorer à genoux :

— C'est pour bourrer ma pipe, a-t-il dit en regardant cavalièrement Marie-Rose, elle en sera doublement suave et parfumée.

J'aurais eu tant de plaisir à le caresser, d'une autre fumée, sortie d'une autre pipe !

Le duel est absurde dans les querelles d'idées : interrompant la discussion par une œuvre de sang, il ne fait que retarder la solution

au lieu de l'avancer. Vous n'êtes pas d'accord sur le taux du sens électoral; les questions de statistique et de moralité se présentent en foule et, au lieu de les examiner, l'honneur vous enjoint de quitter vos habits, de croiser vos épées, et d'aller faire panser vos blessures.

Proposition :

Tous les habitans doivent être appelés à fonder les lois qui les régissent.

Réfutation :

Une pointe d'acier dans la chair.

Ridicule amalgame de l'âme et du corps! Une blessure qui ne fait point de mal à l'objet attaqué, à l'idée; une victoire qui ne lui profite en rien; une réponse qui ne répond pas!

Mais vive le duel pour les passions brutales, pour la jalousie. Deux taureaux se battent pour une belle génisse : sous le soleil de juin, ils rougissent la terre brûlante de leur sang. Ils sont deux, il n'y a de bonheur que pour un, il faut que l'un des deux s'en aille. Cela est lo-

gique au moins : le duel est significatif, il termine quelque chose.

Il doit être rare qu'une telle haine survive à un duel : l'approche de la mort doit changer l'importance des choses de passion. Sur la terre du combat, on meurt ou l'on pardonne.

Quelques jours de crainte et d'espérance s'écoulaient ; tantôt en voyant Marie-Rose avec son père, toujours naïve et bonne, et s'occupant toujours de ses fleurs et de sa maison ; je ne pouvais croire que tout cela dût soudain changer, que ce cours de vie pieuse pût se transformer en intrigue d'argent, que la misérable spéculation du mariage fut un seuil de cette habitation si pudique et si sainte. Tantôt le souvenir des aveux de Marie-Rose, cette prévoyance, cette raison hâtive des jeunes filles, qui se mêlent de faire du positif, et qui s'exposent aux chances d'une union mal assortie, pour l'amour des places ou de la propriété

tout cela m'éclairait tristement et je pressentais ce qui allait arriver.

Lorsque, aujourd'hui, toutes ces incertitudes ont cessé; j'ai reçu, tu ne croirais jamais cette politesse extrême, j'ai reçu une lettre de faire part du mariage de mademoiselle de Bellefond et de l'homme de lettres, Adrien Ramure.

Sans savoir pourquoi je sortais, ni dans quelle intention j'allais chez monsieur de Bellefond, je m'y rendis à l'instant. J'entrai dans la chambre de Marie-Rose, elle avait le dos tourné à la porte, et, la tête penchée sur une petite table, elle écrivait attentivement.

Depuis un instant, je restai sur le seuil, la regardant en silence... un sanglot sortit de sa poitrine; elle cacha son visage dans ses deux mains. Je m'approchais; alors, au bruit que je fis, elle tourna la tête, et je la vis baignée de pleurs. Ces larmes, qui me rappelaient toute sa faiblesse, m'indignèrent davantage; je leur répondis par un sourire insolent.

— J'ai reçu de vos nouvelles, mademoiselle, dis-je, et je n'ai pas voulu différer ma visite de félicitation. Je jetais ma lettre de faire part sur la table.

Elle fit un mouvement de surprise; elle ne croyait pas qu'on les eût déjà distribuées, mais en me voyant prendre ce ton, elle essuya ses yeux, et répondit froidement :

— Ce n'est pas nous qui avons donné la liste des adresses... celle-ci a été mise par mégarde... mon père comptait aller vous annoncer lui-même.....

Je l'interrompis en souriant toujours :

— En effet, c'est une manière étrange, pour moi, d'apprendre cet événement : le seul titre d'ami de la maison, aurait dû empêcher qu'on me le fît savoir ainsi, par ces annonces vulgaires, ces *lettres de faire part,* qui du reste sont, pour la pudeur des femmes, ce que les deux lettres du bourreau sont pour l'honneur des hommes.

Elle me regarda avec hauteur.

— Je vous comprend très-bien, mademoiselle, ajoutai-je, vous voulez prétendre que je n'avais *pas de droits*, c'est-à-dire, que notre liaison n'avait pas été constatée par des paroles positives, des aveux formels, et enregistrée dans ces lettres d'amour, papier timbré des liaisons vulgaires, qui appuie la probité du cœur. Ce sont bien plutôt ces billets de quatre pages qui n'engagent à rien, ces circulaires de galanterie où s'entassent des sermens usés aux pieds de vingt maîtresses, ces placards affichés dans tous les boudoirs, ces déclarations complètes qui exposent au grand jour et déflorent les secrets les plus intimes de l'amour. Le don du cœur est plus secret : le caractère de sa solennité est dans le signe le plus fugitif. Par mes timides visites, par le retour continuel de mes pas au seuil de votre porte, par ce regard ardent et voilé qui vous cherchait chaque fois que, devant nous, on soulevait une des grandes questions de la destinée, chaque fois qu'il y avait à sentir une

belle ou une grande pensée, par les tourmens que cet homme me causait lorsqu'il approchait de vous, par la fièvre qui m'a lié huit jours à un lit de douleur, quand une fois, j'ai cru que son souffle vous avait touchée, par tous les instans de ma vie, par tous les pores de mon être, j'ai écrit avec mon sang que j'étais à vous, vous m'avez répondu que vous étiez à moi.

Effrayée de cette effervescence, et tremblante comme si ces droits que je revendiquais eussent été ceux d'un père, et qu'il y eût crime à les braver, étourdie de cette culpabilité inattendue, et ne trouvant pas une parole pour se justifier, Marie-Rose restait dans la plus complète immobilité. Plus irrité encore par cette résistance passive, dans une contradiction nerveuse, j'enfonçai si fortement un cachet que je tenais dans le cuir du bureau, que le manche de cristal se brisa entre mes doigts, vint enfoncer dans ma main sa pointe dentelée, et la couvrit de gouttes de sang. A cette

vue, Marie-Rose sentit son cœur qui se fondait: plus de crainte, plus de colère, elle se laissa pencher vers moi, et ses lèvres s'appuyèrent sur ma main déchirée.

— Oh! femmes, enfans! m'écriai-je, qui ne plaignez pas un homme pour le sacrifice inutile de sa vie, et qui vous attendrissez sur lui pour une faible déchirure de sa chair, qu'il ne sent pas... Oh! mille pointes de verre dans ma poitrine me feraient moins de mal que.....

Elle m'interrompit :

— Injuste! s'écria-t-elle, ces droits que vous prétendez avoir sur moi, ces droits sacrés, je les reconnaissais ainsi que vous, quand vous ne les réclamiez pas si durement. — Tenez, monsieur, voici la lettre de faire part que je vous adressais, moi.

Elle me tendit le papier écrit qui était sur le bureau, et ses yeux retombèrent sur ma main qu'elle avait gardée entre les siennes, et dont elle essuyait le sang avec son mouchoir.

Je pris la lettre, et je la lus en tremblant :

« Au moment de contracter une autre union, je sens plus vivement les liens qui m'attachaient à vous. Ces liens sont peut-être imaginaires. Peu accoutumée au langage du monde et des hommes, j'ai peut-être donné une trop grande valeur aux paroles usitées envers les femmes; peut-être aussi, ce que je croyais voir d'affectueux en vous, n'était-il que le reflet de mon cœur. En effet, tandis que vos yeux et quelquefois votre bouche, avaient l'expression de la plus vive tendresse, jamais cette tendresse ne s'est appuyée sur une parole précise, jamais votre confiance n'est venue la sceller. Je ne sais rien de votre vie, hélas! j'ignore même s'il vous est permis de la consacrer : ainsi, je risque en parlant la première d'être prise pour une enfant présomptueuse et ignorante des formes convenues...., mais qu'importe cette fierté de jeune fille et cette petite vanité compromise; sans rien demander, sans rien attendre, je vous rend l'arbitre de ma destinée. Si ce mariage vous fait souffrir, il ne s'accomplira pas...

Je me jetai à ses genoux en fondant en larmes.

— Marie-Rose, lui dis-je, je te jure que je ne suis lié à aucune femme, que jamais nulle créature humaine n'a reçu mes sermens.

— Et cependant ?...

— Et cependant... ô pitié! aie pitié de moi ! ne m'en demande pas davantage.

— Nous ne serons donc jamais unis?

— Jamais... mais nous avons l'amour. Oh ! si tu savais ce que c'est que d'aimer et d'être aimé, dans le moment où on le dit et où ce mot devient le lien de deux existences.

— Faut-il donc sacrifier toute sa vie à ce moment?

— Il paierait des années d'enfer. Parle-moi, femme bien-aimée; crois-tu qu'il n'y a pas plus de délices dans ce constant regard de deux âmes qui s'aiment, au milieu du désert des hommes, que dans le luxe, les bijoux, les cachemires que tu refuses : va, crois-moi, laisse ce train d'équipage, de domestiques, de

salons à ces femmes qui ne peuvent plus rien sentir et rien inspirer : c'est le bonheur de celles qui n'en ont plus.

— Olivier... nous pourrons donc toujours nous voir.

— Toujours ; comme à présent ; heureux et purs sous les yeux de ton père. Si quelque chose peut donner une idée du ciel, c'est la tendresse et l'innocence réunis. Aimerais-tu mieux, toi, céleste amie, toi, faite pour être la sainte de l'amour, ces sentimens mal faits, informes, qui n'ayant en eux nulle partie complète pour assurer leur constance, se font river sur le cou la chaîne du mariage, qui, pour trouver du bonheur dans l'être choisi, ont besoin d'y joindre les charmes d'un domaine, d'une rente, d'un hôtel.

— Oh non !... mais comment aujourd'hui dénouer avec Ramure ?

— Vous m'offriez dans votre lettre de rompre cet engagement.

— Je croyais qu'à cette confiance vous ré-

pondriez par la vôtre ; que vous m'apprendriez enfin la position où nous sommes l'un vis-à-vis de l'autre, et qu'en déclarant à mon père que je refusais définitivement l'union de Ramure, je pourrais lui annoncer que c'était pour celle d'un homme plus aimé; ou lui dire au moins quel motif me séparait de lui... heureuse pour son seul amour de renoncer à toute autre félicité.

Comme je me taisais d'un air sombre, elle ajouta :

—Je regarde de tous cotés et je ne sais où trouver un moyen de rompre cet engagement. Entre nous deux, nous n'avons pas une idée. Je suis une pauvre aveugle, et je ne trouve pour me conduire qu'un aveugle comme moi... Et les lettres sont envoyées... et les annonces vont se faire... et dans quelques jours... mon Dieu! mon Dieu! faites que les jours ne viennent pas... Oh! si je pouvais parler à mon père! Mais hélas! il voudra savoir le secret de tout ceci ; il me demandera quel est celui pour qui

je renonce à tout le reste, et quelle cause nous sépare? que pourrai-je répondre alors? si ce n'est qu'il ne m'estimait pas assez pour me le dire...

J'étais toujours à genoux, ou plutôt couché devant elle; ma poitrine se fendait de douleur; mon secret venait sur mes lèvres, et mes larmes l'arrêtaient. Lorsqu'elle prononça ces derniers mots, je levai le visage vers elle, dans une angoisse inexprimable en murmurant :

— Eh bien! tu lui diras...

Alors nous entendîmes de loin les pas de monsieur de Bellefond, je m'éloignai précipitamment.

XVI.

Une Ombre à vos côtés.

Il vaut mieux voir sortir, crois-moi, quand la nuit tombe,
Un poignard du fourreau, qu'un spectre d'une tombe.

ALEXANDRE DUMAS.

OH ! les cloches ! les cloches ! j'entendrai donc toujours rouler autour de moi ce son funeste ! Plus que toute autre influence du dehors, celle-ci m'apporte de poignantes douleurs. Il me

semble que c'est le malheur même de ma destinée qui prend une manifestation, et devient saisissant aux sens. — Ce que j'éprouve à l'entendre, est la sensation que doit causer la voix de son maître sur l'esclave qui reposait à l'ombre d'un arbre... Et quel maître! et quelle voix! Elle se fait entendre tout à coup, dans quelque moment de mansuétude et d'oubli; elle vient comme un ordre d'en haut, invisible et surhumain, auquel on ne peut avoir la pensée de résister; elle vient me chercher dans quelque lieu que je me trouve; elle pénétrerait dans la retraite la plus profonde où je serais allé m'ensevelir, dans les bras même de l'amitié, et sur le cœur le plus tendre qui m'aurait offert un asile, pour me ramener où la chaîne m'attend.

Du moins, si au pied de cet autel je pouvais prier, si ma volonté seule m'y conduisait, si j'allais, dans une ardente invocation, demander au ciel de me sauver de ce cruel amour... ou de sauver cet amour du danger

qui le menace, et, qu'au plus sombre du sanctuaire, je pusse baiser le pavé du temple, appeler Dieu en secours, et pleurer... Mais non, je n'y vais que pour paraître en public, que chargé de lourds ornemens, que paré d'une raide étoffe où la croix se dessine en or sur le drap de soie; je n'y vais que pour célébrer cet assemblage d'anciens rites, de signes symboliques, de paroles commémoratives, qu'on nomme le culte catholique. Culte matériel, lourd encens, qui retombe sur la terre, malheureuse coutume qui a blasé la prière, congelé à jamais les élans du cœur, enfermé les soupirs dans le verset d'un psaume, mis à heure fixe l'élévation de l'âme vers Dieu, tandis que l'homme ne devrait jamais dire qu'une seule prière : « Mon Dieu, ayez pitié de moi. »

Depuis une heure, ce son de cloche résonne dans ma poitrine, et il me semble plus formidable que jamais : il me paraît aujourd'hui chargé de funestes présages, et comme le tonnerre rapproché du monde de douleurs...

Deux heures du matin.

Julien, je suis un misérable, un maudit. L'assassin qui poignarde courageusement son homme à visage découvert, est plus approuvable que moi. Je ne sais ce qu'il arrivera de ma mauvaise action, mais il faut que je te la confesse, car jusqu'à présent, Dieu seul la connaît, et cette situation m'effraye; j efrémis de me trouver ainsi tête à tête avec le juge.

Marie-Rose a retardé de quelques jours la célébration de son mariage, mais elle consentira peut-être de nouveau à son accomplissement, parce qu'elle est faible, parce qu'elle obéit à son père, parce qu'elle n'a point de motifs plausibles pour résister, et point d'espérance ailleurs; parce que, tout en m'aimant, elle ne hait pas le spirituel écrivain.

Ce soir, je sortis pour fuir ce son de cloches qui m'accablait de sa puissance, et me poursuivait de ses présages de mort; j'entrai dans

un cabinet de lecture, et je pris machinalement un numéro de la *Presse*. J'y vis, dans un des premiers paragraphes, des injures dirigées contre un de mes amis, et signées des initiales de Ramure. C'était encore une manière qui lui avait été donnée de m'être hostile : il attaquait un homme que j'estime et que j'aime. Le jeune Morand, dont je t'ai quelquefois parlé, a fait avec moi une année de séminaire; au bout de ce temps, il nous a quittés pour se livrer entièrement à l'étude des langues orientales, et rentrer dans le monde dont il avait peine à se détacher. Ses connaissances réelles ont fait désirer sa collaboration dans un journal légitimiste, où il rend compte de tous les livres de linguistique. C'est lui dont Ramure, dans ce numéro de la *Presse*, dénigrait le savoir et les prétentions.

Eprouvant le besoin de faire partager ma haine à quelqu'un, je pris la feuille provocatrice, et j'allai, vers huit heures, trouver mon docte orientaliste. Il mettait de l'essence de

rose à ses favoris, et partait pour aller au bal. Je lui lus l'article, en appuyant sur les mots les plus offensans.

— Mon cher, me dit-il, tu devais venir il y a une heure, tu aurais trouvé le savant, et la calomnie portée contre son érudition, l'eût sans doute rendu furieux; maintenant tu ne trouves que le dandy, qui a bien l'honneur de te saluer, car la comtesse l'attend.

— Elle attendra un quart-d'heure de plus, lis au moins cet article.

— Il faut encore que je passe chez Prévost pour acheter son bouquet.

— Tant que tu voudras, mais lis donc.

Il parcourut les impertinentes lignes, et je le vis ébranlé.

— Voyons, ajoutai-je, réponds quelques mots.

— Eh bien, oui, dit-il, demain.

— Non, pas demain, ce soir, car dans deux jours, on aura oublié ce dont il s'agit.

— Et puis, reprit-il, quand j'aurai écrit, il faudra aller porter cela aux presses du journal,

rue du Croissant, et perdre la cire vierge de mes bottes, je te remercie de tout mon cœur.

— Morand, ton caractère est attaqué; on t'accuse de vendre du savoir hasardé, quand l'autre vient à te manquer; songes à ton honneur.

— Eh bien! dit-il, je sauverai mon honneur, si tu veux sauver mes bottes. Je vais répondre quelques mots, les signer, et tu les porteras à l'imprimerie.

J'y consentis, et, après avoir revu l'article, il fit une courte réponse, qu'il me donna à lire. Je la trouvai faible. Moi, je l'aurais écrite avec du fiel.

— Je pense, dis-je en la lui rendant, que cela ne signifie rien du tout, qu'il vaut mieux se taire que de répondre ainsi.

— Alors voici la plume, ajoute ce que tu voudras; ma signature est au bas, on imprimera sans examen. Discute, attaque, riposte, fais de l'escrime littéraire, scientifique, etc., moi, je vais danser.

Il sortit, l'enfant, et toute sa douce gaîté avec

lui. Je restai pensif dans cette petite chambre, qui me sembla devenue soudain sombre et froide; je restai seul avec ma haine et mes tourmens. J'appuyai ma tête dans ma main, et m'abîmai dans ce regret de la vie, qui nous saisit dans les momens les plus accablans d'une destinée perdue. L'image de Ramure était avec moi; elle me saturait de toutes les douleurs; elle flamboyait comme une machine à torturer; j'avais son nom sous les yeux; il me semblait voir rire ce nom sardonique et grimaçant, rire de ce que, d'aucune manière, je ne pouvais l'atteindre... Après une heure de cauchemar, je ressautai sous le coup d'une idée atroce qui venait de frapper mon cerveau; mon cœur battait à m'étouffer; il se passa des minutes avant que j'eusse le courage de fixer de nouveau cette idée, et de savoir ce qu'elle était... Je la sentais là, dans ma tête et n'osai la soumettre à l'examen, de peur d'en avoir horreur, ou de la sentir s'évanouir comme une chimère.

Enfin, j'osai envisager cette idée : c'était l'infernale inspiration d'ajouter à cette froide réponse de Morand, quelques mots pleins d'outrages qui demandassent du sang; et une voix intérieure ajoutait : *il y aura un duel, Ramure sera tué.* O lumière fatale! ô révélation d'un génie féroce! *Ramure sera tué;* ce mot me rendait ivre comme un animal à la vue du sang. Je savourais à pleins flots cet infernal bonheur; sa possession me fit perdre l'esprit. Je pris la réponse écrite par Morand, et j'y intercallai, en me livrant à mes inspirations, des paroles à souffletter un homme, à lui verser du plomb fondu dans les veines, à le déchirer jusqu'à lui faire crier : Vengeance!

Et puis, fou de joie et de colère, je pris le papier provocateur, et je courus à l'imprimerie du journal; je jetait la note de Morand. Signée de son nom, elle fut de suite donnée au compositeur; la machine humaine et la machine de fer se mirent à fonctionner; et le crime fut consommé.

Maintenant, en me retrouvant chez moi, en revoyant toute chose semblable, et dans l'état où je l'avais laissée, il me semble ne pas être sorti d'ici : je ne crois plus avoir fait cette action ; je me regarde, je me touche, et ne puis me croire un assassin : et cependant, Julien, un pressentiment me le dit, le crime est consommé.

Et Morand est au bal!... danse pauvre enfant.... la danse des funérailles. Va choisir un bouquet dans les vastes corbeilles, prend-le des fleurs les plus belles et les plus fragiles, il durera encore plus long-temps que toi... offre-le à ta comtesse, et vois autant de jours de bonheur, qu'il y a de tiges dans son groupe parfumé ; fais de rians projets ; accepte des invitations de fêtes ; souscris à des banquets ; amasse bien des lendemains, et tu es condamné à mort pour le jour qui vient; un ami a signé ton arrêt.,, il ne s'effacera pas.

A midi.

Les mots intercalés dans la note de Morand, ont portés leur fruit : le moment du combat est fixé ; les témoins, les armes sont choisis. Le sort commence à traduire en fait, les paroles que j'ai entendues dans la chambre de Morand : *Il y aura un duel, Ramure sera tué.*

Dans la nuit.

C'était ce soir, vendredi, à six heures, qu'on devait se rencontrer au bois de Vincennes. J'étais repoussé par ma profession, de cette scène solennelle ; mais, en ce moment, il m'eût été impossible de rester dans une place où j'eusse eu l'air de goûter le repos. Dès cinq heures, j'allai errer autour de la demeure de Morand, pour apprendre plutôt son retour.... s'il revenait. Sa rue des Minimes est assez déserte, et pleine de vieux bâtimens et de mai-

sons en constructions. Je m'assis sur un tas de pierres. Un ciel resplendissant m'oppressait de sa paisible magnificence; un rossignol de muraille, chantait au-dessus de ma tête.... Je laissai aller mon front dans mes mains, et je tombai dans des tourmens de cœur, dans des angoisses dignes d'expier mon action, si elle avait pu être expiée...

Tuer un homme ainsi de loin! en se cachant! Oh! qu'il est heureux celui qui peut se battre! Seul, sans bruit, de par sa simple autorité, sous un toit de verdure, dans l'ombre d'un bois, il se venge d'une injure. Il lui plaît d'exposer sa vie pour sa fantaisie d'honneur; et son avenir, ses espérances, ses lendemains les plus précieux, il va tout offrir à son idole. Il est tranquille, sans remords; s'il attaque une vie, c'est en mettant la sienne en avant. Oh! qu'il est noble et beau le duéliste auprès de l'assassin!

Mais l'assassin approche encore de sa victime il s'expose à ses coups; il s'expose à

ceux de la justice; l'empoisonneur même, la lie des meurtriers, agit encore, commet le crime de sa main. Mais moi, qui me cache ainsi dans l'ombre pour tuer! assassin plus lâche que l'assassin, plus lâche que l'empoisonneur, misérable prêtre!

Cependant je n'étais pas né pour le crime, car j'en souffre trop; je n'avais pas dans le système osseux, le crochet aigu de la bête féroce : Castin, Lacolonge, Lacenaire, je ne vous ai jamais compris.

Parfois je m'inquiétais de ma figure au milieu de cette rue; je souffrais de me montrer ainsi attendant, pâle, défait, à tous ceux qui passaient; mais soudain l'idée du combat me revenait dans l'esprit; le tourmentateur reprenait son instrument de supplice, et je ne sentais plus rien que son fer rouge. Quatre heures se passèrent ainsi; l'ombre vint griser l'espace, et rien ne changea dans ma position. J'errai entre les inquiétudes que m'inspirait le danger de Morand, et le pressentiment de

la mort de son adversaire qui ne m'inspirait plus de haine ni de soif de sang; j'avais goûté à ce breuvage, et il m'avait fait soulever le cœur de dégoût; je n'en voulais plus.

Vers neuf heures, le vif roulement d'une voiture m'arracha à ma stupeur. Morand, sans me voir, sauta du cabriolet, et monta chez lui précipitamment; je le suivis avec peine, mes jambes tremblaient, et les lourds battemens de mon cœur venaient encore appesantir mes pas. Morand s'était jeté dans un fauteuil; sa pâleur était affreuse; ses yeux ternes n'avaient plus de regards; ses membres pendaient brisés; on eut dit qu'il avait laissé toute sa vie en expiation sur un tombeau creusé par lui.

Je savais déjà ce qui était arrivé.

Il me regarda :

— Blessé... dit-il.

— Blessé! répétai-je avec un accent de joie.

Il comprit cet éclair d'espérance et cet ardent désir : il répondit par un tournement de tête négatif.

— Blessé mortellement, ajouta-t-il avec une tristesse pénétrante... la balle est entrée sous la clavicule, on n'a pu l'extraire.

Nous gardâmes un bien long silence; puis, Morand se leva et dit dans une exaltation déchirante :

— Mon Dieu, comment cela s'est-il fait! pourquoi l'ai-je tué? Je ne le haïssais pas, cet homme, il ne m'avait jamais fait de mal... ces lignes! c'etait si peu de choses; comment ai-je pu répondre à des épigrmames par un coup mortel.....

Il le demandait, lui, le faible enfant, l'arme innocente dont on s'était servie.

— Oh! conçois-tu combien c'est affreux, l'homicide!... J'ai peur; il me semble que j'ai contredit les décrets de l'éternel... si tu savais ce que je souffre...

— Si je le savais! moi! grand Dieu!

Après un moment de silence, il reprit:

— Olivier, est-ce qu'elle serait vraie, cette fraternité dont on parle entre les hommes?

Je sens que Ramure expire en ce moment, et je souffre comme s'il était mon frère. Je le connaissais à peine, et il me semble qu'une partie se détache de moi-même, il me semble que je devrais prendre le deuil et pleurer... O si mes larmes pouvaient le ranimer!

Je n'aurais pas cru qu'elles fussent si affreuses les suites d'un duel; je pensais qu'après avoir tué un adversaire, on allait tranquillement à ses affaires et à son dîner. Mais cette odeur de mort me poursuit. — Peut-être ce Ramure, ce jeune écrivain était-il appelé à quelque chose de bien; peut-être fournissait-il une sainte journée, marchait-il à un but utile, quand je l'ai arrêté dans sa route. Cet homme avait des idées, si ce n'est des vertus : mon âme est pleine du regret de ce bien qu'il aurait pu faire; il me semble que je prive quelque infortune humaine du secours qui lui était envoyé... Oh! si j'avais pensé à cela avant le combat!.. fatalité! ne pouvais-je avoir un tremblement dans la main, cette balle ne pouvait-

elle entrer dans l'épaule, effleurer la chair, se perdre dans le feuillage! mais non, là, là où elle donne la mort. Cette vie, ce bel organisme, cet ouvrage de Dieu dans toute sa vigueur, défait en un instant par la main d'un homme. Oh! que c'est affreux d'être l'instrument du pouvoir le plus hideux, de la mort... Mon Dieu comme je me reproche de vivre; il me semble que je respire trop d'air, que j'élargis ma place de la place d'un autre, qu'il y aurait de l'insolence à jouir; il me semble que je n'oserai plus embrasser ma mère, plus travailler, réussir, presser la main d'un ami, goûter la vie à des lèvres aimées, sans penser que je lui ai ôté tout cela, que j'ai jeté cet homme, immobile, dans une fosse... Oh! une lueur d'amour ou de joie me ferait frémir! il me semblerait que j'insulte par ce luxe de vie, au silence, au néant du tombeau... Oui, cette odeur de mort me poursuivra toujours.

Je ne pouvais plus y tenir, je sortis en pressant ma tête de mes mains, et je disais sur ce seuil désolé :

Ainsi j'ai perdu deux existences : la mort au sein de l'un, le remords au sein de l'autre.

Au lever du jour.

Je n'étais pas né méchant, et j'ai fait le mal : c'est la faute de cette parole sacramentelle, de cette corde de lin qui m'a lié à l'église. Là, l'air me manquait. Cette verdeur de jeunesse, cette pousse vivace qui n'a point trouvé de voie pour se développer dans un espace azuré, dans un air du ciel, s'est étendue en bas, s'est jetée dans les antres caverneux et déroulée auprès des vipères. — Tout l'esprit que j'ai dépensé pour déprécier et ridiculiser Dubeaupré, toute l'astuce dont j'ai usé pour tuer Ramure, toutes ces forces que j'ai mises en œuvres, portées à une bonne cause, se fussent appelées, dans leur accomplissement, *triomphe*, *vertu*, *bienfaisance*. — Comme le torrent qui ravage la campagne,

dirigé sur le moulin du paysan, aurait pu moudre le bon grain qui nourrit le hameau.

Maintenant je reste dans cette même situation, où j'ai mis de plus un remords..... un remords ! la plaie la plus cuisante qui puisse faire saigner notre cœur. Je ne puis garder tout ce fardeau dans mon sein. La solitude et le mystère me tuent, ô Julien ! Julien ! que n'es-tu près de moi !... Mais dans tes courses immenses, je ne puis même mesurer l'éloignement où tu te trouves ; mes lettres ne peuvent aller t'y rejoindre. Eh bien ! je verrai ce digne prêtre de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés ; je lui confesserai toute ma triste histoire. C'est Ramure qui, un soir de la semaine-sainte, m'a appris l'existence de ce vertueux ecclésiastique ; et je ne puis m'abîmer assez devant cette loi qui a permis que l'homme pour qui j'allais me rendre criminel, m'indiquât lui-même, d'avance, celui qui pouvait m'absoudre de mon crime.

[illegible]

XVII.

Le Flot suit son cours.

L'amour et la *mort*, ces deux noms sont pareils, on dirait qu'ils sont frères, et quelquefois, en effet, ils se touchent de si près, qu'ils semblent ne faire qu'un.

MONTAIGNE.

OUVRE-MOI encore une fois ton sein, mon ami, mon père; reçois encore un aveu, le plus pénible de tous.

J'appelle ton regard dans ma vie ; qu'il

vienne l'éclairer, et m'en faire voir à moi-même les profondes cavités.

Le lendemain de l'événement funèbre, je m'abstins toute la journée de voir Marie-Rose. Ses engagemens avec Ramure, étaient assez connus pour qu'elle dût, en cette circonstance, garder la retraite, qu'après l'union consacrée, eussent imposé les convenances. Mais le jour suivant, vers neuf heures du soir, j'étais si agité, si malade, le remord me bourrelait si cruellement dans cet instant où j'avais sous les yeux toute l'image du crime, sans avoir pu jouir encore du bien pour lequel je l'avais commis, et dont la vue devait peut-être me faire comprendre que j'avais pu l'acheter si chèrement, que je me laissai entraîner à revoir mademoiselle de Bellefond.

Je montai à son appartement : toutes les portes étaient ouvertes. Ne trouvant personne au salon, j'entrai dans la chambre à coucher. Tout paraissait disposé pour la nuit : les fenêtres étaient voilées de leurs longs rideaux, une

veilleuse, placée près d'une alcôve, éclairait seule la chambre silencieuse. Ce fut à la lueur de cette lampe nocturne, que je vis Marie-Rose dans son lit. Un frisson de crainte passa dans mon sein.

Je m'approchai d'elle vivement.

A ma vue, elle exhala un léger cri de bonheur et d'attente satisfaite. Puis elle ne dit rien, et me tendit les bras.... mais, s'apercevant qu'elle n'était pas vêtue, elle se replia dans son lit, en disant avec trouble, et un peu de reproche :

— Olivier... Monsieur !...

— Pardon, mademoiselle, pardon ; les portes de votre chambre étaient ouvertes ; je suis entré jusqu'ici, vous croyant levée.

— Jeannette est allée me commander une potion ; elle devait rentrer dans l'instant ; c'est elle qui aura laissé tout ouvert.

— Marie-Rose !... mon Dieu ! vous êtes donc malade ! par grâce, par pitié, dites-moi ce que vous avez.

— Je ne sais, la nouvelle que nous avons

apprise hier, le changement si subit de mon sort, tout cela m'a bouleversée. En vain je me dis que le ciel a pris pitié de moi, et m'a délivrée d'un engagement pénible, j'ai l'âme pleine de douleur; cette liberté que la mort m'a faite, est effrayante à envisager. Il me semble follement que je suis la cause de ce combat; ma poitrine s'oppresse, mes nerfs sont ébranlés. On m'a dit que j'avais la fièvre; qu'il fallait me reposer, et prendre des gouttes de laudanum.

En effet, elle avait les yeux brillans, et penché vers elle, je sentais, en l'effleurant, la chaleur de ses joues enflammées.

Elle m'expliqua encore qu'elle s'était mise au lit volontiers pour se soustraire aux visites de condoléances, et surtout de curiosité, qui seraient venue regarder de près la fiancée veuve. En effet, dès qu'un grand événement est tombé sur une tête, la foule avide de l'étonnant, de l'extraordinaire, vient examiner la place où il a passé, croyant encore voir la trace de la foudre.

— Marie-Rose, lui dis-je, j'aurais tant besoin de vous voir, de vous parler quelques instans, ne puis-je donc rester ?

— Oh non ! je suis seule et couchée ; Jeannette trouverait votre présence étrange... Et si mon père venait... je ne sais, lui qui ne m'a jamais soupçonnée, il me semble qu'il me croirait coupable.... ah ! c'est que je ne suis peut-être pas tout-à-fait innocente, en effet.

En disant cela, elle se tendit à moi dans un mouvement si tendre et si naïf, elle était si belle et si pure, je l'aimais tant à cette heure ! je pris la résolution subite de lui révéler toute la vérité, de lui avouer les obstacles qui nous séparaient, de me rendre digne d'elle par un aveu qui allait rompre tous nos liens, par le plus déchirant sacrifice.

— Il faut que je reste un instant, lui dis-je, il faut que nous parlions de l'avenir.

— Mon avenir est fixé maintenant, répondit-elle ; tout est fini ; j'ai pris le voile de religieuse et je suis entrée dans un monastère.

— De quel rêve parlez-vous?

— C'est la vérité. Hier, quand j'appris que le ciel m'avait délivrée des nœuds malheureusement contractés, bien résolue à ne jamais échanger ainsi ma liberté contre de misérables convenances, jurant de ne plus me livrer à une union que le cœur ne ratifierait pas, et sachant bien qu'une autre ne me serait jamais permise (elle me regardait tristement en disant cela), j'ai prononcé mes vœux, je suis allée me joindre aux servantes du seigneur.

— Marie! vous me faites souffrir, que voulez-vous dire, par-là ?

— Oui, je me suis mise à genoux, et, recueillie devant Dieu, je l'ai prié de m'éclairer sur ma destinée. En regardant au fond de ma position et de mon cœur, j'ai vu que l'heureuse union du devoir et de l'amour, que j'aurais si bien goûtée, n'était pas faite pour moi; j'ai compris que vouée à une existence pleine de privation, il fallait au moins la rendre utile

aux autres autant qu'il m'est donné de le faire. Je me suis attachée par serment à l'un de nos couvens d'hospitalières ; je resterai près de mon père tant qu'il vivra; je porterai le voile en secret ; mes vœux demeureront cachés au fond de mon cœur; mais quand j'aurai perdu, celui pour qui je dois vivre encore, j'irai trouver mes sœurs dans le cloître qui m'attend.

Je frémis en entendant Marie-Rose parler de ce vœu. Elle aussi, attachée aux autels; elle aussi gémissante sous cette auréole factice du sacrifice obligé. Elle aussi, n'obtenant de la vie où elle est éclose qu'un regret et une robe noire.

— Marie-Rose, ma fille chérie, vous passerez donc toute votre existence dans cette ombre de glace, dans cette morne journée, sans le soleil de l'amour à son milieu.

— Puisque le sort le veut ainsi... Elle s'interrompit effrayée : Mon Dieu, dit elle, voici Jeannette.

Elle n'avait pas achevé, que rapide et in-

sensé, je m'étais jeté derrière la draperie qui tombait du ceintre de l'alcôve, entre le chevet du lit et la muraille. A peine étais-je là, que je compris toute ma faute; ma présence avouée dans la chambre de mademoiselle de Bellefond, était tout au plus inconvenante, et le moindre prétexte suffisait pour la motiver; mais si j'étais aperçu, dérobé sous ce rideau, et m'entourant de mystère, je compromettais horriblement l'innocente Marie-Rose; je frissonnais à la voix de Jeannette; j'étais glacé chaque fois qu'entre la frange de la draperie et le lambris de l'alcôve, paraissait le tablier blanc de la jeune bonne... Mais au milieu de cela, l'atmosphère où je me trouvais alors m'enivrait...

O le lit de la jeune vierge! avec ces flots de soie et de mousseline, riche comme les trésors de sa luxuriante jeunesse, diaphane, comme l'enveloppe transparente de son âme, avec cette flamme de la veilleuse, qui jette dans l'ombre des lames argentées, et cette chaleur qui se révèle en tons plus vifs sur le teint. O le lit de la

jeune fille, cette aile amoureuse qui prend chaque soir sous son duvet sa naissante beauté, pour y couver quelque charme nouveau, qui éclora au rayon du lendemain...

Pour Marie-Rose, ignorante de toute dissimulation, avec les naïves terreurs qu'inspire un premier danger, elle tremblait comme une feuille, ne voulait plus prendre la potion que Jeannette lui apportait, se fâchait, grondait, et demandait impérieusement à rester seule.

Jeannette s'éloigna enfin, et j'allais sortir de l'alcôve, baiser les mains de ma tremblante amie, et m'éloigner en toute hâte, ayant vu le danger... En ce moment, sans doute, j'en aurais eu le courage..... Soudain monsieur de Bellefond entra... Je restai raide, moulé à ma place.

Une autre espèce de terreur s'empara de Marie-Rose; une terreur froide, haletante, muette devant le danger solennel de désoler son père, d'exposer à la honte et à la douleur

une tête sacrée. La jeune fille demeura pâle, immobile, mourante.

Monsieur de Bellefond prit sa main qui pendait le long du drap, et la trouva moite et glacée.

— Tu es donc bien souffrante, mon enfant, lui dit-il. Il faut que le docteur revienne te voir ce soir, ma fille chérie.

— Oh non ! non, balbutia-t-elle ; je suis bien, très-bien ; seulement accablée de fatigue et de sommeil. Je n'ai besoin que de repos, mon père.

Il fit un mouvement ; je pensai qu'il allait se baisser sur le chevet pour embrasser sa fille et qu'il pourrait m'apercevoir. Je frémissais, je me haïssais d'être là ; je songeai, s'il me découvrait, à me tuer à ses yeux pour le rassurer sur l'avenir de sa fille ; je voulais rendre ce moment tragique et teint de sang, afin qu'il ne pût être humiliant pour Marie-Rose.

En effet, monsieur de Bellefond, se pencha sur la tête de sa fille ; mais son corps, intercep-

tant les rayons de la veilleuse, plongeait l'alcôve dans la plus complète obscurité ; il ne me vit pas.

Il embrassa sa fille sur son front de marbre :

— Tiens, mon enfant, dit-il, reçois ainsi la bénédiction de ton père. Elle est si tendre qu'elle ne peut s'épancher que dans un baiser.

Enfin, il se retira, et je sortis de ma prison cruelle et délicieuse.

Alors nous étions seuls, et si tranquilles dans cette chambre livrée pour douze heures à la paix et au silence! dans une nuit à peine interrompue par les pâles rayons de la lampe, qui servait seulement à montrer sa mélancolique volupté. Alors je ne voulus plus sortir : je mourrai d'envie de passer la nuit à genoux devant Marie-Rose à la contempler, à baiser le drap de lin qui la couvrait, à le presser contre ma poitrine. J'aurais donné pour cela ma vie et mon âme.

Je m'appuyai sur ce lit : tout mon corps frémissait : je pressai mon visage sur sa couverture, et répandait d'abondantes larmes, comme les faibles enfans, qui n'osent dire ce qu'ils veulent et qui pleurent. Elle me dedemanda avec anxiété ce que j'avais, ce qui me faisait ainsi souffrir.... doux prétexte pour avoir à me consoler, car au fond elle comprenait bien mes angoisses et mon bonheur. Pour toute réponse, je la pressai sur mon sein, dans ses tièdes et moites mousseline. Éperdue elle-même, elle leva sa tête de l'oreiller, et attirant ma tête sur sa poitrine, approcha ses lèvres de ma bouche. Elle ne savait pas ce qu'elle faisait, je m'évanouis.

O mort passagère, heureuse mort, où j'étais dans le sein de l'amour sans effroi et sans remords, où l'approche délicieuse se faisait sentir, où la pensée désolante était anéantie, pourquoi n'a-tu pu demeurer toujours? Je ne sais ce que je devins dans cet instant, ni dans ceux qui le suivirent... Je rouvris les yeux,

l'air était de feu, et nous l'aspirions avec rage; cette heure et l'espace où elle s'écoulait, ne ressemblait plus aux heures de la terre, au séjour des hommes. Le mot : mon Dieu! sortait à chaque instant de nos lèvres sans crainte et sans douleur, ce n'était que des cris de gratitude.... J'étreignis enfin Marie-Rose sur mon cœur.

Extases célestes, d'où nous venez-vous? avez-vous été oubliées sur la terre quand la damnation éternelle s'en emparait et la couvrait de semences empoisonnées; — êtes-vous des révélations soudaines et lumineuses des délices promises dans une autre vie, ou des germes de bonheur apportés d'un monde meilleur dans lequel nous aurions vécu? — Extases célestes! réveil à une lumière d'un autre ciel, plénitude de la vie d'où a disparue la douleur, tressaillemens de l'être terrestre qui élevez l'âme vers Dieu, êtes-vous envoyées par la même puissance qui nous créa le reste de la vie? êtes-vous marquées par le même soleil qui nous

mesure les autres instans ? — Etes-vous une preuve éclatante de la bonté suprême qui vient bouleverser nos idées quand nous sommes prêts à la nier ? — êtes-vous un attrait irrésistible pour nous attacher à ce monde quand nous voudrions mourir , et nous en faire supporter tous les maux. Extases célestes, d'où nous venez-vous ?

4 Juillet.

Maintenant que je me trouve seul chez moi, entre ces murs accoutumés , devant cette table de travail , ce crucifix , ces objets austères qui me disent l'âpreté de ma condition, les ivresses de l'alcôve blanche, le délire de la nuit se dissipent ; je veux en vain détourner les yeux et me rejeter dans ce moment d'oubli , le seul bonheur qui m'ait été donné, la réalité est inflexible.

J'ai lâchement employé la ruse pour faire tuer un homme qui ne m'avait rien fait , et je

me suis emparé effrontément de son héritage. Encore tâché de son sang, j'ai saisi, pour en faire ma proie, la femme qui lui était destinée. A deux pas de son cercueil, et quand il était encore dehors de la terre pour que je pusse l'insulter, je me suis rassasié devant lui de la coupe d'élection que Dieu lui avait versée...

Mais elle, sa fiancée, la fille du noble vieillard, mon amie, mon idole, mon unique divinité, celle devant qui j'aurais voulu prosterner tout mon être, je l'ai souillée, déshonorée, jetée au dernier rang des femmes pour un moment de je ne sais quelle folie, que j'ai appelée bonheur. Je l'ai prise au milieu de sa vie de sainte fille, lorsqu'elle venait de prononcer des vœux sacrés; je l'ai prise toute parfumée encore de la bénédiction de son père, toute sanctifiée du baiser du soir, que ce saint protecteur avait déposé sur son front, et je l'ai perdue! perdue!

Ah! que ma vie soit mise au jour! que le corps auquel j'appartiens, après m'avoir dégradé, me repousse de ses rangs, et que nul

autre ne me reçoive; que je parcours sans état, misérable, et en tendant la main, ce trajet qui me sépare encore du tombeau; qu'après une mort infâme, Dieu me maudisse, j'y consens; tout est juste, j'accepte tout; mais toi! toi, Marie-Rose! pardonne! oh! pardonne-moi!

Je viens de tirer de mon sein les boutons d'oranger qui ont reposé à Notre-Dame, sur l'autel de la Vierge et sur la tête de Marie-Rose, j'ai long-temps pleuré à genoux devant eux, et je suis soulagé.

XVIII.

On meurt deux fois.

> O mon âme! pourquoi donc êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous?
>
> PAROLES DE LA MESSE.

C'est la dernière fois que je t'écris, Julien car je n'aurai jamais plus rien à te dire, car ma vie est finie. Je ne sais même pourquoi ce matin je rouvre les yeux, puisque je ne dois plus revoir Marie-Rose.

Après la nuit du treize juillet, je passai les premières heures de la matinée chez moi, je t'écrivis quelques lignes, puis je commençai à réfléchir à ma situation. Tout sentiment de vertu, m'ordonnait de m'éloigner de Marie-Rose, mais je sentis qu'elle souffrait, qu'elle m'attendait tremblante, et je sortis.

J'eus peine à arriver à la chambre de mademoiselle de Bellefond; mes jambes ne pouvaient me soutenir, tout mon sang avait quitté mes membres affaiblis, et, retiré vers mon cœur, le faisait battre à coups pressés.

Comme j'entrais, elle était assise dans le fond de la pièce à peine éclairée. Elle était pâle, elle ordinairement si colorée, et ses cheveux débouclés, s'étendaient en tristes bandeaux. Elle avait pris dix années dans cette nuit. A ma vue, soudain couverte de rougeur, elle jeta son visage contre le coussin du canapé et se mit en fondre en larmes. Mais après le mouvement de la pudeur, vint celui de l'amour, ayant ainsi dérobé à mes regards, son

front humilié, elle me tendit la main. Je me précipitai à genoux devant elle, et je pressai cette main sur mon front, sur mes yeux, sur ma poitrine haletante. — A sa vue, à l'amour qui s'exhalait de toute sa personne silencieuse, le bien délicieux pour lequel j'avais commis tant de fautes, en se montrant dans tous ses charmes, sembla m'absoudre de l'avoir acquit à tout prix ; et puis je crus que j'avais assez souffert pour expier ces crimes, que j'étais purifié par l'excès de la passion et du malheur... Soudain l'air qui me manquait depuis si long-temps entra à plein bords dans ma poitrine ; je crus que je pouvais enfin oublier, aimer, être heureux. Tout ce qui s'était amassé dans mon sein de tendresse contenues, fut jeté avec une ardente impétuosité, et sans doute avec l'éloquence des paroles vraies, car lorsque j'appelai Marie-Rose, elle releva sa tête du coussin, elle me regarda, et je sentis qu'elle était consolée... quelle femme aimante pourrait continuer à se repentir en voyant le bon-

heur qu'elle a fait? Je me levai de ses genoux, en lui tendant les bras. Mais alors mes forces, minées depuis si long-temps, par tant de coups, ne purent soutenir cette sensation nouvelle; mon être n'était pas fait aux émotions de bonheur, je tombai sur le canapé, ébloui, n'y voyant plus, et comme frappé de vertige.

Je revins à la lumière, aux paroles de Marie-Rose qui me pressait sur son cœur.

— Et moi aussi, disait-elle, je t'aime. Pourquoi voulais-tu mourir? pourquoi t'es-tu si long-temps, en silence abreuvé de douleurs? Hélas! je sais que tu m'as toujours caché un secret douloureux qui dévorait ton âme. J'ai épié tes angoisses; j'ai vu cent fois le chagrin peser sur tes sourcils, pâlir ton front, et flétrir tout l'épanouissement de ta jeunesse, qui chaque jour devenait plus languissante...

Je lui montrai par mille baisers que mon malheur était fini.

— O toi, dit-elle, mon Dieu, mon unique objet d'adoration, si tu avais pu voir dans

mon cœur, si tu avais su combien je t'aimais, tu n'aurais jamais craint que nul aveu pût nous séparer...

Elle avait appuyé ma tête sur sa poitrine, et disait, en effleurant mon front de ses lèvres.

— Qu'importe ce qu'il y a eu en arrière dant ta vie, qu'importe qu'un mystère coupable préside à ta naissance, que l'opprobre ait été à ton berceau, qu'une tâche que j'ignore ait marqué ton nom, qu'importe c'est toi que j'aime, c'est ton front que je touche, tes yeux où je m'enivre, ton haleine que je bois, ta main que je presse de mes lèvres, ta poitrine, que je veux sentir battre sur la mienne..... qu'importe tout le reste..... Je te le jure, ami, il n'y a pas une douleur que l'amour ne puisse calmer..... Reste, ô reste sur mon cœur, c'est ta place, je défie le malheur de t'atteindre là !

Julien conçois-tu ce moment ! Oh rien ne pourrait le rendre...

Je ne sais si j'aurai la force de continuer ce qu'il me reste à dire.

Le bonheur, le bonheur entier et réel se montrait à moi pour la première fois, et, tandis que j'entendai ces délicieuses paroles : reste, ô reste sur mon cœur, je défie le malheur de t'atteindre là, tout à coup un son terrible vint battre dans ma poitrine... le son d'une cloche... c'était l'heure de remplir le devoir de chaque jours ; c'était la messe qui m'appelait. Éperdu, glacé, frémissant de haine, d'effroi, entraîné par une invincible fatalité, je m'arrachai des bras de Marie-Rose.... En sortant, je lui jetai un dernier regard... Elle restait immobile, frappée de stupeur, sur ce canapé où nous avions été tous deux. Elle voyait cet homme, qui lui avait juré tant d'amour, au moment où elle venait de lui répondre : et moi aussi, je t'aime, se lever pâlissant de ses bras, et s'éloigner comme un fantôme irrité.

Un seul instant de bonheur ! un seul ! pour toute une vie de désespoir ! et je n'ai pu le goûter ! — Oh non ! Dieu ne nous regarde pas!

J'allai à l'église, et je rempli les cérémonies

du culte avec une machinale insensibilité. La messe finissait..... Comme je me retournai vers l'assistance pour la dernière fois, une femme, à genoux devant la grille, leva les yeux, jeta un cri, et s'évanouit.

Julien, je suis resté à cet autel, j'ai laissé sa tête frapper sur ce pavé de marbre, et le tâcher de sang, au lieu de voler et de la soutenir dans mes bras... Oh! c'est avoir assez fait pour le monde et pour ce qu'on appelle mes devoirs; ce moment acquitte tout ce que je leur devais de sacrifices; c'en est fait, je puis les maudire sans remords.

Maintenant, elle sait tout, je ne la reverrai jamais.

Ici, se terminent les confidences du jeune Olivier, et ses plaintes contre son sort : comme s'il sentait qu'il doit cesser ses murmures, parce qu'il n'a plus long-temps maintenant à rester dans l'église et sur la terre.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

XIX.

L'Abbé Victorien.

> Oh non! ne rejettez point, vous qui mangez le pain de chaque jour à la sueur de votre front, vous qui portez en votre ame le poids d'une affliction secrete, ne repoussez point, avant de le juger, le ministre du Dieu des pauvres et des affligés.
>
> M : Roselly de Lorgues.

Qu'il était beau, l'abbé Victorien, dans cette chaire de l'église Saint-Germain-des-Prés! ses cheveux luisans, empreints au fond de leurs

ondes de la teinte la plus noire, frappés sur le point élevé d'une vive lumière, tombaient jusque sur l'étroit collet noir où ils étaient coupés carrément; son front large avait la plus belle, la plus pure de ces formes sphériques que Dieu, dans l'univers, a donné à ses mondes et au front de l'homme, qui est aussi un monde. Son teint brun, prêtait plus de majesté à ses traits, comme s'il les eût voilés de tristesse; ses grands yeux bleus bordés de cils noirs, son nez, sa bouche admirablement modelés, avaient tous les charmes de la beauté humaine, mais on eût dit, au rayon qui les éclairait, que cette fois l'esprit divin avait pris en amour cette beauté mortelle, et se plaisait à se fondre avec elle. Tantôt le prédicateur étendait sa grande et belle main sur le front de la foule inclinée, tantôt il l'élevait vers le ciel, mais, lorsqu'il l'abandonnait à elle-même, elle revenait s'appuyer sur son cœur; comme nous touchons naturellement la partie de notre corps qui nous fait souffrir, cette main se

portait à son cœur palpitant et épuisé des flots d'amour et d'éloquence qui s'en épanchaient.

Sa parole retentissante sous les arceaux de l'église séculaire la réjouissait dans ses entrailles fidèles. La vieille nef croyait retrouver la chaleureuse piété des Childeberts dont les cendres dorment dans ses caveaux ; l'onction de cette parole balsamique guérissait les blessures qui déchirèrent ses flancs sous l'épée des Normands et le fouet des révolutionnaires. Les objets du culte les plus fragiles semblaient éprouver la vertu de ce langage : on eut dit que la longue et svelte croix d'or, jetait une splendeur nouvelle; le cierge faisait scintiller plus vivement sa flamme blanche, étoile du sanctuaire; la fleur de l'autel se relevait sur sa tige reconnaissant la voix du Dieu qui rehausse les plus faibles êtres, et les met au-dessus des forts; cette voix allait au cœur de toute chose, y ranimer la vie. Les assistans eux-mêmes, cédant à cette puissance qui s'emparait d'eux, tressaillaient sous ces accens, qui allaient

émouvoir les pierres; leurs esprits revenaient de tous les points ou ils avait été tentés de s'égarer; ils écoutaient immobiles et enchaînés, au pied de la chaire; ils regardaient le prêtre avec le premier regard que jeta Lazare ressuscité en rouvrant les yeux.

En effet, c'était un grand orateur qui parlait dans le temple : ses argumens étaient des éclairs jetés dans les ténèbres du doute, et la forme dont il se servait, cette parole si belle, si suave, venue des hautes régions de la science théologique et d'une intuition mystérieuse, empruntait les formes les plus modestes du langage des hommes pour arriver à eux : noble reine, elle prenait le voile de sœur de charité, pour pénétrer dans l'hospice où sont les pauvres et les souffrans.

Le soir de ce jour, après une longue course dans les champs les plus solitaires qu'on puisse trouver dans les environs de Paris, l'abbé Victorien montait, pour rentrer chez lui, la longue allée de l'Observatoire, son livre

fermé entre ses doigts. Il interrompit sa méditation, pour regarder les étoiles dont la lueur dorait légèrement sa route.....

— Cette soirée est belle sans doute, dit-il, une des plus belles qui puisse resplendir dans nos climats; mais qu'importe une atmosphère sombre ou lumineuse, qu'importe à mon âme, les soleils des cieux, les verres luisans du gazon, ou le phosphore des tombeaux, toute lumière, toute sérénité lui vient de l'astre d'un autre monde...

Victorien rentra dans sa demeure isolée, espèce de tourelle moderne, élevé sur une maison élevée, dominant les alentours déserts du Val-de-Grâce, et, de sa petite lampe allumée à toute heure de la nuit, servant de fanal à l'habitant de ces quartiers attardé dans son chemin. Il monta par une longue suite de degrés, s'assit sur une chaise de paille, devant une table de sapin noir, dans une chambre qui n'avait pour luxe et parure que le vaste rideau de ciel bleu magnifiquement étoilé qui se

déroulait le long de la croisée. Il pensait avec les premiers disciples, que la richesse convient peu au chrétien, que celui qui s'est attaché à peindre la terre comme une tente dressée pour un jour, n'a pu conseiller à l'homme de consacrer ses facultés à parer et enrichir cette tente ; Que cette religion qui, en arrivant, fait sa première demeure dans les Catacombes, quitte la pourpre de l'empire romain pour le sable de la Thébaïde ; ne reçoit de la pompe du vieux monde que la pompe des supplices, combat pour une terre qui ne porte que des souvenirs, et ne veut conquérir qu'un tombeau, ne peut devenir, après quelques siècles, la patrone des affaires d'argent, des remuemens de terrain, des misères opulentes.

Officier de marine à vingt-cinq ans, Victorien aimait la mer, cette mer qui embrasse la plus grande partie du globe, et reste toujours elle, quand tout change sur ses bords. Puis il avait pensé que la religion est l'océan du

monde moral. Elle aussi envahissant la plus grande partie de ce monde; elle aussi restant toujours, Elle, quand tout change sur son rivage; seulement, comme l'Océan visible, variée dans ses aspects et dans ses bruits, tantôt soulevant des flots troubles et méchans, tantôt déroulant une nappe limpide réfléchissant plus ou moins, le ciel, selon que le vent l'a bat et l'agite, mais au fond toujours Elle, toujours immuable et éternelle; et il avait été entraîné, en fixant ses regards sur l'étoile pôlaire de tous les cieux, à porter son pavillon sur cet autre océan.

Comme il méditait à son bord les croyances religieuse des terres qui passaient devant son navire, depuis les Indes, qui fuyaient derrière lui, jusqu'à l'Euorpe qui attendait son retour; il était saisi d'admiration devant la perfection morale du christianisme, et jugeait que, loin d'avoir accompli sa mission, il était destiné à reprendre le gouvernement des peuples, dès que ses interprètes, les hommes destinés à faire de ses

données spirituelles une influence active, une puissance appliquée, prendraient l'intelligence de leur mission et auraient la force de l'accomplir.

Venger le christianisme oublié des hommes, en leur rendant le bonheur par lui :

Cette idée l'exaltait tellement, qu'à son gré, il fallait mieux mourir à cette tâche que de triompher ailleurs.

Maintenant il a reçu les ordres ecclésiastiques, et exerce depuis six mois les devoirs de la prêtrise, dans l'ombre et dans le silence ; car il ne regarde sa position actuelle que comme un noviciat , où il travaille à s'approcher de l'idéal du prêtre, qui est apparu devant ses yeux.

Il divise ses études, en deux parties.

La nuit, à la lueur des étoiles, il médite le passé, il évoque les grandes ombres des pères du christianisme ; dans ce commerce solennel, il aspire l'esprit de sainteté qui les animait. Suivant pas à pas l'histoire qui se déroule de-

puis les premiers siècles, il y cherche les souches vigoureuses de la doctrine, afin de comprendre par les racines enfoncées dans la terre la nature des branches qui doivent en sortir dans la saison nouvelle. Le jour, à la clarté du présent, au bruit de l'action, il examine le monde vivant, le temps et les événemens, les hommes et les œuvres; il lit les feuilles imprimées du matin; il suit sur les places publiques le mouvement des choses; il écoute les discussions des diverses tribunes; mais il assiste à tout cela sans se mêler aux hommes, sans perdre sa solitude et sortir de son poste retranché.

En rentrant dans sa cellule, Victorien prit comme à l'ordinaire les saintes écritures; ce soir-là, ce fut les épîtres de saint Paul. Mais tandis que ses yeux restaient attachées sur les pages du sublime converti, sa main, qui tenait un crayon, et reposait sur un feuillet blanc, y laissa tomber quelques pensées, qui traversaient son esprit.

» Que le prêtre du dix-neuvième siècle ac-

cepte l'isolement, le dédain, l'indifférence des hommes.

» Sa vie est un long monologue d'amour.

» Il travaille dans dans un champ qui ne rapportera de fruits que pour les autres; il bénit chacun, il prie pour tous, et nul ne viendra prier sur sa tombe.

» Il voit les hommes, lorsqu'il passe près d'eux, s'éloigner avec dégoût, éviter le frôlement de sa soutane; le petit enfant du peuple se sauver du vilain jésuite, qui a apporté le choléra dans sa robe pour faire mourir son grand-père; l'homme du monde le regarder avec mépris, en disant que tous ces prêtres sont des paysans qui viennent endosser la robe noire pour manger leur soupe sans rien faire.

» Ce qu'il faut aimer et servir, ce sont les hommes qui vous traitent ainsi.

» Le prêtre verra l'été ramener les moissons et les vendanges, il verra les fleuves porter leurs fardeaux de richesses voyageuses, il

verra le chemin de l'église semé de boutons d'orangers, la fumée qui s'élève du foyer domestique, il entendra les chants qui terminent la paisible journée, et il passera sans murmurer, sans se plaindre de son sort.

» Dès qu'une butte de terre s'est élevée en autel, un chevreau a été sacrifié sur le gazon; cette idée de sacrifice subsiste même au ciel; Dieu a envoyé son fils sur la terre pour souffrir : le prêtre doit continuer le Christ. Au temps de luttes sanglantes, de dénuement physique, il fallait un sacrifice de chair et de sang; aujourd'hui, au temps de souffrances morales, il faut l'immolation du bonheur, le sacrifice intérieur et secret.

» Tout est bien, la douleur est le pain qui donne la vie éternelle... »

La main de Victorien laissa tomber le crayon; il rejeta en arrière les ondes de ses cheveux noirs qui avaient coulés sur son front incliné, et il alla vers sa croisée ouverte, rafraîchir sa tête dans le calme de la nuit.

Il attacha un instant ses regards sur la voûte céleste.

— Etoiles harmonieuses qui passez sur nos têtes, dit-il, nos pères pensaient que vous étiez fixées au ciel pour présider à leur naissance, et écrire leurs destinées dans vos lignes de feu; les astronomes vous regardent comme l'objet de leur science, et vos tourbillons tournent dans l'espace pour leur faire décerner leur brevet d'académicien; les amans voient en vous le miroir où leurs yeux se rencontrent; moi, humble, je ne vous contemple que pour m'abîmer dans ma petitesse, devant l'œuvre de Dieu.....

Soudain, au milieu du silence, le jeune prêtre entendit bien distinctement passer dans l'air ce mot : l'*abbé Victorien*. — C'était un accent triste et doux que son cœur reconnaissait, sans que sa mémoire put le discerner ; cet accent avait résonné dans l'atmosphère du jeune âge; c'était comme un rayon de ce temps enseveli, qui glissait dans l'espace. Il éprouva une

émotion mêlée de troubles et de douceurs ; cette voix était pleine de charmes, mais elle le rappelait à la terre dans le moment où il voulait la quitter, et changeait la direction qu'il était venu à bout d'imprimer à son âme.

On frappa dans l'instant à la porte de sa chambre, et un homme entra.

XX.

L'Homme et le Prêtre.

> Je souhaite que votre âme trouve le bonheur quelle cherche avec anxiété, et quelquefois avec un amer et funèbre dégoût.... mais, quel que soit l'ordre de nos idées, à tous, le repos n'est guère de cette vie, et la consolation est impossible sans croyances.
>
> AMÉDÉE DUQUESNEL (Lettre).

La lampe, vacillante sous le vent de la porte entr'ouverte, éclairait mal la figure de celui qui s'avançait : on ne distinguait que la forme

que l'ombre incertaine d'un pâle et beau jeune homme. Cet inconnu s'inclina d'abord respectueusement ; mais, en relevant la tête, il jeta un cri, dans lequel se trouvait le nom de Julien, et se précipita dans les bras de l'abbé Victorien. Ce ne fut qu'en le retrouvant ainsi pressé sur son cœur, que celui-ci reconnut son ami d'enfance, qu'il put nommer son cher Olivier.

Le jeune homme, pour mieux voir Victorien, se détacha de son cou, et, le contemplant avec une surprise ineffable, dit d'une voix tremblante d'émotion :

— Julien..... mon ami..... ou l'abbé Victorien ?... qui vois-je ici ?... tous deux peut-être... tous deux réunis... Oh! c'est un rêve de mon cœur, qui confond ainsi en un seul être, les deux hommes que je pouvais appeler à mon secours ?

En disant cela, il hésitait à embrasser de nouveau son ami, craignant de trop s'enhardir avec le prêtre.

Mais Victorien fit bien vite cesser son trouble.

— Oui, Olivier, dit-il, ton ami Julien, l'officier de marine, est devenu le prêtre Victorien, et tous deux sont près de toi maintenant pour t'aimer et te bénir.

— Tu étais là, à côté de ma demeure, dit en soupirant Olivier, et je l'ignorais.

— Mon ami! mon frère! hier encore je ne savais pas non plus quel lieu tu habitais.

— Je t'ai adressé à Marseille un récit... Il se reprit en frémissant : ou plutôt une confession de ma triste vie.

— Ces papiers m'ont été renvoyés de la ville, où tu pensais qu'ils attendraient mon retour, et je les ai reçus ce matin-même. J'ai répondu par une larme à chacune de tes douleurs, et je pensais au moyen de découvrir ta demeure, et d'aller te trouver sans que ma vue t'apportât une émotion dangereuse.

— Et moi, croyant mon ami sur la route des Indes, n'attendant même pas de lui une réponse

ponsé que j'eusse le temps de recevoir encore, j'ai pris la résolution de venir trouver cet abbé Victorien, dont la voix publique m'avait fait connaître la sagesse, la piété, les lumières supérieures. Abandonné de tous, et surtout de moi-même, je cherchai cette haute vertu, comme un malade, aux veines glacées, cherche un climat de soleil et de lumière... pour y mourir plus doucement.

— Malheureux ami! puisse-t-il encore te sauver.

— Ne parlons pas de ma vie : elle fut courte et sombre. Mais toi qui étais, lorsque je t'ai quitté, mon bon ami Julien, mon camarade de collége, lieutenant dans la marine royale, comment te retrouvé-je sous la robe ecclésiastique, debout entre le bréviaire et le crucifix, et revêtu dans l'église d'une réputation d'éloquence sacrée.

— Il s'est trouvé qu'au moment où l'homme prend l'âge philosophique, si on peut faire comprendre par cette expression, le temps où

il est saisi du désir de connaître et de bien faire, où sa vertu est comme une belle âme en peine, qui ne sait où s'arrêter, une voix a résonné à mon oreille, qui me disait : *Ne cherche pas en toi, ni autour de toi, ce qui n'est ni en toi, ni autour de toi.* J'ai renoncé aux philosophies humaines, j'ai étudié le christianisme, j'ai cru en lui, et, loyalement, j'ai dû inscrire ma foi sur ma poitrine : j'ai pris l'habit de prêtre.

— Insensé! dans un moment, où le clergé est tombé si bas.

— C'est pour cela surtout que j'ai voulu y prendre place. Crois-tu donc, ami, que ce soit lorsqu'une légion triomphe, qu'il faille se réunir à elle, et l'abondonner quand elle se replie sur elle-même. Non, qu'il meure ou qu'il fuie, c'est au vaincu qu'il faut porter le secours de son bras.

— Mais tes parens, ton nom, ta fortune.

— Mes parens n'étaient plus. J'ai quitté mon nom, avec toutes les dépouilles de l'homme usé que je laissai tomber, un nom nouveau et

chrétien m'a convenu pour cette vie nouvelle. Pour ma médiocre fortune, je m'en suis séparé, voulant vivre de mon traitement comme le plus pauvre prêtre : elle, je l'ai placée chez un banquier; elle en sort peu à peu, pour aller au secours des malheureux que l'argent peut sauver. Je l'ai laissée sur la terre que j'ai quittée; c'est une épitaphe dorée qui parle encore de moi dans ce monde où je suis mort.

— Et depuis long-temps sans doute la transformation est accomplie, puisque tu as déjà obtenu dans ta nouvelle carrière...

— Il y a un an, à pareil jour, je commandais encore sur l'équipage du *Dauphin*, dans la mer du Sud.

— Tu possédais encore toute la liberté! dit Olivier dont le regard s'alluma.

— Oui, mais avec la résolution de la sacrifier bientôt.

— Cependant, ami, tu avais vingt-cinq ans, tu connaissais tout le prix de cette liberté : c'était trop tard, pour la perdre sans

crainte; trop tôt, pour la perdre sans regret.

— Et cependant, la détermination définitive en fut prise en une minute.

Olivier sourit légèrement.

— Quel miracle, dit-il, a donc amené un vœu au moins hardi? As-tu, un matin, trouvé sous ta main, comme autrefois le chef des croisés entré à Jérusalem, un rosaire à la place où tu avais mis ton épée? as-tu été jeté par ton brick dans la grotte de saint Jérôme, et l'ombre du père de l'église est-elle venue te consacrer?..

— Il n'y avait pas de conversion surnaturelle a opérer, interrompit Victorien. J'étais las depuis long-temps de vivre en dehors; le bruit, le mouvement me fatiguaient; j'avais besoin de me retirer dans le monde intérieur, de ne plus exister que par la pensée, de m'abandonner tout entier à ces méditations religieuses qui venaient sans cesse, malgré moi, envahir et posséder mon âme. Depuis long-temps aussi je pensais, en exécutant mes manœuvres d'automate sur les bâtimens où le service me pla-

çait, en visitant, par les ordres de nos gouvernans, l'état des forts maritimes, en frappant du pied sur leurs bastions pour connaître s'ils étaient encore bien solides, que le péril n'était pas là, que c'était dans le monde moral où les voiles s'égaraient, où les forts tombaient en ruine; et, chercher à y porter secours, me semblait seul digne d'un homme de courage. Seulement je n'avais pas fixé le moment où j'entrerais dans la voie de réalisation. Ce fut une circonstance fortuite qui en décida.

— Elle se montra donc bien impérieuse?

— Un soir, comme j'étais revenu depuis peu de temps de la mer du Sud, je me promenais seul dans une frêle embarcation, en vue du port de Saint-Tropez. Je laissai reposer ma tête dans ma main, glisser ma petite voile où le vent la promenait, comme, dans le moment de la rêverie, on met à son cheval les brides sur le cou. Bientôt la barque alla toucher à un point assez désert de la rive. Comme je ne voulais pas aborder, je donnai quelques coups de rame,

mais en vain, la nef, dès que je l'avais éloignée et la laissai livrée à son cours, revenait d'elle-même vers ce bord préféré. La côte en était rapide, mais le pied d'un homme pouvait la frayer. Décidé par cette espèce d'injonction muette, je gravis la marge de la rive, et je me trouvai dans un endroit inculte et délicieux. D'un côté, une vaste colline, couverte d'arbres en fleurs, semblait offrir une coupe de fraîches émanations au jour brûlant qui passait dans les airs. De l'autre, une plaine chargée d'épis se déroulait jusqu'à la mer, montrait avec fierté ses richesses aux navires que couvraient celles de deux mondes. Mais dans l'étroit espace où je me trouvais, nul moisson n'avait attiré la présence du cultivateur, et cette partie de terre, resserrée entre deux rochers, semblait vierge du pied des hommes. Sur un tapis du plus beau vert, des roseaux d'une grande hauteur s'élevaient par groupes si pressés, qu'on ne voyait pas à deux pas devant soi, seulement on glissait entre ces masses de verdure luisante, sous les

ombrages de magnifiques citronniers ; par moment, se répandait la douce senteur des arbustes; par moment, la brise de la mer l'éloignait, afin qu'elle nous revînt, un instant après, plus précieuse et plus suave encore. — Là, je rencontrai une croix de bois renversée. Elle avait été haute et belle, mais maintenant elle gisait sur la terre; et la mousse et le lière, voyant sa vétusté, montaient sur elle sans crainte, rampaient sur ce vieux tronc de l'arbre sacré, comme le lézard sur un corps inanimé. Ayant fait quelques pas de plus en suivant le dédale de verdure et en écartant quelques rameaux, je me trouvai en face de deux cadavres. Un homme couché à la renverse, tenait embrassée une jeune femme étendue à côté de lui, et qui, le visage pressé contre sa poitrine, semblait l'avoir embrassé en mourant. Un pistolet était à côté d'eux tombé sur l'herbe. Tous deux blessés au cœur, et depuis quelques heures seulement, avaient conservé leur jeunesse, leur beauté, et cet air de quiétude que laisse

le coup de feu sur les traits de celui dont il tranche si vite l'existence.

Oh! qu'il fut imposant pour moi, ce tableau funèbre, apparaissant si subitement au milieu de cette terre enchantée!

Ces deux êtres seuls dans la mort, ces deux étrangers dont je venais à connaître le plus profond secret. Ils étaient là, et pas un brin d'herbe d'alentour n'avait un vestige de leur passé; pas un sentier des environs ne me montrait la trace de leur arrivée. J'interrogeais le silence, la solitude... rien!... dénouement détaché de sa funeste histoire, désespoir visible dont la cause était voilée, mystère effrayant répandant plus de terreur que le plus horrible récit, car tous les malheurs, tous les crimes pouvaient être derrière ce bosquet! Ils étaient morts; mais pourquoi avaient-ils voulu mourir? Cette terre! quel bien refuse-t-elle à ses enfans? revêtue d'un lustre antique, rehaussée encore de son ancienne rivalité avec Athènes, son sol est chargé de trésors, les flots qui la

baignent, lui apportent ceux des autres continens... L'air est si pur!... les fleurs du citronnier se répandent en légers nuages sur ces deux corps..... Oh! toute la nature est riche, mais on y meurt de désespoir... ce qu'il manque à cette terre, cette croix renversée me le dit. Je fus inondé d'une immense persuasion auprès de ce symbole en ruines, et de ces jeunes seins brisés par le suicide; ce jeune homme, sa douce compagne me semblait représenter toute l'humanité, tombant auprès de ses croyances détruites. Je me mis à genoux devant eux pour les contempler, car le malheur impose le respect; je levais les yeux vers la région céleste; je croisai les mains sur ma poitrine comme pour y retenir à jamais l'ardente ferveur qui bouillonnait en elle, et je jurai de me faire prêtre.

— Maintenant, sans doute, tu es heureux dans une carrière embrassée avec tant d'amour, dit Olivier après avoir écouté avec recueillement cette histoire; avec autant de

promptitude que tu en as mis à consommer ton sacrifice, le succès est venu le couronner, depuis si peu de temps, arrivé à la chaire évangélique, tu as déjà acquis par elle une haute renommée.

— Ce que tu appelle ainsi, Olivier, le peu de retentissement qu'a obtenu mon nom, est encore renfermé dans un cercle bien étroit, cependant c'est un bonheur pour moi, je ne le nie pas, de voir la population se porter avec quelque empressement autour de ma chaire, parce que je pense avoir bien des choses à lui dire.

Olivier se tut accablé de tristesse, le prêtre continua :

— Sans doute, la croix n'est plus facile à porter en bannière, comme au temps où couronnée de rayons célestes, elle conduisait les hommes dans leur route. Elle n'est plus légère comme aux temps où dans la main de nos abbés parfumés, elle ouvrait la porte des salons et des boudoirs. Elle est lourde et bat-

tue de vents divers, qu'il y a quelque mérite à essayer de la soutenir.

Victorien avait été obligé de dire quelques paroles de raison, mais il eut hâte de quitter ces choses, sentant qu'à cette heure, et devant le prêtre qui n'avait pu porter le poids du sacerdoce, la raison était cruelle. Laissant de côté avec joie tout ce qui était de réflexion sévère, il regarda son ami de tout le charme de ses yeux célestes.

Olivier pencha la tête sur la poitrine de Victorien, et laissa tomber des larmes.

— Oh ! si j'avais aperçu la prêtrise sous cette face, dit-il, si elle m'était apparue une seule fois, comme l'objet d'un généreux sacrifice; s'il m'eût été donné de dire seulement une messe avec espérance..... Mais que pouvais-je attendre d'un humble diacre comme moi, quand les premières puissances de l'église n'osent rien essayer pour la relever de ses ruines ; quand ces chefs semblent, au contraire, chercher à éterniser son impuissance,

en réduisant au même néant où ils sont eux-mêmes, toute cette jeune génération de Lévites qui marchent sous leurs lois.

Victorien, dit en souriant un peu :

— Dieu est un supérieur si grand, qu'en sa faveur on peut pardonner aux autres.

— Les enseignemens de la lettre sont désormais insuffisans; les écritures n'ont plus la clé des esprits; le bréviaire ne peut plus être notre pain de chaque jour.

— Aucune parole ne peut servir d'expression à l'âme du prêtre; mais ce que la pensée religieuse a perdue de fleur de sainteté en tombant dans des mots vulgaires, que la sainteté le lui rende. Un livre nous apporte la nourriture intellectuelle dans notre isolément, comme un oiseau apportait à manger au pauvre ermite; quoiqu'il n'y ait que quelques grains de la bonne semence, recevons-les dans le désert.

— Et puis, quand j'aurais été riche des trésors de la foi, dit encore en réfléchissant Oli-

vier, comment les répandre chez les hommes d'aujourd'hui; une mission chez ces sauvages en religion serait plus difficile et plus rude que chez les Eskimaux et les ours du Labrador.

— Parce que vous, prêtres, leurs instituteurs, vous ne leur parlez pas la langue qu'ils comprennent. Lorsqu'à la Pentecôte, l'Esprit Saint est descendu en langue de feu sur chacun des apôtres, et leur a donné l'intuition des idiomes étrangers, lorsqu'il les a fait parler mède, parthe, élamite, enfin qu'en tous lieux où ils iraient prêcher, ils pussent prendre la parole du pays, n'était-ce pas leur dire aussi, qu'arrivés au fond des siècles, ils devaient parler à ces hommes de lointaine époque l'idiome de leur temps et de leurs mœurs? soyez donc aujourd'hui, non le prêtre du passé imposé violemment au présent, mais l'homme du présent, fait prêtre, sanctifié, épuré dans son esprit, mais non changé.

— Eh! qu'importe, si la foule le repousse.

—Oh! il sert la foi chrétienne, et celle-ci a un

gage trop certain que les hommes ne se retireront jamais d'elle entièrement : elle est la religion des malheureux. Que l'homme joue, qu'il se réjouisse un moment, au sein des principes faciles, des doctrines voluptueuses, à la première douleur, il reviendra à elle, car dans le monde où il s'ébattait, il n'y aura pas d'abri pour lui, il reviendra à elle, comme l'enfant qui, dans ses jeux, oublie, repousse sa mère, mais qui, à la première blessure, revient pleurant lui montrer la place qui saigne...

— Oh! mon ami, s'écria Olivier, j'ai donc été bien coupable!

— Non, répondit Victorien, tu as suivi la pente du siècle; sans doute ton âme tendre et sympathyque jusqu'à l'exaltation, n'avait pas reçu la force de résistance qu'il faut pour rompre le courant des choses, et l'élan nécessaire à une hardie et dangereuse initiative.

Olivier se recueillit un instant dans le triste souvenir de son passé, et dit rêveusement :

— Pour moi, il importe peu qu'à cette heure

je finisse, satisfait de mes jours, où brisé et plein de remords; une douleur de plus ne compte pas sur la terre. Mais elle! grand Dieu! elle! qu'avait-elle fait pour qu'un être maudit se trouva sur son chemin, et vint détruire sa fraîche destinée, la plus pure, la plus belle que le ciel ait jamais créé en souriant.

Ce retour au sujet direct qui appelait Olivier auprès du saint consolateur, ouvrit la voix à l'épanchement qui devait s'établir entr'eux. Victorien avait lu dans la matinée, le journal du jeune prêtre que nous venons de rapporter. Ils restèrent plongés dans les minutieuses confidences qui tombaient une à une avec les minutes paisibles de la nuit, et le jour les surprit dans ces doux soulagemens de la douleur.

XXI.

Le Mariage et le Sacerdoce.

N'aimons pas sur la terre, car l'amour est un ange,
Qui perd sa beauté loin du ciel.

Cantique de Salomon.

Au matin, Olivier partagea le déjeuner de son ami. Le café réparateur des forces de l'esprit autant que de celles du corps, fut pris sur la table de travail, où les saints livres, les ser-

mons commencés, firent une étroite place au bol contenant le léger repas.

Ensuite, Victorien sortit avec son ami pour l'accompagner à sa demeure de la place Saint-Sulpice. Dans le trajet, ils suivaient le boulevard d'Enfer. Un tronc d'arbre renversé et couché sous les autres, leur offrit un banc où un instant ils se reposèrent. Le jour avait encore toute la fraîcheur et la pureté du lever, et déjà toute la splendeur du midi. Ils étaient assis devant un enclos, dont une balustrade, seule les séparait ; et au-delà, se présentait un grâcieux tableau.

Une jeune femme assise sous un tilleul, tenait un nourrisson entre ses bras.

— Vois, dit Olivier, quelle harmonie dans ce simple spectacle ! cette blonde et fraîche créature allaite son enfant. Dans les rameaux de l'arbre, un mouvement inusité, une rumeur gazouillante annonce la présence d'un nid d'oiseaux, où la famille reçoit la pâture du matin. En même temps, ces jolis groupes des

fleurs jaunes du tilleul, secouent leurs étamines dans les vents chargés de les porter aux calices qui les appellent.

— Oui, dit Victorien, tout ce qu'il y a de vivant proclame la bonté de l'éternel en jouissant de l'amour, son plus grand bienfait.

Il était bien beau de courage et de résignation, ce jeune prêtre qui regardait ainsi sans trouble et sans soupir, le paradis qui lui était fermé.

Olivier le fixa attentivement.

— Dites-moi, admirable chrétien, lui demanda-t-il, dites-moi où votre âme s'est si fortement trompée pour envisager tranquillement ce bonheur qui la fuit? Vous êtes semblable à l'arbre desséché qui reste immobile dans son enveloppe noire, tandis que les autres arbres, autour de lui, verdoyent, fleurissent, nouent leurs fruits et voient leur semence en tombant sur le gazon, y faire naître d'autres arbrisseaux à leur image. Comment prenez-vous, en patience, ces signes de bonheur in-

sultant? Dieu les laisse impitoyablement s'amasser autour de vous, lui, qui mesure le vent du nord à la brebis tondue.

— En ayant toujours devant les yeux l'essence de la prêtrise, l'abnégation et ses fins, le sacrifice.

— Le sacrifice inutile n'est-il pas folie ?

— Dans tous les cultes, celui de l'autel sauvage et celui du temple civilisé, on a compris quelle chasteté particulière devait accompagner le sacerdoce. Chez les barbares du Nord où l'esprit religieux était si lucide et si heureusement inspiré, qu'il avait découvert l'unité de Dieu, le soin des autels était confié à des prêtresses pudiques qui se couronnaient de verveine, et obtenaient par leur vœu, la faveur de communiquer avec l'Etre suprême. Bien loin de là, c'était des vierges aussi qui gardaient le temple de Vesta. Elles devaient être fidèles à leurs vœux pour que la flamme continuât de brûler dans le trépied. C'est le symbole de la loi universelle. Il faut la pureté parfaite du

prêtre, pour que le feu sacré ne s'éteigne pas dans son sein.

— Cependant, dit Olivier, nulle parole de Jésus-Christ, n'ordonne le célibat de ses ministres. Les prêtres se mariaient dans les premiers siècles, et, dans les églises d'Orient, se marient encore.

— C'est une raison de plus de penser que ce sacrifice était bien nécessaire, puisque la raison humaine, a suffit pour le décréter ; il fallait que le mariage fut bien antipathique au ministère du prêtre chrétien, pour qu'il s'en privât, sans un ordre d'en haut, et sans l'autorité des antécédens ; il fallait que l'exemple de chaque jour fut bien décisif, pour vaincre les plus séduisantes séductions.

— Et les satisfactions du cœur, le droit de chacun à une part de bonheur, n'ont plus été écoutés.

— Le christianisme s'est élevé d'une tombe : il a laissé dans le jardin d'arimathie, avec les fleurs du voluptueux Joseph, toutes les sen-

sualités humaines ; il est monté pur et immatériel. Pour nous, ministre de ce culte, l'ordination est le tombeau où nous devons laisser l'enveloppe des passions, pour en sortir transfigurés. Ainsi pas de vains retours vers des plaisirs dont notre imagination seule fait souvent tout le charme. N'oublions pas que le trait caractéristique de la religion chrétienne est de placer le bonheur au-delà de ce monde. Le prêtre, plus que tout autre doit montrer dans sa vie, sa persuasion de ce dogme. Il est le ministre d'un Dieu immolé, il porte un robe faite d'un pan de son linceuil, il doit réfléchir, la vie de son maître, et on ne voit pas le lac peindre dans son sein une colline fleurie, quand c'est un rocher sombre qui surplombe sur ses eaux.

Le célibat convient au prêtre pour la consécration de son caractère : la solitude est favorable à l'étude de l'âme, l'ombre du sanctuaire exalte la piété, le silence protège la succession des pensées, l'éloignement du monde

amène la méditation et le calme lucide qui juge sainement de toute chose. Au lieu de cela, vous voulez lui offrir, dans la commune répartition, sa petite part des félicités terrestres... Il lui faut, à lui, quelques éclairs du bonheur immense des contemplations du ciel... ou plutôt il lui faut la souffrance, la souffrance qui élève l'âme, et le sacrifice qui l'épure.

Le célibat est nécessaire au prêtre pour la conservation de sa dignité. Il faut que les hommes ne le voient pas vivre, vivre avec eux manger leur pain, respirer leur air. Celui-ci, dira-t-on, qui vient dans les assemblées mêler sa parole aux propos étourdis et joyeux, qui discute ses opinions, qui prend cause dans les luttes sociales, dont le regard s'enflamme à de poétique fictions, dont le cœur palpite à d'enivrantes symphonies, en quoi diffère-t-il de moi, pauvre être d'argile, qu'a-t-il de divin pour que je dévoile ma conduite à son tribunal, que je reçoive ses arrêts comme ceux de Dieu même, pour qu'il fasse un chrétien de

mon enfant qui vient de naître pour qu'il me donne la vie éternelle, si je l'appelle à mon lit de mort?... Non que le prêtre reste entre l'homme et les esprits supérieurs ; qu'il ne tombe pas dans les rangs de l'humanité; un homme, quelque digne qu'il soit, ne serait plus lui.

— Et le ministre protestant, Victorien, comment expliques-tu sa moralité et sa prépondérance dans le peuple? Il est père de famille et pasteur de fidèles.

— Le ministre protestant n'a dans sa journée ni actes mystérieux à remplir ni miracles à concevoir. Il rejette la présence réelle, la confession auriculaire, l'omnipotence surhumaine du chef de l'église. Il est seulement le magistrat des consciences : il peut manger son pain en famille, et dormir sous le regard d'une femme.

Il y a trois siècles, un formidable vent du nord est venu ravager le sol qu'avait couvert de pousses nouvelles l'ardente saison de ferveur religieuse; il a fait un terrain nu dont les

plantes, filles du ciel, ont été arrachées, où l'on voit, sur l'argile, l'empreinte de la sandale des hommes.

Quand la religion n'a plus été que la raison humaine, le prêtre a dû n'être plus qu'un homme : il s'est marié.

Mais le prêtre catholique, lui, qui est marqué d'un sceau invisible, on le prend sur la cendre où il doit faire pénitence pour ses frères, on le prend dans le confessionnal où sa parole est celle de Dieu même, on le prend à l'autel où il reçoit, en réalité, le corps et le sang de Jésus-Christ, et on en fait l'égal, l'amant et le serviteur d'une femme.

Voyez-le quand le jour se lève ; c'est l'heure où jaillit en mille étincelles la vie renouvelée, c'est l'heure simple, aimante, mélodieuse, où, dans la nature qui chante et s'épanouit, tout scintille de lumière, bouillonne de jeunesse et de vigueur.— C'est l'heure aussi marquée pour la prière, pour élever à Dieu, l'âme plus forte et plus ardente ; — c'est l'heure où celle qu'il

aime lui paraîtra plus belle et plus digne d'amour ; — c'est l'heure aussi, où la messe sonne.

Etrange préparation au divin mystère de l'immolation du Christ que l'aptitude exclusive au bonheur !...

Et l'influence de ce tendre réveil ne se fera-t-elle pas sentir dans toute la journée ? La douce sollicitude paternelle ne s'emparera-t-elle pas de tous les instans. Il faut veiller à l'éducation de son fils, suivre cette jeune intelligence dont on a soi-même allumé le rayon. Il faut rester quelques instans au chevet d'une fille malade, pauvre ange souffrant, que ne soulagent que les baisers de son père. Oh ! pour eux deux, pour les voir croître et s'épanouir, dans une atmosphère de bien être, on pourra tout entreprendre, faire la cour aux puissans du jour, s'attacher à la glèbe du calcul et des spéculations pour grossir sa fortune. C'en est fait, que l'office commence, que les psaumes, se chantent, que les pénitentes restent attendant

aux portes du confessionnal, il n'y a pas de place dans la vie de l'homme pour le prêtre.

— Mais, dit Olivier, en demandant aux prêtres une vertu surnaturelle, il en est toujours quelques-uns d'entr'eux qui ne l'atteindront pas, et ils donneront au monde le spectacle de la faiblesse victorieuse.

— Eh ! mon Dieu, répondit Victorien, pense-t-on remédier à ce scandale par le mariage?

En donnant au prêtre une compagne pour compléter sa vie, c'est le besoin de son cœur qu'on veut satisfaire.

Pense-t-on que la femme jetée dans ses bras par le hasard, les rapports de famille, les convenances de fortune, soit précisément celle qui pourra se marier à son âme, et lui faire connaître le bonheur de vivre à deux?

Non. Et préparé par cet essai de satisfaction, attiré dans la société des femmes par sa position, il aimera ailleurs; et l'amour, qu'on voulait éviter, deviendra bien plus scanda-

leux, chargé du nom d'adultère et des larmes d'une femme.

Il est bien étonnant que vous soyez si persuadés, époux d'aujourd'hui, qu'il suffise d'avoir un mari ou une femme pour ne pas aimer autre part.

D'ailleurs on doit convenir qu'en ce moment le mal n'est pas là. Oh! si nous étions encore au temps où le clergé habitait les régions les plus élevés de la société, les remplissait de son faste, de sa mollesse, de ses insultantes voluptés, au temps où les courtisans se portaient en foule dans la ville où il devait y avoir un concile, au temps, plus rapproché, où il était doux d'être évêque, parce qu'au haut de la hiérarchie étaient les maîtresses les plus belles, certes alors on pouvait se mettre en peine de remédier à de semblables abus. Mais tout cela est bien loin. Aujourd'hui, le clergé est bien moins en lumière, occupe bien moins les regards; il est d'ailleurs, généralement, plus pur dans ses mœurs ou moins bruyant

dans ses amours; et, quand à quelques liaisons vulgaires qui peuvent se passer sous son toit, qui voudrait aujourd'hui s'en inquiéter, et revenir aux chétives railleries qui ont tant égayé nos pères; qui voudrait relever ces oripeaux, toucher du doigt à ces vieilleries? Non, encore une fois, le mal n'est pas là. — Ce qui tourmente les penseurs de notre âge, c'est qu'à leur gré, le clergé, au lieu d'être au-dessus de la foule pour la gouverner, n'est pas même à son niveau; c'est qu'il ne sait pas saisir l'esprit humain dans ses erremens, l'arrêter de par la loi; c'est qu'il ne connaît pas ce qui a passé avant lui et ce qui doit venir après; c'est que le sens historique n'est pas développé sous le capuchon; c'est que rien d'enthousiaste et de fraternel ne bat sous la soutane... Ainsi, quand le prédicateur de la religion de l'Etat, au milieu d'une de ses plus riches églises, est là, dans la chaire suprême, le pied sur la tête du peuple, et le regard vers le ciel, en présence de son siècle et de sa re-

ligion, dans ce moment, lui demande-t-on ce que son cœur a éprouvé de désirs et de palpitations, ce que la grâce a remporté de triomphes et souffert de défaites dans son grand combat avec la nature humaine? Non, sans doute, ce qu'on lui demande, c'est d'appeler à son tribunal le siècle où il vit, le caractère des hommes, la force des circonstances; et de prendre dans l'essence de la religion éternelle et universelle de quoi leur commander à tous; c'est de mettre en harmonie le temps et le culte, et de les rehausser tous deux; ce qu'on lui demande, c'est que la foule qui s'en va, soit pensive de sa parole et remporte dans son sein quelque chose qu'elle n'avait pas en entrant.

— J'avais compris ainsi le prédicateur évangélique, dit Olivier et je l'ai cherché partout, mais il n'était dans aucun de nos temples; je ne sais s'il y viendra jamais.

Victorien se leva du banc où ils étaient assis.

— Il ne faut pas désespérer, dit-il. Et, étendant la main du côté de l'Orient, c'est d'ici qu'ils arriveront : car voici une route où il y a toujours des voyageurs en marche pour apporter aux hommes ce qu'ils demandent.

Ils reprirent leur chemin, et leur conversation se rétablit sur des intérêts plus immédiats et plus chers. Victorien offrit à son ami de se présenter chez monsieur de Bellefond, afin de connaître quelle révolution avait produit chez Marie-Rose le secret qu'elle avait découvert. L'état le plus cruel, le trouble de l'âme, la folie, pouvait être la suite de ce coup. Victorien lui porterait, s'il en était temps encore, les consolations de son cœur et de sa piété. Olivier accepta avec ardeur. Il dit à Victorien que, comme il avait pu le voir par une page du journal, son nom et sa réputation, à lui jeune prêtre de Saint-Germain-des-Prés, avait pénétré dans la maison de monsieur de Bellefond, sous les auspices les plus favorables. Ramure avait fait connaître le caractère exceptionnel

du noble ecclésiastique; Paula avait manifesté le désir le plus ardent d'entendre sa parole; et, lui-même, dès ce moment, avait conçu le dessein d'aller trouver le saint consolateur des âmes..... inspiration qui avait disparue trop vite hélas! et l'avait laissé livré à tous les désordres de la passion. Mais qu'il avait enfin suivie cette nuit même et qui lui avait fait retrouver à la fois le prêtre de Dieu, et l'ami adoré de son cœur.

Lorsqu'ils furent arrivés à la cellule de la place Saint-Sulpice, Olivier donna à Victorien, une lettre pour le père de Marie-Rose, dans laquelle il annonçait que, retenu dans sa chambre par une maladie grave, il adressait à monsieur de Bellefond son ami le plus intime, pour se réunir encore, autant qu'il dépendait de lui, à une famille qui lui était si chère.

XXII.

Un coup de faulx.

> Un jour de passion profonde, où s'unissent les deux natures, révèle des joies et des douleurs indicibles ; il ne se lèvera pas deux fois dans la même vie.
>
> Mme A. Dupin.

Ce n'était plus l'alcôve de la belle et noble demoiselle, ornée de luxe et de mystère ; reposoir élevé à la douce pudeur, et, loin de de tous les yeux, paré pour elle seule. Les ri-

deaux étaient rudement ouverts par les agens de la médecine, docteur et garde-malade. Le délire avait froissé le lit sous des mouvemens convulsifs. Depuis cinq jours, depuis la messe où elle avait découvert le funeste secret de la destinée d'Olivier, Marie-Rose, gisait sur cette couche, en proie à une fièvre qui, à défaut de la raison, lui retraçait les affreuses impressions de ce moment, et se chargeait d'en perpétuer la douleur.

Près de là, était assis monsieur de Bellefond : la figure du vieillard portait l'empreinte d'une profonde tristesse, semblable à une couronne d'épines sur son front majestueux.

L'abbé Victorien le fit appeler et lui remit la lettre d'Olivier.

En lisant, à la première ligne, le nom de celui qui l'apportait, monsieur de Bellefond s'interrompit, salua Victorien avec respect, puis, lorsqu'il eut fini :

— La maladie de ma chère enfant, dit-il, m'a empêché de remarquer autant que je l'au-

rais fait en d'autres circonstances l'absence de notre ami. J'étais absorbé tout entier par l'état de ma fille. Je sens d'autant plus vivement à cette heure le chagrin que m'inspirait depuis long-temps la langueur et les souffrances de notre cher Olivier. Je le remercie du bienfait qu'il exerce envers nous, en honorant notre demeure de la présence de l'abbé Victorien. Votre réputation, monsieur, avait heureusement pénétré jusqu'ici, et on admirait dans cette maison le prêtre digne de ce nom, avant d'avoir le bonheur de l'y recevoir.

Alors Victorien, introduit par monsieur de Bellefond, alla se placer au chevet du lit de Marie-Rose.

Celle-ci avait l'œil errant, sans regard et sans pensée. Elle balbutiait les phrases discordantes du délire. C'était des souvenirs d'autrefois qui se faisaient connaître par des chants et des rondes enfantines..... C'était un mot qui rappelait ses premières parures, un motif de ses premières contredanses; c'était l'aile d'un

papillon mort qui tournoyait encore dans cette nuit d'automne... Puis, venaient les plaintes vagues, où passaient tour à tour les soupirs, les pleurs les secousses douloureuses de ces derniers temps, de ces temps d'amour et de malheurs.

Victorien regardait avec toute la pitié de son cœur cette touchante créature. Il retrouvait ces grâces de jeune fille, dont Olivier lui avait tant parlé dans le récit de sa vie, sous la figure défleurie qu'il avait devant lui ; il suivait les contours homogènes de ses grands yeux bruns, de ses lèvres aux douces ondulations, de ses joues d'une courbe si gracieuse ; il voyait la beauté de la veille sous les ravages du jour ; il s'attendrissait jusqu'au fond de l'âme sur ce malheur si grand, caché sous des apparences si sereines... Pauvre jeune fille !... c'était bien la plante coupée à la racine par un ver ; on ne voyait pas un nuage au ciel, on ne pouvait pas dire qu'un vent funeste eût soufflé par là, et cependant il fallait mourir ; qu'avait-elle donc fait pour être ainsi punie ?..... Mais soudain il

pensait que la Providence a une réponse à toutes nos plaintes, quoiqu'elle ne daigne pas toujours nous la faire entendre.

Au milieu des égaremens d'une âme malade, le regard agité de Marie-Rose, rencontra le regard de Victorien. Alors ce qu'il y avait d'étrange et de délirant sur sa figure, disparut. Le ciel, la raison, la vie, redescendirent avec ce rayon dans son sein. Son visage reprit l'expression qui lui était naturelle; elle appela son père et voulut l'embrasser.

Monsieur de Bellefond, pleurant de joie d'être enfin reconnu, lui nomma l'abbé Victorien, et lui dit comment le digne prêtre, ami d'Olivier, venait les visiter. Marie-Rose n'avait pas encore repris toute sa raison, mais ce qu'elle devina de la connaissance que le jeune ecclésiastique pouvait avoir de ses peines, et le nom d'Olivier qui résonna dans son cœur, firent passer un éclair ardent au milieu de la pâleur de son teint. Peu à peu le souvenir lucide revint à la place des tableaux prestigieux.

Il avait, lui, de trop accablantes douleurs pour ces fragiles organes... Marie-Rose, qui s'était soulevée de son oreiller par un élan magnétique, y retomba sans connaissauce.

Cette faiblesse commença la convalescence de la jeune fille.

Victorien, qui avait présidé à ce réveil de la vie, revint le lendemain voir la malade, et hâter, par ses soins, le retour d'un état paisible, où les paroles de la religion et de l'amitié, pussent au moins rencontrer la raison pour s'adresser à elle.

Connaissant le mal de Marie-Rose, il sut, dans une longue conversation, toucher doucement toutes les plaies de la pauvre âme souffrante qui était devant lui.

Les jours suivans, lorsque mademoiselle de Bellefond put se lever, le digne prêtre se trouva souvent seul auprès de son fauteuil de malade. Il lui fut bien facile, après lui avoir rappelé les liens d'amitié qui l'unissait à Olivier, d'obtenir de la bouche de la jeune fille toutes les

confidences de ses douleurs naïves et tendres. Par la puissance de consolation qui était en lui, il mit à la place des cruels déchiremens, une tristesse paisible et résignée; il fit naître, au lieu de la vie toute hérissée de remords, d'effroi, de cuisans souvenirs, une vie nouvelle toute de pitié, de patiente abnégation et d'élan au-delà de ce monde. Peu à peu, la pauvre tige reprit racine dans cette terre, et vint y puiser une sève nouvelle.

Il lui disait souvent, et elle se sentait renaître à cette parole, qu'elle n'avait pu devenir méprisable pour un moment d'oubli, pour un moment coupable, dépareillé dans le reste de sa vie : que la vertu ne tient pas à un fil si délié, que la véritable pureté d'une femme consiste à mettre toute sa vie les biens de l'âme au-dessus de ceux du corps.

Une pensée acheva de guérir, de consoler autant qu'elle pouvait l'être la pauvre âme blessée; elle se rappela qu'après la mort qui rompit ses engagemens avec Ramure, sachant

qu'elle ne pouvait être unie à l'homme qu'elle aimait, sans connaître encore l'obstacle qui la séparait de lui, elle avait formé le projet de prendre le voile dans un couvent, et avait même prononcé mentalement des vœux qui la liaient à la profession religieuse. Elle pensa que maintenant, brisée, anéantie, elle n'avait plus rien à attendre de mieux que le repos dans ce sanctuaire. Elle en avait terminé brusquement avec toutes les magnificences des rêves du jeune âge, et, dans toutes les corbeilles de la vie où elle avait voulu puiser à pleines mains, elle ne prenait plus maintenant qu'un pain de pénitence et un voile de bure. Elle résolut d'entrer dans le cloître. Sans doute il eut été plus généreux et plus digne de vivre pour son père, de cacher ses remords sous une apparente sérénité, de s'imposer la feinte cruelle pour punition, de porter des fleurs et des rubans comme si on pouvait encore mener son cœur à une fête, d'avoir encore l'air de sourire à la vie, quand on n'espérait plus en l'amour, d'en-

tourer la vieillesse de son père de distractions et de bruits rians, d'accompagner, par reconnaissance, cette belle âme aux portes de l'autre vie avec de la musique et des fleurs...

Quelques femmes auraient eu ce magnanime courage, mais les âmes de cette trempe sont rares, et je parle d'une simple et jeune créature, faible et fautive, même dans un vertueux sentiment.

Marie-Rose, comme presque toutes les jeunes filles de nos temps, n'a pas été *élevée*, son père ne l'a nourrie que de caresses.

L'abbé Victorien se chargea de préparer monsieur de Bellefond à la séparation qui devait avoir lieu entre lui et sa fille unique : il montra à cet homme généreux et résigné, que sans exposer la vie ou la raison de Marie-Rose, il ne pouvait s'opposer au dessein qu'elle avait formé. La langueur de la jeune fille venait à l'appui de cette assertion, monsieur de Bellefond se laissa persuader. Il est des événemens

tellement arrêtés dans notre destinée, que la tendresse même, avec toutes ses forces sublimes, ne peut les arrêter.

XXIII.

Le Couvent des Hospitalières.

LE PÈRE.
Avez-vous songé, jeune fille,
Aux austérités du couvent,
Aux soupirs errans sous la grille,
Où la chair frissonne souvent?

LA NOVICE.
Je songe à la douleur profonde,
Quand on a perdu son doux bien,
Et qu'on vit au milieu du monde,
Du monde où tout ne vous est rien.

LE COMTE DE POITIERS.

Le couvent des Hospitalières de Mâcon est le plus bel édifice de la Bourgogne méridionale. Il s'élève, large et imposant, sur une place de la

ville et le sommet de la riante colline de Bel-Air, qui régne derrière lui, montant au-dessus de ses combles, semble former une couronne de verdure sur son vaste front de pierre. A droite, est la maison de la noble famille où naquit Lamartine; à gauche, une belle allée de maronniers descendant à la Saône; en face, l'église de Saint-Pierre, qui termine richement la place de ce quatrième côté.

C'est dans cette église que le jeune Alphonse, conduit par sa mère, venait puiser les impressions du culte qui, plus tard, répandues dans le monde en arc-en-ciel de poésie, ont fait des chrétiens de plus, et l'ont fait *Lamartine.*

Une large et belle grille de fer, un quinconce de tilleuls, précèdent l'hôpital, desservi par des religieuses.

C'est un monument destiné au soulagement de l'humanité, où la philanthropie, vêtue à l'ancienne mode, porte encore sa robe de cloître.

Des salles garnies de leurs couches, proprement entretenues, sont remplies de malades de tout âge; d'ouvriers blessés dans la construction des belles demeures de la ville, de vignerons soudain refroidis dans leurs membres en sueur en travaillant le cep du bourgogne qui va couler sur vos tables, de vieilles femmes minées par la misère, de soldats atteints loin de leur village. Ces salles, comme les rayons d'une roue à l'essieu, se réunissent à une chapelle ronde, qui, s'élevant de tribune en tribune, se termine à une grande hauteur par un dôme spacieux. Ainsi, grâce à cette belle pensée en pierre, toutes les douleurs aboutissent à l'autel : elles rencontrent sur ses degrés, la voix du prêtre qui prie pour elles, dans les tribunes, les cantiques des sœurs qui les accompagnent de leur douce mélodie, et elles montent ainsi au ciel, implorer pitié sur l'aile du cantique et de la prière.

Au-dessous de cette église et des salles, sont de vastes caveaux, dans lesquels on descend par un

escalier ouvrant sur le jardin. Là, reposent les hospitalières après leur vie. Elles ne sont point, dans ces longues files, couchées comme des mortes endormies; elles sont assises sur leur séant, comme prêtes à se lever, et à travailler encore au soulagement des malheureux. Celles qui ont vécu de la vie de charité, ne peuvent s'anéantir entièrement; il reste encore quelque ombre de cette belle existence. Elles ont le bandeau et la guimpe de belle toile blanche, le voile en léger tissu, noir, la robe de laine noire à larges manches, et les mains jointes sous une longue bande de laine blanche, appelée *scapulaire*, qui se déroule de la ceinture jusqu'aux pieds.

Tandis que les reines, les beautés, les poètes quittent leur couronnes pour descendre au tombeau; les bonnes sœurs conservent leur voile béni par la bienfaisance.

Dans une radieuse journée du mois d'août, après un voyage empreint de tristesse, mais de cette tendre affection qui jette son beaume

sur les heures les plus amères, monsieur de Bellefond et l'abbé Victorien déposèrent Marie-Rose dans le couvent que nous venons de décrire. Victorien en passant en Bourgogne, lorsqu'il allait de Marseille à Paris pour embrasser les ordres ecclésiastiques, avait visité cet établissement; il y avait trouvé la douceur et la pureté de mœurs; il avait aimé cette enceinte, qui est à la fois un hospice pour les corps malades et un refuge pour les âmes souffrantes; qui, tout en donnant un repos réparateur à ces âmes qui ont besoin de la voûte du cloître pour s'abriter, utilisait ce repos pour le service de l'humanité.

Dans ces dernières circonstances, il choisit donc ces murs pour leur confier le bonheur de Marie-Rose.

Mademoiselle de Bellefond demeura enfermée dans cette enceinte religieuse, n'ayant plus de famille que les sœurs données par les liens

immatériels de l'union en Jésus-Christ. Quelques jours après son installation, la supérieure voulut bien lui accorder l'habit de novice, le voile blanc, précurseur de la profession qui est célébrée plus tard par la prise du voile noir.

La nuit qui précéda cette journée solennelle, Marie-Rose ne put reposer ; elle était sous l'obsession de ce trouble qu'exhalent toujours au-devant d'eux les grands événemens. Tremblante, à l'idée de ce coup mortel qui allait la séparer du monde, du monde qui renfermait ce que son cœur aimait et ce que toutes les femmes aiment; et, en même temps, transportée de la gloire du sacrifice qu'elle s'imposait et de la grandeur de l'acte qui allait s'accomplir, elle passa ainsi ces heures nocturnes si agitées quand elles veillent.

Brisée de tant d'émotions diverses, elle sortit au lever du jour de son lit brûlant.

Elle regarda sa cellule avec cette pensée : C'est pour toujours !

Les murs de l'étroite enceinte étaient blancs sans aucune tenture, il y avait un crucifix jaune, un prie-Dieu, un sablier, horloge silencieuse du cloître, où le temps passe sans aucun bruit. La lumière du matin n'étant tempérée que par un seul rideau de toile blanche, frappait ces objets et découvrait toute leur nudité; on ne pouvait pas-même avoir ici ce luxe d'un demi-jour que les femmes aiment tant.

Descendant le grand escalier, Marie-Rose, alla au jardin rasséréner son front aux blanches lueurs de l'aube qui naissait.

Elle parcourait la longue allée de sable qui est dominée au-delà du mur d'enceinte, par la colline de Bel-Air : cette allée, vierge du pied des hommes, et que ne foula jamais le pas qui allait s'égarer ; elle suivait du regard une plate-bande de beaux lys blancs, qui doivent surtout prospérer dans le jardin des vierges du Seigneur et de marguerites-reines de mille nuances diverses, comme la bande des saintes filles enfermées en ce lieu, mais

pâles, et toutes cherchant à se ranimer en tournant leur corolle vers l'astre céleste.... Comme elle les examinait machinalement, une petite feuille de papier, une feuille blanche qui avait l'air d'une marguerite de plus, tomba au milieu d'elles. Marie-Rose la prit, et leva le yeux vers la colline, pour savoir si quelqu'un avait pu la jeter là; elle n'aperçut personne, mais en ouvrant la feuille un frisson de surprise et de joie courut dans ses veines, car elle avait reconnu les caractères... Dans l'instant, une des sœurs qui la cherchait pour les préparatifs de la cérémonie, parut au haut de l'allée, elle cacha la lettre dans sa ceinture, tremblante, pouvant à peine se soutenir, mais transportée d'un élan de joie involontaire, en apprenant que celui pour qui devait s'accomplir le sacrifice errait autour d'elle, allait y assister au-delà de ces murs; tout le courage qui lui manquaient encore pénétra dans son âme avec ce bonheur d'être soutenue par l'être aimé, dont les femmes ont besoin

dans toutes les circonstances de la vie, et jusque dans l'action la plus sainte.

Les cierges de l'église s'allumèrent, un parfum d'encens se répandit dans les longs corridors, que les sœurs, en grande tenue, les scapulaires déroulés, parcouraient plus rapidement et avec une expression moins posément recueillie que dans les jours accoutumés.

Dans la cérémonie de la prise d'habit, l'individualité disparaît, la femme perd ses cheveux et son nom; elle n'est plus qu'une sœur, elle quitte le *moi* pour le *nous*.

D'abord la postulante est au pied de l'autel : elle porte une toilette splendide. On distribue dans l'assistance des fiançailles annonçant le mariage qui va s'accomplir avec l'époux céleste; l'office est célébré; l'aumônier du couvent adresse une simple exhortation à la nouvelle venue sur ses devoirs et sa vie de réclusion. Puis elle sort un instant. La jeune fille la noble demoiselle est dépouillé de sa parure : on coupe ses cheveux; on lui met la robe de

laine et le voile blanc ; et la novice rentre dans le chœur. Ensuite, aux chants de l'office qui continue, elle passe devant la file des religieuses, rangées devant les stalles, et chacune lui donne un baiser de sœur. Pendant cette ronde, une petite fille de sept à huit ans, emblème de la simplicité de cœur qu'elle va reprendre, la suit en portant à la main un cierge garni de fleurs.

Née à quelques pas du couvent des Hospitalières de Mâcon, j'ai souvent, dans mon enfance, été choisie pour porter auprès de la jeune fiancée du seigneur, ce cierge cette flamme pure lumière de vérité, étoile de la bonne route... que ne suis-je demeurée sur la voie où brillait sa clarté!... mais j'ai repassé le seuil, et le vent du dehors a bien vite soufflé sur le cierge, éteint sa flamme blanche...

Marie-Rose avait un sentiment trop exquis de toutes les délicatesses du cœur, et connaissait trop bien le caractère d'Olivier, pour craindre de garder la lettre qu'elle avait reçue de

lui pendant la solennité qui s'accomplissait. Elle était sûre que cette lettre ne contenait que des adieux purifiés par le malheur, et des sentimens assez chastes pour ne pas profaner le sanctuaire de Dieu même où elle se trouvait. Elle conserva donc la lettre pendant toute cette journée, cachée sur son cœur. Et le soir, enfin seule dans sa cellule, brisée des émotions de la journé, son premier mouvement fut de tomber aux genoux du Christ, et de prendre la lettre d'Olivier.

Olivier a Marie-Rose.

» Fille du ciel, souffre encore un instant l'approche de celui qui fut si indigne de toi. Ne frémis pas en voyant ces caractèces et ce nom; tu pourras lire cette lettre sans rougeur, même dans le sein de Dieu où tu vas entrer. Il fallait venir à toi en rampant sur mes genoux, mais il fallait venir encore une fois pour te demander le pardon de tous les maux que je t'ai causés,

et surtout, ô mon amie, de la douleur que je donne aujourd'hui à ton père!

Je devrais être atterré de honte dans ce moment où je parais pour la première fois sans voile devant tes yeux, où tu arrêtes ta pensée sur moi en sachant qui je suis, et cependant, il est là une douceur ineffable que je n'avais jamais éprouvée. Je te parle enfin sans déguisement : le secret si lourd à porter, la feinte glaciale, le hideux mensonge ne sont plus entre nous et lorsque j'étais près de toi, hélas! dans tes bras, ce secret terrible nous séparait toujours je ne t'ai jamais approchée, tu ne m'as jamais connu.

Dans ce jour de terreur, où tu prononces des vœux éternels, j'ai voulu me trouver aussi près de toi qu'il m'était permis de l'être; je suis venu de Paris m'asseoir sur la colline qui s'élève auprès de ton couvent, et, couché sur la terre qui va se dérouler au pied de ses murs, il me semble qu'un rapport magnétique s'établit; mon âme pénètre dans ce cloître : je res-

pire l'air qui court sous ses voûtes, je rêve le bruit des pas qui s'y font entendre, je recueille les sons aériens des chants mystiques, je suis enveloppé de l'encens du sacrifice....

Le jour où je t'ai vue pour la première fois, il y a cinq mois, tu portais une robe rose et des perles dans tes cheveux; car c'était le jour de ta naissance, tu venais de prendre dix-huit ans, et ton père, heureux de ce doux anniversaire, voulait le fêter. Si peu de temps s'est écoulé, qu'en songeant à cette soirée, il me semble que c'était hier, et maintenant tu portes un vêtement de cendre, et ce voile qui, semblable à la dalle du sépulcre, ensevelit toutes les espérances en tombant sur la tête d'une femme. Un nuage terrible a plané sur ta vie qui venait de s'éclore : c'était le reflet de ce vêtement noir dont il m'était ordonné de ceindre mon corps, de ce deuil éternel que je devais porter... pauvre fleur, Dieu a voulu que cette ombre te cachât bien vite le soleil.

Toi malheureuse! moi criminel! Eh cependant, mon Dieu qu'avons nous donc fait? nous étions jeunes, vivans, épanouis, prêts à aspirer l'existence, nous avons aimé, nous avons fait comme l'oiseau qui, altéré sur une terre de feu, verrait une goutte de rosée dans une fleur et la boirait.

Nous avons aimé. Et que font dans le ciel les bienheureux, que fait Dieu lui-même si ce n'est d'aimer?

Oh! si le jour où je fus amené au temple par une aveugle volonté, pour y recevoir les ordres sacerdotaux, je n'eusse pas fait ce *pas en avant*, qui me liait pour la vie, qui coupait la route derrière moi, quelque temps après, en te rencontrant dans le monde quelle destinée de bonheur eût commencée pour nous! Ce cri de joie qui s'éléve mystérieusement du fond du cœur à la vue de l'être qu'on doit aimer, oh! qu'il eut été profond et sincère pour tous deux! Nous aurions été unis : ma sœur, ma femme,

mon amie, tous ces noms eussent été les tiens. Alors, et que Dieu punisse mon orgueil, s'il n'en est pas ainsi, j'aurais été digne de toi : fortifié par le bonheur, enhardi par une position légale, soutenus par le rapport qui eût existé entre ma nature et ma destinée, j'aurais obtenus tous les biens de cette terre, je les aurais arrachés à force de courage pour les mettre à tes genoux; chaque jour, chaque heure, j'aurais pu donner: l'éclat, les honneurs, la fortune, les splendeurs qu'une femme aime, je les aurais ravis ; je t'aurais nourrie de tous les miels qu'on recueille sur la terre : ma vie, mon sang, mon âme, chaque battement de mon cœur, chaque souffle de mon être eût été à toi.

Mon Dieu! mon Dieu! n'est-ce pas là le pain céleste, la véritable communion que le pasteur doit à la vierge adorée.

Et cependant, tu as vécu ta vie, mais elle a été resserrée dans un étroit espace; tu as connu l'amour, le bonheur, le désespoir, toute l'existence d'une femme, concentrée en un

jour, au lieu d'être répandue dans de longues années. Moi, j'ai été moins heureux, je n'ai jamais eu un moment de jouissance pure; je trahissais mes sermens, je te trompais, je ne recevais pas un seul regard de toi qui ne fût payé de mes larmes.

J'ai été bien coupable, mais j'ai tant souffert, que je sens que Dieu m'a pardonné. Je crois à la vie éternelle et je pense que j'y entrerai par la porte du repentir, en même temps que toi par celle de l'innocence.

Résignons-nous. Te voilà dans une retraite où tu passeras tes derniers jours dans l'ombre et le silence; moi, je vais t'attendre dans un autre asile plus sombre et plus silencieux encore. Pardonne-moi, je me pardonne à moi-même, parce que je vais mourir.

Monsieur de Bellefond ne put s'éloigner des lieux où respirait sa fille. Après le jour de la cérémonie, il loua, dans la commune de Flacé, qui n'est séparée du couvent des Hospitalières

que par le petit terrain de Bel-Air, une maison qui, placée au milieu des espaliers de vignes, comme elles sont toutes dans ce pays, a du moins de beaux noyers pour l'ombrager, un buisson de fleur autour de son rez-de-chaussée, et une vue d'une étendue considérable. Mais ce qui en fait le plus grand charme à ses yeux, ce qui est du plus doux aspect et du plus bel ornement, c'est un sentier tracé dans l'herbe, qui, du seuil de la demeure, descend à la grille du couvent. Monsieur de Bellefond peut frayer ce sentier une fois par semaine; c'est ce que les statuts du monastère lui accordent pour voir son enfant. Avec le voisinage de sa fille, une belle campagne, un vaste horizon qui lui donne la liberté de promener au large ses pensées, il n'est pas aussi à plaindre qu'il l'avait pensé d'abord, en apprenant que Marie-Rose allait s'éloigner de lui; il ne souffre que de cette douleur noble et résignée des êtres supérieurs, qui savent comprendre toutes les destinées.

XXIV

Les Adieux.

> Aimons jusqu'à mourir.
>
> HIPPOLYTE DE MORVONNAIS.

Le mal d'Olivier, d'abord brûlant à l'intérieur, s'était peu à peu étendu jusqu'à la surface, avait envahi cette beauté de jeune homme, délicate et mâle, qui, par cette opposition, pa-

raissait si touchante. L'œil qui s'arrêtait sur ce visage, pouvait croire qu'il n'y avait jamais eu autre chose que la pâleur moite, l'ombre bleuâtre répandue en cercle autour des paupières, et les linéamens fins et anguleux qui forment le cachet de la mort, apposé sur les êtres qui lui appartiennent déjà, sans qu'elle les aie encore pris en sa puissance.

Mais depuis le retour de son voyage au bord de la Saône, il était calme et d'une douleur qui parfois sommeillait en lui et le laissait sourire. C'est qu'il avait pu dire un dernier adieu à celle pour qui il avait vécu, c'est surtout qu'il sentait que la maladie dont il était atteint touchait à sa dernière période, et lui donnait à lire une date peu éloignée de délivrance éternelle.

Victorien vint prendre place auprès du lit dont Olivier ne sortait plus qu'à de rares intervalles. Penché sur le sein de cet ami, où il n'avait plus que de tardives douceurs à faire éclore ; comme de douces veilleuses qui s'épa-

nouissent à la nuit, il prenait seulement son caractère d'ami; s'il se servait parfois de son autorité de vertu et de lumière, c'était pour relever du découragement le prêtre faible dans sa foi, surtout dans ses espérances en la bonté de Dieu, et lui montrer qu'il avait été plus malheureux encore que coupable.

Souvent aussi, il expliquait à Olivier, pour remplir ses derniers jours des pensées les plus fortifiantes, l'esprit de la loi que celui-ci avait mal comprise; et Olivier l'écoutait avec une douceur sereine. Aux portes du tombeau, disait-il, il était bien aise qu'une lumière de ce monde accoutumât son œil au grand jour de la vérité suprême, et que dans la voix de son ami, qui faisait vibrer son âme, fût le prélude des révélations divines.

Cependant, Victorien, qui voyait le mal physique avancer à grand pas, pressait, chaque jour Olivier d'essayer si la médecine n'aurait pas quelques secours à opposer à ses souffrances. Celui-ci repoussait cette propo-

sition, éloignait cette image de docteur d'un geste de refus, détournait la tête sans rien dire : mais, dans ce silence, était une fermeté qui ne laissait point d'espoir.

Enfin, un jour que, assis près de son chevet, Victorien réunissait toutes ses sollicitations pour le presser d'appeler un médecin dont le talent lui était connu, et le priait avec larmes, Olivier lui dit :

— Oh! cher, bénis, bénis plutôt ce mal qui me consume, il me sauve d'un crime de plus, il me sauve du suicide.

Victorien baissa la tête et n'espéra plus.

En voyant sa morne douleur, le malade eut pitié de lui. Prenant sa main, il lui dit :

— Console-toi, ami, tu n'as pu empêcher le malheur de terminer son ouvrage, mais tu adoucis la mort qu'il me donne... Oh! oui, sans toi je serais dévoré de remords. Tu te places entre moi et mes souvenirs pour les empêcher de m'accabler : je sens que cette sainte figure ne pourrait apparaître auprès d'un criminel

sans retour, ta présence ici m'est un gage de pardon.

Victorien mit la main sur sa bouche pour l'engager au silence, il baisa cette main et reprit avec plus de ferveur :

— Ah ! tu m'as bien consolé aussi en emmenant Marie-Rose à l'abri de cette voûte. Tous les adoucissemens qui pouvaient exister dans ma position sont venus de là. Désormais je peux envisager son existence d'un coup d'œil, et je ne tremble pas en la quittant. Si en m'éloignant de la terre, je la laissais dans la société où elle vivait dernièrement, je la verrais livrée à toutes les angoisses de la douleur, cachée sous une apparence sereine ; à ces larmes si brûlantes, quand il faut les promener dans des fêtes ; à ces soupirs si dévorans, quand il faut cacher sous des parures le cœur brisé qui les exhale... Malheureux ! je me mens à moi-même, ce que j'aurais craint, ce n'est pas sa douleur, c'eût été plutôt de la voir consolée, de voir l'oubli pénétrant dans son cœur, et ouvrant la

voie à un autre amour... Non, non, qu'elle reste scellée sous cette grille...

L'air que respirait Olivier hâtait les progrès de la maladie; le voisinage de l'église lui était funeste. Victorien s'aperçut que le son des cloches le frappait chaque fois d'une manière plus douloureuse, ce bruit, comme s'il eût pris un corps pour peser sur sa poitrine, y comprimait le souffle et le rendait douloureux à sortir.

Chaque fois que ce bruit se faisait entendre, il éprouvait des redoublemens de fièvre, souvent accompagnés de délire. Il se plaignait alors des chaînes qu'on avait mises à ses bras, demandait qu'on lui ôtât les fers qui retenaient ses pieds; il parlait de belles routes, pleines d'air et de soleil, qu'il voyait devant lui, et dans lesquelles il ne pouvait marcher; il disait qu'on l'avait enfermé dans une prison, où il étouffait; il se débattait long-temps, puis, accablé de fatigue, il s'endormait un instant. Au réveil des yeux et de la raison, il était plus faible, et avait descendu un degré de plus vers la tombe.

Une fois Victorien se leva au premier tintement de la cloche, et alla fermer la croisée pour assourdir la vibration; le malade sourit tristement de ce soin.

— Tu ne peux empêcher ce bruit de pénétrer dans mon oreille, lui dit-il. C'est la voix du colosse qui m'a terrassé, et qui tient toujours le genou appuyé sur ma poitrine...

Ses yeux, fixé sur l'espace de ciel qui se découvrait de sa chambre, eurent long-temps un regard de reproches et de douleur irrité.

— Je me demande. Pourquoi ai-je vécu? et je regarde dans ma carrière. Ma mère qui m'embrassait en me disant que j'étais beau, une vieille fermière qui me racontait le moine aux pieds fourchus, un petit voisin qui me prêtait son cerf-volant, voilà tous les souvenirs agréables que j'ai conservés, l'ère du bonheur finit là... Ensuite, j'oublie les jours de collége et de séminaire, et de fugitive exaltation religieuse, et je ne me souviens que des derniers temps. L'heure de la mort, ronge la chaine des

souvenirs et ne laisse subsister que les deux extrémités.

Et dans ces derniers temps, hélas! je ne trouve que crime et misère. Pauvre vie, tu me fais pitié! il est impossible de comprendre pourquoi je suis venu au monde pour y tracer cette route, et comment Dieu a pu pétrir une créature humaine pour une œuvre si misérable.

A ces paroles, comme à tous les sanglots qui s'exhalaient de ce sein déchiré, Victorien répondit par des réflexions tristes, mais puissantes. Tout ce qui découlait de ses lèvres était balsamique; sa présence seule était un bienfait; on sentait errer autour de lui comme des âmes d'espérance, d'amour, de quiétude.

Olivier le pressa, dans ce moment, comme il le faisait tous les jours, de le laisser seul et d'aller vaquer à des devoirs qui étaient, pour ce prêtre, si sacrés et si chers.

Victorien, pour toute réponse, vint s'asseoir sur son lit, et une larme y coula doucement.

L'air qui circule aux derniers jours du mois d'août, le plus suave de l'année, pénétrait par la jalousie, Olivier dit à son ami :

— J'ai toujours pensé que si, tout en subissant l'état de prêtre, la destinée aux instincts contrariés, aux amours malheureux, je fusse resté dans mes belles vallées toulousaines, avec mon pavillon dans le haut chant de maïs et mes quatre oliviers au bord du Tarn, j'aurais été moins à plaindre. Avec la même part de maux, on doit souffrir moins à la campagne. La nature vous entoure, pour vous donner l'exemple d'êtres sans passions ; vous montre des existences d'une douce et paisible succession ; le ciel vaste vous parle d'un autre monde où tout sera changé; l'hirondelle, qui rase le sol pierreux, l'herbe du marais, et va se perdre ensuite dans la voûte éthérée, vous montre la rapidité du passage ici bas et l'essor radieux. Mais Paris est le séjour des douleurs tenaces, acharnées; elles sont bien closes avec vous et avec vous doivent vivre jusqu'à la fin. Les

murs vous cachent l'horizon, les brouillards vous cachent le ciel ; dans cette réclusion, les événemens qui passent vous froissent et vous déchirent ; l'agitation des hommes qui se heurtent dans les rues, semble dire que toute importance appartient au présent et vous force à ne priser que le moment actuel ; tout est d'instantanéité ; il semble qu'il n'y ait dans l'éternité que l'heure qui sonne à ce clocher, et, quand cette heure amène le malheur, c'est le désespoir.

Victorien, ajouta-t-il en lui tendant la main, tu veux me consacrer tes soins aussi longtemps que... que je pourrai les recevoir ?

Son ami baissa la tête en signe d'affirmation.

Eh ! bien, emmène-moi d'ici, épargne-moi la tristesse des derniers jours, délivre-moi de ce bruit de fers qui sonne partout dans cette ville. Vincennes est près de nous, son sol a des trésors de feuillage qui purifient les airs. Donne-moi la douceur de mourir-là. Il semble qu'il y ait moins loin de la campagne au ciel ;

ils se confondent à l'horison ; que j'expire sur un de ces champs éthérés, qui semble le premier degré de la région céleste et me fasse croire que je vais y monter.

Deux heures après, une voiture, aussi commode que possible, garnie des coussins qui pouvaient amortir les secousses, et rendre le transport moins pénible au malade, était à la porte d'Olivier. Victorien le porta dans ses bras jusqu'à cette voiture, s'y plaça à ses côtés, et les chevaux prirent la route de Vincennes.

XXV.

Paix à cette Tombe.

Mourir d'amour, c'est avoir vécu.
XAVIER FORNERET.

Le prêtre mourant et son inséparable ami étaient établis à Vincennes. La chambre que Victorien avait trouvée dans un petit hôtel meublé, était située tout à l'entrée de la forêt, et avait une terrasse qui allait se mêler aux

premiers rameaux des chênes. De l'autre côté était un champ encore plein de moisson, où Olivier descendait quelquefois aspirer de derniers rayons de soleil.

Un jour il regardait de vieilles femmes qui arrachait des bluets qui se mêlait aux épis mûrs.

— Combien la place où nous sommes, dit-il, influe sur notre valeur. Dans un jardin, on trouve cette fleur belle, on la cultive; ici, on la rejette comme l'ivraie, parce qu'elle croît sur la terre qui ne doit produire que d'utiles et précieux épis. C'est comme l'amour qui est une vertu dans le cœur des hommes, et une tache dans le cœur du prêtre, qui ne doit porter que des sentimens d'un ordre supérieur et complètement détachés...

Il regarda encore et ajouta en soupirant :

C'est rendre le champ bien triste que d'en arracher le bluet.

Victorien répondit au sens de cette observation.

— Dans tous les dévouemens, résonne la corde de la mélancolie. C'est elle qui rend susceptible d'abnégation; si elle a fait les solitaires d'Orient, qui fuyaient la pompe du monde romain, elle préside tous les jours aux renoncemens des êtres dévoués dans la vie intérieure. L'homme est faible dans la joie : il est heureux, il craint la mort, et tout sacrifice est une mort; ce n'est que dans la tristesse et dans le calme qu'il est grand.

Il y avait quinze jours qu'ils étaient à Vincennes, Olivier avait passé une nuit pleine de cette agitation qui, bouillonnant dans un être trop faible pour la contenir, brise en quelques instans les flancs de ce vase trop fragile. Dans la matinée, comme Victorien ne quittait pas sa chambre, un domestique lui apporta une lettre près du lit du malade, Olivier en jetant les yeux sur la suscription qui était d'une écriture étrangère, la vit accompagnée du timbre de Mâcon. Le faible amant tressaillit, et tendit avec passion les bras vers cette lettre, comme

s'il eût voulu la presser sur son cœur. Victorien tremblait de la lui livrer; il lui demanda en grâce la permission de la lire le premier. Il voulait bien lui apprendre sans déguisement ce qu'elle contenait, mais il espérait tempérer la force de l'émotion par la raison grave de sa parole.

La supérieure du couvent des hospitalières annonçait que mademoiselle de Bellefond allait prochainement prendre le voile noir et prononcer ses vœux. Victorien aurait voulu taire le jour du sacrifice, mais Olivier le demanda avec instance.

Il lut en hésitant la date du 13 septembre.

Le 13 septembre, dit Olivier, c'est demain. Il leva ses regards vers le ciel, des larmes se formaient dans ses yeux et roulaient lentement sur ses joues

— Tu savais, lui dit Victorien, ce qui allait se consommer: je croyais que tu avais accoutumé ton âme à ce sacrifice.

— Oui, mais j'aurais voulu ne pas vivre

jusque-là ; ne pas voir lever le jour qui allait, là-bas, au bord de la Saône, éclairer cette triste solennité. Le jour où un prêtre devait river Marie-Rose à cette chaîne qui m'a tant fait souffrir, où des femmes allaient l'ensevelir sous l'éternel linceul… Il est trop affreux de se dire : c'est moi, moi seul qui l'enferme dans ce tombeau ; tandis que d'autres semblent agir, ils ne sont que les instrumens de ma cruauté. . Comme, il y a deux mois, Ramure a été tué par moi, non loin d'ici, par moi qui me cachait dans l'ombre, tandis qu'un autre lançait cette balle dans sa poitrine…

Olivier était trop faible pour des pensées si accablantes, il s'évanouit. Victorien le prit dans ses bras, et le ranima sur son sein par sa chaleur et sa douce tendresse. Quand le malade eut rouvert les yeux, Victorien alla lui chercher le lait, dont quelques gouttes, prises chaque matin, le soutenaient seules depuis plusieurs jours.

Olivier ne put les avaler : le lait s'arrêtait

sur ses lèvres brûlantes; cet accident fit frémir Victorien jusqu'à la moelle des os; son ami lui rendit tranquillement la tasse: il sentait qu'il n'avait plus besoin de renouveler ses forces pour des instans qui ne devaient pas se lever.

Vers le soir, Olivier voulut sortir de son lit, et aller encore une fois voir le ciel et la forêt. Victorien l'emmena doucement sur la terrasse; il aurait désiré l'asseoir plus mollement que sur une chaise de paille qui se trouvait là; il voulut aller chercher le fauteuil qui garnissait la mauvaise chambre où ils avaient trouvé à se loger.

— Non, lui dit Olivier, j'ai passé ainsi toute ma vie dans la pauvreté.

Il ajouta en souriant:

— Il ne vaut pas la peine de changer; élevé dans une cabane, grandi dans un séminaire, je n'ai jamais touché à tout ce que la terre offre dans des coupes dorées à ses enfans chéris... Mais jamais cette condition ne m'a fait souffrir;

ce dénuement extérieur n'est rien; on s'accoutume à voir ces biens passer devant vous, et aller en d'autres mains; on se persuade que ce doit être ainsi, et le murmure s'éteint. Mais ce qu'il y a d'affreux, c'est la misère de cœur qui vous glace; hélas! et j'en ai vécu; moi, pauvre prêtre, sans foi et sans ami... En ce moment, j'ai ton sein pour reposer ma tête, va, cher Victorien, je me trouve plus riche que je ne l'ai jamais été.

En disant cela, il appuya son front sur la poitrine de son ami. Victorien était debout, auprès de lui; son bras gauche passait sous l'épaule d'Olivier, et sa main revenait sur le cœur du malade, en compter les derniers battemens. Le jour baissait, un vent frais, arrivant de la cîme des arbres, soulevait les cheveux bruns d'Olivier, grandis pendant la maladie, et refroidissait la sueur de son front; Victorien lui demanda de rentrer pour se remettre au lit.

— Non, dit-il, rien ne peut plus me faire mal.

Il ajouta avec un accent profondément douloureux :

— Il faut que je reste ici; c'est ma place. Je t'ai trompé, Victorien, ce n'est pas le désir d'exhaler plus doucement mon dernier soupir, au milieu d'un beau site, qui m'a fait désirer de venir à Vincennes, je n'étais pas digne d'une douce mort; c'était un vœu que je voulais accomplir; c'était l'ombre d'un devoir qui m'attirait ici. Hélas! c'est dans le bois de Vincennes que Ramure a été tué par moi; c'est là que réside son âme, rendue trop tôt à la nature. J'ai voulu venir expirer devant cette place.

La pâle lueur du couchant brumeux planait sur le bois; les arbres, vus d'en haut, présentaient une plaine épaisse de feuillage, mais dans une clairière, la vague lueur nocturne éclairait l'espace dégagé d'arbres, et tombait jusque sur le gazon.

C'est là sans doute, reprit Olivier, que le coup mortel a été frappé. Ombre! pardonne : j'ai voulu venir expirer devant toi; te faire of-

frande de ma mort, pour que tu la reçusses en expiation ; j'ai voulu te venger moi-même, afin d'obtenir quelque pardon...

Victorien employa toutes les forces de sa tendresse pour l'arracher à ce spectacle et à ces pensées.

— Laisse-moi, laisse-moi souffrir, dit-il, chaque secousse qui précipite le terme, est un bienfait..... C'est ici que je dois apporter mon dernier soupir. C'est dans la nuit aussi que je dois l'exhaler..... Ma vie a été courte, sombre et muette; qu'elle se termine dans l'ombre, morne et silencieuse comme elle; que l'adieu éternel s'adresse à cette ombre sans étoiles, seule image de ma destinée.

Victorien ne pouvait répondre que par ses larmes; il prit la main d'Olivier, et la sentant déjà froide et humide, fut saisi lui-même d'un frisson de mort.

— Ami, dit encore le mourant, on s'occupe de soi, jusqu'au dernier intérêt; je voudrais bien savoir où reposera mon cercueil....

Mais mon Dieu ! ajouta - t - il avec un cri déchirant, est-ce que j'ai besoin d'une tombe? La pierre funèbre marque votre fosse pour guider les amis qui se souviennent, et enseigner la place des larmes. Et moi ! homme sans famille, prêtre sans foi, sans apostolat, qui attendrais-je sur cette pierre? ce ne sera pas une femme vêtue de crêpes noirs, de jeunes enfans naïvement pieux, et les mains pleines de douces couronnes; ce ne sera pas, non plus, des fidèles assistés leur vie durant par leur pasteur, et venant lui donner, par reconnaissance, un souvenir et une prière..... Mon Dieu, qui viendrait prier sur ma tombe?..... une terre sèche et dépouillée, connue du grillon seul qui l'habite, voilà tout ce qui doit couvrir mes os; une feuille détâchée avant l'hiver, jetée sans soutien dans l'espace, et qui roule morte sur le sable, voilà l'épitaphe qui me convient...

Olivier s'arrêta tout-à-coup, il venait de sentir une larme de Victorien, tomber sur son

front; il leva le visage vers lui, avec la plus grande tendresse.

— Pardonne! pardonne, ami, lui dit-il, tu viendras, toi, tu viendras y pleurer, une larme de toi, est un trésor d'amour et de pitié.

Cette terre aussi sera solennelle pour toi; tu diras en la montrant: Ici est tombé l'homme trop faible pour marcher dans cette carrière si difficile du prêtre d'aujourd'hui, du prêtre qui trouve le dédain, l'indifférence au dehors de sa route, et le doute au dedans; il a été sans volonté, sans courage pour tremper son âme aux difficultés mêmes, il s'est brisé, comme une frêle colonne que le hasard insensé place pour soutenir une voûte pesante, et qui est écrasée par elle. C'est de cette poussière même du prêtre du passé, que doit s'élever le prêtre de l'avenir. Celui que l'église attend pour l'illuminer de nouveau, celui que le peuple attend pour le conduire à l'église. Saint, deux fois saint, deux fois adoré, âme du monde nouveau, feu sacré descendu du ciel, qui va refaire

un être vivant du cadavre qui couvre maintenant la surface de la terre.

Ces pensées, exprimées avec une force convulsive, emportèrent les derniers souffles de cette poitrine déchirée. Lorsque Olivier voulut parler encore, il n'en sortit que quelques sons inarticulés; il fut obligé de fermer la bouche. Il sentit, en se pressant sur le sein de Victorien, tout ce que son ami souffrait; il releva encore son visage vers lui, et commença de sourire, mais la force lui manqua, c'est la plus triste image de la vie qui ne peut plus continuer que ce sourire interrompu.

Au bout d'un certain temps, Victorien, tremblant et désolé, crut distinguer quelques mots, il baissa l'oreille près de la bouche de son ami pour les recueillir.

— Je crois, disait-il, voir des tableaux de Toulouse..... ma cabane..... mon champ de maïs..... J'entends passer dans l'air un accent de la voix de Marie-Rose.

Il fit signe à Victorien de bien l'écouter, et

lui dit d'aller dans sa chambre, et d'apporter ce qui était dans un coffret, placé à la tête de son lit. Victorien courut accomplir ses ordres, et trouva dans la boîte des boutons d'oranger, que, dans la nuit passée à Notre-Dame, Olivier avait détachés de l'autel de la vierge Marie, pour en couronner sa douce fiancée, et qu'il avait ensuite cachés dans son sein. Il les apportat au mourant. Olivier avait la tête renversée, et ses yeux s'ouvraient à peine ; cependant, en apercevant les boutons d'oranger, il fit un mouvement, l'infortuné voulait se mettre à genoux pour les recevoir. Il ne le put pas, il prit les fleurs, les porta à ses lèvres, comme il aurait fait de l'image sainte du Christ, et nulle des saintes images du Dieu, ne pouvaient exciter plus de tendresse et de repentir, que la vue de ces fleurs flétries. Il les mit sur son cœur, et prononça encore une parole pour que Victorien les laissa avec lui dans le tombeau.

— *Toujours-là*, dit-il en regardant son ami...

Et il ne dit plus rien... et sa bouche se ferma, ses yeux se fermèrent, son cœur se retira de ce monde, pour ne s'ouvrir qu'aux sensations nouvelles du monde où elle ne sont plus des douleurs.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 51. Tandis que la nuit, encore un peu avancée, *lisez* : Tandis que la nuit, encore peu avancée.

Page 181. perches, *lisez* : perruches.